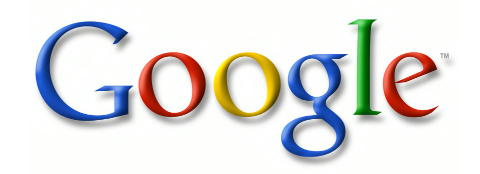
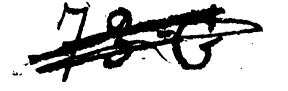





DOMUS PARISIEN
IHS
AD. S. GERMANI




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

54.6

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL DES PIECES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

DIXIEME VOLUME.

AVIS.

Il paroît réguliérement tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes est fixé à douze.

Le prix des dix Volumes du nouveau Théatre Allemand, est de 40 livres, port franc par la Poste. On les trouve

A Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

Chez NYON l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue du Jardinet.

Chez BARROIS le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

A Versailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

A Dessau. Au Bureau de la Librairie des Savans.

A Leipsick, chez M. DYCK.

EN FRANCE.

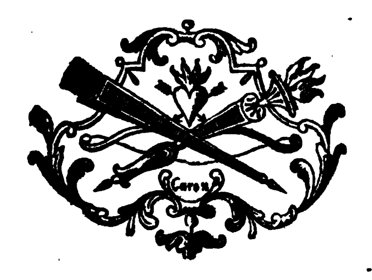
Pour recevoir les Volumes, franc de port par la Poste, on s'adressera directement à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, à M. FRIEDEL, Professeur des Pages du Roi.

Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL ET DE BONNEVILLE.

DIXIEME VOLUME.

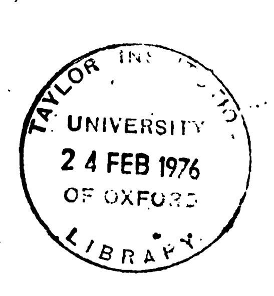




A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


TAYLOR INS
UNIVERSITY
2 4 FEB 1976
OF OXFORD
LIBRARY

MISS SARA SAMPSON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR

GOTTHOLD EPHRAIM LESSING,

(1755.)



PERSONNAGES.

SIR WILLIAM SAMPSON.

MISS SARA, sa Fille.

MELLEFONT.

MARWOOD, ancienne Maîtresse de Mellefont.

ARABELLA, jeune enfant, Fille de Marwood.

WAITWELL, vieux Domestique de Sampson.

NORTON, Valet de Mellefont.

BETTY, Fille-de-Chambre de Sara.

HANNAH, Fille-de-Chambre de Marwood.

UN AUBERGISTE, & quelqu'autres Personnages.



MISS SARA SAMPSON, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Un grand Sallon d'Auberge.

SCENE PREMIERE.

Sir WILLIAM SAMPSON & WAITWELL, *en habits de voyage.*

Sir WILLIAM.

ICI ma fille? — Ici, dans cette misérable Auberge?

WAITWELL.

Aussi Mellefont l'a-t-il choisie pour sa demeure.

Le méchant cherche toujours les ténèbres, parce qu'il eſt méchant. Mais quand il échapperoit aux regards du monde entier, le cri de la conſcience eſt plus terrible que les malédictions de l'Univers indigné. — Ah voilà déjà que vous recommencez à pleurer, — Mylord, — mon Maître ! —

Sir WILLIAM.

Laiſſe-moi pleurer, vieux & ſenſible ſerviteur. — Ou, peut-être, ne mériteroit-elle pas mes larmes ?

WAITWELL.

Ah ! Elle mérite vos larmes, fuſſent des larmes de ſang !

Sir WILLIAM.

Laiſſe-moi donc pleurer ?

WAITWELL.

Être ainſi ſéduite, la meilleure, la plus belle, la plus innocente enfant que le ſoleil ait jamais éclairée. — Ah Sara ! Sara ! — Je t'ai vu naître, je t'ai vu grandir, je t'ai cent fois porté dans ces bras que voici, quand tu n'étois encore qu'une enfant, — ſur ces pauvres bras, j'ai admiré ton ſourire, ces mots heureux que je n'entendois pas. — Dans tous ſes traits enfantins brilloit l'aurore d'une intelligence céleſte, d'une bienfaiſance, d'une.....

Sir WILLIAM.

Oh! — ne parles plus. — Le préſent ne déchire-t-il pas aſſez mon cœur? Tous les tourmens de l'enfer ſont dans mon cœur. Veux-tu les irriter encore par le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus? — Si tu veux me rendre ſervice, oſe changer de langage, me blâmer, me faire un crime de ma tendreſſe; groſſis à mes yeux le crime de ma fille; remplis-moi, ſi tu peux, d'indignation, allume encore ma vengeance, & que je maudiſſe ſon lâche ſéducteur; dis que Sara ne fut jamais vertueuſe, puiſqu'elle a ſi facilement ceſſé de l'être; dis qu'elle ne m'a jamais aimé, puiſqu'elle m'a ſecretement abandonné.

WAITWELL.

Si je diſois cela, je dirois un menſonge, un menſonge méchant, un horrible menſonge. Bientôt à mon lit de mort je pourrois me rappeller ce menſonge, & moi, pauvre vieillard, je mourrois donc déſeſpéré. — Non, Sara, tu as aimé ton Pere. — Oh oui, oui! tu l'aimes encore. — Si vous vouliez ſeulement en être convaincu, dès aujourd'hui je la revois encore dans vos bras.

Sir WILLIAM.

C'eſt cela ſeul dont je veux être convaincu.

— Je ne puis plus vivre sans elle; elle est l'appui de ma vieillesse, & si elle n'aide point à adoucir les derniers jours qui me sont comptés, qui donc les adoucira? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. C'est la faute d'un cœur sensible, & sa fuite est son repentir. De tels crimes valent mieux que des vertus contre nature. — Mais je le sens, Waitwell, je le sens, quand ce crime seroit un crime, un crime *prémédité*, — je lui pardonnerois encore. — J'aime encore mieux être aimé d'une fille coupable, que de n'avoir pas de fille qui m'aime.

WAITWELL.

Essuyez vos larmes, mon bon Maître. J'entends quelqu'un venir. C'est l'Hôte sans doute qui vient nous recevoir.



SCENE II.

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENS.

L'HÔTE.

De si bonne heure, Messieurs, de si bonne heure? — Bon jour! Waitwell, bon jour. — Vous avec donc roulé toute la nuit? — Est-ce là ce Monsieur dont tu m'as parlé hier?

WAITWELL.

C'est lui-même, & d'après nos conventions, j'espere que tu.....

L'HÔTE.

Monseigneur, je suis tout entier à votre service. Que je sache ou non ce qui vous amene, & pourquoi vous desirez n'être pas connu; peu m'importe. Notre devoir, à nous, est de prendre notre argent, & de laisser faire à nos Hôtes ce que bon leur semble. Waitwell m'a bien dit que vous vouliez un peu observer l'étranger, qui depuis quelques semaines, demeure chez moi avec sa jeune femme; mais j'espere que vous n'avez pas dessein de lui faire de la peine. Vous donneriez une belle renommée à cette maison-ci, il y en a qui n'y reviendroient plus. Nous sommes obligés, nous autres, de vivre de toutes sortes de gens.

Sir WILLIAM.

Ne craignez rien; conduisez-moi à l'appartement que Waitwell a retenu pour moi. Je n'ai que de bonnes intentions.

L'HÔTE.

Je ne demande pas à savoir les secrets de Monseigneur. La curiosité n'est certainement pas mon

défaut. J'aurois pu ſavoir, par exemple, il y a long-temps, quel eſt cet étranger que Monſeigneur veut obſerver, mais je n'ai pas voulu. J'ai bien débrouillé qu'il doit avoir enlevé la jeune perſonne. — La bonne petite femme, ou ce qu'elle eſt enfin, reſte tout le jour enfermée dans ſa chambre, & pleure.

Sir WILLIAM.

Et pleure ?

L'HÔTE.

Et pleure ! — Mais vous, Monſeigneur, vous pleurez ? Il faut que cette jeune perſonne vous intéreſſe. — Vous ne feriez pas....

WAITWELL.

Ne le retiens pas ici plus long-temps.

L'HÔTE.

Venez. Il n'y aura qu'un ſimple mur entre vous & la jeune perſonne qui vous touche de ſi près, & qui peut être......

WAITWELL.

Tu veux donc tout ſavoir. —

L'HÔTE.

Non, Waitwell. — Je ne veux rien ſavoir.

WAITWELL.

Conduis-nous donc à notre appartement, avant que toute la maiſon ne ſoit éveillée.

L'HÔTE.

Voudriez-vous avoir la bonté de me ſuivre, Monſeigneur? *(Ils ſortent.)*



SCENE III.

La Chambre de Mellefont.

MELLEFONT, *enſuite* NORTON.

MELLEFONT, *ſes habits en déſordre, ſur un fauteuil.*

ENCORE une nuit que toutes les horreurs de la torture n'auroient pu rendre plus cruelle! — *(Il appelle:)* Norton — Hâtons-nous, que je voie une figure humaine. Si je reſtois plus long-temps ſeul avec ma penſée, elle pourroit me conduire trop loin. — Hé Norton! Il dort encore. — Mais ne ſuis-je pas cruel de ne pas laiſſer dormir ce pauvre ſerviteur? Qu'il eſt heureux! — Non, je ne veux pas qu'un homme autour de moi ſoit heureux. — Norton.

NORTON *arrivant.*

Monsieur.

MELLEFONT.

Habillez-moi. — Oh point d'humeur. Quand je pourrai dormir, je te permettrai de dormir. — Si tu méconnois tes devoirs, aie du moins pitié de moi.

NORTON.

Pitié? pitié de vous? Je sais mieux où placer la pitié.

MELLEFONT.

Où donc?

NORTON.

Laissez-vous habiller, & ne m'interrogez pas.

MELLEFONT.

Bourreau! Tes reproches se réveillent donc avec les remords de ma conscience. — Je t'ai entendu. Je sens ce qui épuise ta pitié. — Mais je lui rends justice & à moi aussi. — Tu as raison, — sois sans pitié pour moi, — maudis-moi dans ton cœur; mais tu dois aussi te maudire.

NORTON.

Et moi aussi?

MELLEFONT.

Ne ſers-tu pas un malheureux que la terre ne devroit plus porter, & n'es-tu pas le complice de ſes crimes ?

NORTON.

Complice de vos crimes ?

MELLEFONT.

Tu as gardé le ſilence.

NORTON.

Je vous entends ! Dans le délire de vos paſſions un mot m'eut coûté la vie. — Et d'ailleurs, lorſque j'eus appris à vous connoître, ne vous trouvé-je pas ſi corrompu, qu'il ne me reſtoit aucune eſpérance de me faire entendre — Quelle vie n'avez-vous pas mené dès le premier inſtant où je ſuis entré à votre ſervice ? A quels gens vous ai-je vu ſacrifier une fortune immenſe, qui vous eut applani la route des honneurs ? — A la ſociété la plus vile, — à une bande de brigands, de joueurs, de tapageurs de nuits, — je les nomme ce qu'ils étoient, les titres de Chevaliers & de Comte ne m'en ont jamais impoſé. Et votre commerce honteux avec les femmes perdues, & ſur-tout avec cette infâme Marwood. —

MELLEFONT.

Et je la regrette encore cette vie affreuse. Au prix de la vie que je mene, ce seroit encore une vie innocente. — Je dissipois ma fortune ; eh bien, la punition suit toujours le crime, & je sentirai assez tôt tout ce que l'indigence a de plus dur & de plus avilissant. Je voyois des femmes perdues, il est vrai ; mais j'étois plus souvent séduit que je ne séduisois, & même celles que je séduisois vouloient être séduites. — Je n'avois pas-là sur mon cœur le remords d'avoir avili la vertu. — Je n'avois point encore précipité l'innocence dans un abîme de malheur ; je n'avois point encore arraché une Sara du sein d'un Pere chéri, je ne l'avois pas encore entraînée sur les pas d'un misérable qui ne s'appartenoit plus ; je n'avois pas..... Qui vient déjà si matin me trouver?



SCENE

SCENE IV.

BETTY, MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

C'EST Betty.

MELLEFONT.

Déjà levée, Betty? Que fait ta Maîtresse?

BETTY *sanglotant.*

Que voulez-vous qu'elle fasse? Il y avoit long-temps que minuit étoit sonné, lorsqu'enfin je l'ai déterminée à se mettre au lit. Je l'ai vue s'assoupir quelques instans; mais Dieu, Dieu, quel doit avoir été son sommeil! — Soudain elle s'éveille *effrayée*, s'élance de son lit, se précipite dans mes bras, avec des cris, comme une infortunée que poursuivent des assassins. — Tout son corps trembloit, une sueur froide rouloit sur son visage pâle. — J'ai tout employé pour la calmer, & jusqu'au jour, palpitante, silencieuse, elle ne m'a répondu que par des larmes; — maintenant elle me renvoie à chaque minute écouter à votre porte si vous êtes levé. Elle veut vous parler.

Vous seul pouvez la consoler. Rassurez-là donc, Mylord, par pitié, je vous en prie. Mon cœur se brisera si elle continue à tant se tourmenter.

MELLEFONT.

Va, Betty, dis-lui, que dans un instant je suis chez elle.

BETTY.

Non, c'est elle qui veut venir vous trouver.

MELLEFONT.

Dis-lui donc que je l'attends. — Ah!

SCENE V.

MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

DIEU, la pauvre enfant!

MELLEFONT.

Qui veux-tu donc attendrir par cette exclamation? Vois sur ma joue la première larme que j'aie versé depuis mon enfance. — Mauvais présage pour une infortunéequi cherche des consolations. — Et pourquoi les chercher près de moi?

Mais — où les chercheroit-elle ? — Essuyons nos larmes. — Où donc est cet insensible courage qui voyoit un bel œil pleurer. Pas un mot du cœur, & je savois paroître ce que je voulois qu'on me crût. Qu'est devenu cet art heureux de feindre ? — Voici que je l'attends, elle versera des larmes *irrésistibles.* — Interdit & confus, je serai là devant elle, comme un coupable qui vient d'être condamné. Conseille-moi donc : que lui dirai-je ? que *dois-je* faire ? —

NORTON.

Ce qu'elle demandera.

MELLEFONT.

Ce seroit donc un nouveau trait de cruauté. Elle blâme sans prudence le retard d'une cérémonie qui, dans les circonstances où nous sommes, ne peut se faire dans ce Royaume sans nous perdre pour toujours.

NORTON.

Sortons-en donc. Que tardons-nous ? — Pourquoi toujours attendre un lendemain ? Reposez-vous sur moi de ce départ, & demain vous serez embarqué. Peut-être que tous ses chagrins ne la suivront pas sur les mers ; peut-être qu'il en restera une partie sur ces rivages, & que dans un autre pays.....

MELLEFONT.

Je l'espere aussi. — Paix, — la voici ! Comme le cœur me bat !

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT *allant au-devant d'elle.*

VOUS avez eu, chere Sara, une nuit bien agitée.

SARA.

Ah Mellefont, si ce n'étoit qu'une nuit agitée !

MELLEFONT *à Norton.*

Laisse-nous.

NORTON *en sortant.*

Non, je ne voudrois pas rester, quand on me paieroit chaque minute au poids de l'or.



SCENE VII.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

Vous êtes foible, chere Miss, allons, asseyez-vous.

SARA *s'assied.*

Je vous trouble de grand matin, & me pardonnerez-vous de recommencer ma plainte avec le jour ?

MELLEFONT.

Chere Miss, chere Sara, je vous entends, encore un jour nous éclaire, & je n'ai pas mis fin à vos plaintes, vous ne pouvez me pardonner.

SARA.

Que ne vous pardonnerois-je pas ! Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. — Mais la neuvieme semaine, Mellefont, la neuvieme semaine à commencé aujourd'hui, & cette malheureuse maison me voit toujours comme j'y suis entrée.

MELLEFONT.

Et vous doutez de mon amour ?

SARA.

Moi, douter de votre amour? Je ſens trop mon malheur, je le ſens trop, pour oſer m'arracher ma ſeule, ma derniere eſpérance.

MELLEFONT.

Le retard d'une vaine cérémonie, ma Sara, peut-il vous rendre ſi inquïete?

SARA.

Ah Mellefont, pourquoi faut-il que j'aie une autre idée de cette cérémonie. — Pardonnez à l'ame foible d'une femme. Cette cérémonie, ce me ſemble, renferme un conſentement du ciel plus intime, plus ſacré. Hier, hier au ſoir encore, je m'efforçai, mais en vain, d'adopter vos principes, & de chaſſer ces doutes de mon cœur; car ce n'eſt pas la premiere fois que vous penſez qu'ils naiſſent de la méfiance. Après mille combats, j'étois même aſſez ingénieuſe pour étourdir ma raiſon, lorſqu'au fond de mon cœur un tremblement s'eſt fait ſentir, & ces raiſonnemens entaſſés avec tant de peine, ont tout-à-coup été détruits. — Je dormois d'un paiſible ſommeil, — & je m'éveille épouvantée par des voix menaçantes, où pour me tourmenter, ſe joignoit encore le cri de mes remords. — Quels ſpectres, quels ſpectres hideux accouroient en foule m'effrayer. Je voudrois bien les prendre pour des ſonges!

MELLEFONT.

Avec un esprit aussi sage, ma Sara les prendroit-elle pour quelque chose de plus? — Ce ne sont là que des songes, chere Sara, rien que des songes. — Que l'homme est malheureux! Son Créateur ne lui a-t-il pas trouvé assez de tourmens dans *l'empire des réalités*, falloit-il pour les augmenter créer en son cœur un bien plus vaste empire de chimeres?

SARA.

N'accusez pas le ciel. Les illusions de la pensée dépendent de nous, & toujours conformes à nos actions, en sont toujours la punition ou la récompense : soyons bons, nous serons heureux! — Une cérémonie, une seule bénédiction qui nous sera donnée par un Ministre de paix au nom de la bonté, de la justice éternelle, peuvent rendre la paix à mon ame agitée. Balancerez-vous encore de faire un jour plutôt, par amour pour moi, ce que pourtant vous ferez un jour. Ayez pitié de moi. — Et quand je ne serois délivrée par là que des tourmens de ma pensée, songez que ces tourmens imaginaires ne sont pas moins des tourmens, & pour celle qui les ressent, de vrais tourmens! — Ah si je pouvois vous peindre..... la moitié seulement des terreurs de la nuit derniere! — Epuisée de larmes

& de gémiſſemens, mes ſeules occupations! les paupieres à demi fermées, je tombai ſur mon lit, foible, n'en pouvant plus. — La Nature vouloit ſe recueillir pour amaſſer de nouvelles larmes. — Je ne dormois pas encore d'un profond ſommeil, lorſque tout-à-coup je me ſuis reconnue ſur la pointe avancée d'un rocher eſcarpé. Vous marchiez devant moi, je vous ſuivois d'un pas chancelant & pénible, que de temps en temps vous ſouteniez d'un regard. — Et ſoudain, j'entends, derriere moi, une voix amie qui m'ordonne de m'arrêter. C'étoit la voix de mon Pere. — Malheureuſe! je ne puis donc rien oublier de lui? Hélas, ſi ſa mémoire lui rend d'auſſi cruels ſervices, s'il ne peut pas non plus m'oublier!... Mais — il m'a oubliée. — O conſolation! Quelle affreuſe conſolation pour ta Sara. — Suivez-moi bien, Mellefont! — En me retournant pour chercher cette voix inconnue, le pied m'a gliſſé; chancelante, j'allois rouler au fond de l'abîme, je me ſuis ſentie retenue par une perſonne de mon ſexe. — J'allois la remercier avec feu, — elle avoit déjà tiré un poignard caché dans ſon ſein. Son bras armé ſe leve. — *Je t'ai ſauvée pour te perdre.* — Ah! — Je me ſuis éveillée. Même éveillée j'ai ſenti tout ce qu'un coup mortel peut avoir de douloureux, ſans rien ſentir de ce

qu'il doit avoir d'agréable : oser espérer de voir mes tourmens finir avec ma vie.

MELLEFONT.

Chere Sara, je vous promets la fin de vos tourmens sans la fin de votre vie, qui seroit aussi la fin de la mienne. Oubliez le tissu effroyable d'un songe imposteur.

SARA.

La force de l'oublier ? Je l'attends de vous. Que ce soit amour ou séduction, le bonheur ou le malheur qui m'ait jettée entre vos bras, dans mon cœur je suis à vous, & je serai à vous pour amais. Mais je n'y suis pas encore aux yeux de ce Juge qui a menacé de punir toute désobéissance à ses loix.

MELLEFONT.

Que tout son courroux tombe donc sur moi seul.

SARA.

Qui peut tomber sur vous sans me frapper ? —N'allez pas mal interpréter mes vives instances. Une autre femme qui, par une faute semblable auroit perdu son honneur, ne voudroit peut-être d'un lien légitime, que pour en recouvrer une partie. Moi, Mellefont, je n'y pense pas, car je ne veux

plus connoître d'autre honneur que l'honneur de vous aimer. Ce n'est pas pour le monde, c'est pour moi que je veux vous être unie; & alors, je consens volontiers de porter la honte de ne l'être pas. Ne me déclarez point votre épouse si vous ne le voulez pas. Faites-moi passer pour ce que vous voudrez. Je ne porterai point votre nom. Vous tiendrez notre union aussi secrete que vous le croirez utile, & je veux en être à jamais indigne, si je pouvois un jour concevoir la pensée d'en retirer un autre avantage que la paix du cœur.

MELLEFONT.

Arrêtez, ou il faut que je meure a vos yeux. Que je suis malheureux de n'avoir pas le courage de vous rendre plus malheureuse! — Songez que vous avez promis de vous laisser conduire, pensez qu'il est de mon devoir de lire pour vous dans l'avenir. — Il faut qu'en ce moment je sois sourd à vos plaintes, si je ne veux pas un jour en entendre de plus douloureuses. Auriez-vous donc oublié ce que je vous ai répondu tant de fois pour ma justification.

SARA.

Je n'ai rien oublié, Mellefont. Je sais que vous voulez ménager un héritage. — Vous voulez

ſauver des biens de la terre pour en perdre peut-être de plus précieux.

MELLEFONT.

Ah Sara ! ſi tous les biens de la terre vous étoient auſſi aſſurés que ceux du ciel le ſont à votre vertu.....

SARA.

A ma vertu ? — Ne prononcez pas ce mot. Qu'il étoit doux à mon oreille. — Il m'effraie aujourd'hui comme un coup de tonnerre !

MELLEFONT.

Faut-il donc, pour prétendre à la vertu, n'avoir commis aucune faute ? Une ſeule erreur a-t-elle des ſuites ſi funeſtes, qu'elle anéantiſſe tant de jours irréprochables ? Il n'y a donc pas un homme vertueux, la vertu n'eſt donc plus qu'un fantôme qui ſe fond dans les airs, alors qu'on s'applaudit de l'avoir enfin embraſſé. Ce n'eſt donc pas un être ſage qui a meſuré nos devoirs à nos forces, c'eſt donc pour nous punir qu'il nous a fait naître. — Il ne feroit donc pas... Je frémis des conſéquences affreuſes où vous entraîne votre foibleſſe. — Non, Sara, vous êtes toujours la vertueuſe Sara, qui n'avoit point encore eu le malheur de me connoître. Si vous êtes ſi ſévere envers

vous-même, de quels yeux donc me voyez-vous ?

SARA.

Des yeux de l'amour, Mellefont.

MELLEFONT.

Je vous conjure donc, par cet amour, par cet amour généreux, plein d'indulgence, je vous en conjure à genoux, — raſſurez-vous, ayez ſeulement encore quelques jours de patience.

SARA.

Quelques jours ! — Qu'un jour eſt long !

MELLEFONT.

Maudit héritage. Maudit caprice d'un parent en délire, qui me prive de tous ſes biens, ſi je n'épouſe une femme qui me hait autant que je la hais ! Cruels tyrans de nos volontés, que tous les malheurs, que tous les crimes où nous entraînent votre violence, retombent ſur vous. — Encore ſi je pouvois renoncer à ce vil héritage. — Tant que ma fortune a ſuffi à mes beſoins, je l'ai dédaigné, je n'y ai pas même penſé ; mais aujourd'hui, aujourd'hui que je voudrois poſſéder tous les tréſors pour les dépoſer aux pieds de ma Sara, aujourd'hui qu'il faut bien que je ſonge à la faire paroître dans le monde ſelon ſon rang, voilà ma derniere reſſource. —

SARA.

Qui vous manquera peut-être encore !

MELLEFONT.

Pourquoi toujours ſi ingénieuſe à vous alarmer. — Non, — cette femme n'eſt pas éloignée à conſentir à un partage, elle y eſt même intéreſſée ; car la ſucceſſion n'appartient ni à l'un ni à l'autre, & puiſqu'elle ne peut jouir avec moi de tout l'héritage, elle conſent me rendre libre ſi je lui en cede la moitié. J'attends d'heure en heure la concluſion de cette affaire, ſans ce retard, nous ne ſerions plus ici. Dès que j'aurai ſa réponſe, nous ne reſterons pas une minute de plus, & nous paſſerons en France, où vous trouverez, chere Sara, de nouveaux amis, qui jouiſſent déjà en eſpérance du plaiſir de vous voir & de vous aimer. Ces nouveaux amis ſeront témoins de notre union.

SARA.

Ils ſeront témoins de notre union ? — Cruel ! — Cette union ne ſe fera donc pas dans ma patrie ? — Je quitterai donc ma patrie en criminelle ? En criminelle ! & vous croyez que j'aurois aſſez de courage pour me confier à la mer ? Il me faudroit un cœur plus tranquille ou plus endurci dans

le crime, pour voir avec indifférence, un ſeul inſtant, une foible planche entre ma perte & moi. Dans chaque vague bondiſſant vers mon vaiſſeau, je verrois la mort s'élancer pour me ſaiſir : dans le frémiſſement des voiles, dans le ſiflement des vents, j'entendrois les malédictions des montagnes paternelles, & le moindre nuage ſeroit un jugement de ſang prêt à fondre ſur ma tête. — Non, Mellefont, vous ne pouvez pas être ſi barbare. — Si je puis ſupporter le fardeau de la vie juſqu'à cette heureuſe nouvelle, vous ne devez pas regarder à un jour de plus que nous reſterons ici. Il faut que ce même jour, vous me faſſiez oublier les tourmens de tous les jours que j'ai paſſés ici dans les larmes. — Il faut que ce jour ſoit le jour ſacré. — Ah! quel eſt ce jour qui ſera ſacré. —

MELLEFONT.

Vous ne penſez donc pas à cette ſolemnité, que nous ne pouvons ici donner à notre union.

SARA.

Une action ſainte n'a pas beſoin de ſolemnité.

MELLEFONT.

Mais —

SARA

Vous m'étonnez. Vous ne voudriez pas, j'eſ-

pere, insister sur un prétexte si frivole.—Oh Mellefont, Mellefont! Si je ne m'étois fait une loi inviolable de ne jamais douter de votre amour, cette circonstance.... J'en ai trop dit, on pourroit croire que dans ce moment même j'en ai pu douter.

MELLEFONT.

Que le premier moment de vos doutes soit le dernier de ma vie. Ah Sara! ai-je donc mérité que vous m'en fissiez entrevoir la possibilité? Les aveux que je n'ai pas craint de vous faire de mes *égaremens* passés ne m'ont pas, il est vrai, mérité votre estime; mais ils devroient, ce me semble, vous inspirer de la confiance. Une Marwood, une enchanteresse m'avoit séduit par l'ivresse des sens que l'on prend si souvent pour l'amour, & qui l'est si rarement.—Je porterois encore sa chaîne honteuse, si le ciel, qui a eu pitié de moi, n'eut pas jugé mon cœur pas *tout*-à-fait indigne de brûler d'un feu plus pur. — Je vous vis, Sara, & Marwood fut oubliée. — Mais qu'il vous en a coûté cher pour m'avoir reçu de ces mains impures! — J'étois trop familier avec le crime, & vous le connoissiez trop peu. —

SARA.

N'y songeons plus. —

SCENE VIII.

NORTON, MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

QUE veux-tu ?

NORTON.

J'étois là devant la porte, & l'on m'a remis cette lettre. Elle est à votre adresse, Monsieur.

MELLEFONT.

A moi ? Qui sait ici mon nom ? — (*Reconnoissant la main.*) Ciel !

SARA.

Vous avez pâli.

MELLEFONT.

Mais sans sujet, Miss, à ce que je vois ; je me trompois.

SARA.

Puisse cette lettre contenir tout ce que votre cœur desire !

MELLEFONT.

Je présume que c'est une lettre fort indifférente.

SARA.

SARA.

On ſe contraint moins quand on eſt ſeul. Permettez-moi de me retirer.

MELLEFONT.

Quoi, vous ſoupçonneriez....

SARA.

Je ne ſoupçonne rien, Mellefont.

MELLEFONT *la reconduiſant.*

Je vous rejoins ſur le champ, ma chere Sara.

SCENE IX.

MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT *regardant encore ſa lettre.*

JUSTE Dieu!

NORTON.

Malheur à vous, s'il n'eſt que juſte.

MELLEFONT.

Eſt-il poſſible? — Je revois cette main maudite, & tout mon ſang n'eſt pas glacé? Eſt-ce

elle ? N'eſt-ce pas elle ? Pourquoi douter ? C'eſt elle ! Ah, mon ami, une lettre de Marwood ! Quelle furie lui a révélé mon ſéjour ? Que me veut-elle encore ? — Va, cours, partons ſur l'heure — Non, reſte. — Peut-être ce départ n'eſt-il pas néceſſaire. — Irritée par mes derniers affronts, peut-être me rend elle ici mépris pour mépris. Tiens, ouvre ſa lettre, lis. — Je n'ai pas la force de l'ouvrir.

NORTON *lit.*

« *Le nom que vous trouverez au bas de cette* » *page, Mellefont, ſi vous daignez y réfléchir,* » *vous en dira plus qu'une très-longue lettre.* » —

MELLEFONT.

Je le maudis ton nom ! Puiſſé-je ne l'avoir pas entendu ! — Puiſſe-t-il être effacé du livre des vivans !

NORTON *continue.*

« *Mes pénibles recherches pour découvrir votre* » *demeure, ont eté bien adoucie par l'amour.* »

MELLEFONT.

L'amour ? Elle a blaſphémé ! Tu profanes un nom conſacré à la vertu.

NORTON *continue.*

» *Il a fait plus.* . . . .

MELLEFONT.

Je frémis. —

NORTON.

» *Il m'a fait suivre vos pas.* —

MELLEFONT.

Traître, que dis-tu là? — (*Il lui arrache la lettre, & lit.*) « *Il m'a — fait suivre vos pas.* » — *Je suis ici.* — *Il dépend de vous de — prévenir ma visite — par la vôtre.* MARWOOD. » Quel coup de foudre! Elle est ici? — Où est-elle? — Quelle audace! Tu le payeras de ta vie!

NORTON.

De sa vie? Un regard & vous tombez à ses pieds. Songez bien à ce que vous allez faire. Si vous lui parlez, Sara est perdue.

MELLEFONT.

Malheureux que je suis! — Non, — il faut que je lui parle. — Elle oseroit me poursuivre jusques dans les bras de Sara, & la choisiroit pour sa victime.

NORTON.

Mais, Monsieur....

MELLEFONT.

En voilà assez. Voyons (*en lisant sa lettre*) si elle a indiqué sa demeure. La voici. Viens, conduis-moi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Dans un autre Hôtel garni, la Chambre de Marwood.

SCENE PREMIERE.

MARWOOD *en négligé*, HANNAH.

MARWOOD.

BELFORD a bien remis ma lettre en main sûre, Hannah?

HANNAH.

En main sûre.

MARWOOD.

A lui-même?

HANNAH.

A son Domestique.

MARWOOD.

Je brûle. — Je ne peux pas attendre quel en sera l'effet. — Ne me trouves-tu pas un peu agitée,

Hannah? — Je crois l'être en effet. — Le perfide! — Cependant calmons-nous, craignons que ma colere ne me trahisse. Indulgence, amour, prieres, voilà mes seules armes, ou je ne sais plus en triompher.

HANNAH.

Si cependant son cœur endurci....

MARWOOD.

S'il osoit.... Oh alors, ce n'est plus colere, — c'est Marwood dans sa fureur. — Hannah! Je sens déja que je voudrois que cela fût pour me venger.

HANNAH.

Remettez-vous donc. Dans l'instant même il peut entrer.

MARWOOD.

Viendra-t-il? Pourvu qu'il ne m'attende pas chez lui de pied ferme. — Mais sais-tu bien, Hannah, sur quoi je fonde ma plus forte espérance, de l'arracher à son nouvel amour? sur notre Bella.

HANNAH.

Il est vrai, cet aimable enfant est son idole, & vous ne pouviez avoir une idée plus heureuse que de l'amener avec vous.

MARWOOD.

Quand ſon cœur ſeroit inſenſible au doux langage d'un ancien amour, il entendra du moins le cri de la nature. Dernierement il arracha cet enfant de mes bras, ſous un prétexte ſpécieux de lui préparer ailleurs une éducation plus ſoignée ; & ſi j'ai pu la tirer des mains de la femme qui en étoit chargée, ce n'eſt que par ruſe. Il avoit payé d'avance pluſieurs années ; & la veille même de ſa fuite, il avoit donné des ordres précis de ne pas la faire voir, ſous aucun prétexte, à une *certaine* Marwood, qui *peut-être* pourroit venir & ſe diroit la mere de cet enfant. Je ſens par cet ordre, toute la différence qu'il a miſe entre la fille & la mere. Il regarde Arabella comme une partie précieuſe de lui-même, & moi, comme une femme vile, qui l'a raſſaſié de ſes faveurs, juſqu'au dégoût.

HANNAH.

Quelle ingratitude !

MARWOOD.

Ah — Hannah ! — L'ingratitude ſuit toujours ces bienfaits, dont toute la reconnoiſſance d'un cœur ſenſible ne pourroit payer le prix. — Pourquoi lui prodiguer auſſi tant de faveurs ? N'aurois-je pas dû prévoir qu'elles devoient

perdre de leur prix. Que leur valeur dépend de la difficulté de les obtenir, & qu'elle diminue avec ces charmes, que la main du temps efface d'un trait insensible, mais sûr.

HANNAH.

O Madame, vous êtes loin encore d'avoir à craindre cette main redoutable. Je trouve que votre beauté, cette fleur de jeunesse est si peu flétrie, que même elle ne brille pas encore de tout son éclat ; & si vous le vouliez, un regard enchaîneroit tous les jours à vos pieds un nouvel amant.

MARWOOD.

Tais-toi, Hannah. Tu me flattes dans une circonstance qui me rend toute flatterie suspecte. Comment oser se promettre de nouveaux triomphes, quand on n'a pas assez de forces pour conserver d'anciennes conquêtes.



SCENE II.

UN DOMESTIQUE, MARWOOD, HANNAH.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, on voudroit avoir l'honneur de vous parler.

MARWOOD.

Qui?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt, je crois, le jeune Seigneur chez lequel j'ai porté la lettre de Madame, car il eſt ſuivi du Domeſtique à qui je l'ai remiſe.

MARWOOD.

Mellefont! — Vîte, fais le monter! (*Le Domeſtique ſort.*) Oh Hannah, le voici enfin! Comment le recevoir? Que lui dire? Quel air prendrai-je? Celui-ci eſt-il aſſez tranquille? Regarde-moi donc.

HANNAH.

Rien moins que tranquille.

MARWOOD.

Mais celui-là?

HANNAH.

Donnez-lui plus de graces.

MARWOOD.

Comme cela, donc?

HANNAH.

C'est encore triste!

MARWOOD.

Ce souris m'iroit-il?

HANNAH.

Parfaitement, — un peu plus d'abandon. Le voici. —

SCENE III.

MELLEFONT, MARWOOD, HANNAH.

MELLEFONT *entre d'un air farouche.*

HA, Marwood!

MARWOOD *vole à sa rencontre les bras ouverts & comme enivrée d'amour.*

Ah, Mellefont! —

MELLEFONT *à part.*

L'enchantereſſe ! quel regard !

MARWOOD.

Que je vous embraſſe, ami perfide, mais toujours cher. — Partagez donc ma joie. — Pourquoi vous arracher à mes tranſports ?

MELLEFONT.

Marwood, je m'attendois à un autre accueil.

MARWOOD.

A un autre accueil ? à plus d'amour, peut-être ? à plus d'ivreſſe ? — Je ſuis bien malheureuſe de ne pouvoir exprimer ce que je ſens. — Voyez, Mellefont, voyez-vous que la joie a auſſi ſes larmes, — les voici qu'elles coulent ſur mes joues, ces larmes de la plus douce volupté. — Mais hélas.... Larmes perdues, ſa main ne vous ſéche plus.

MELLEFONT.

Le temps n'eſt plus, Marwood, où ces diſcours étudiés m'auroient ſéduit. Je n'y crois plus, quittez ce langage. Je ſuis venu pour entendre vos derniers reproches, & pour y répondre.

MARWOOD.

Des reproches ? Quel reproche aurois-je à vous faire, Mellefont ? Aucun.

MELLEFONT.

Alors, vous auriez pu vous épargner un pénible voyage.

MARWOOD.

Cher ami, quel ſingulier caractere vous avez. Pourquoi donc vouloir me forcer à vous parler d'une bagatelle que je vous ai pardonnée au moment même où je l'ai ſue. Une infidélité paſſagere où votre cœur n'a point de part, mériteroit-elle des reproches? Venez, je veux en plaiſanter avec vous.

MELLEFONT.

Vous vous trompez; mon cœur n'a jamais eu tant de part à toutes nos intrigues. — Je n'oſe encore y penſer ſans horreur.

MARWOOD.

Votre cœur, Mellefont, eſt bon, mais bien jeune encore. Il ſe laiſſe tout perſuader, tout ce qui plaît à votre imagination de lui perſuader. — Croyez-moi donc; je le connois mieux que vous. Si votre cœur n'étoit pas ſenſible, fidele, aimant, prendrois-je tant de peine à le conſerver?

MELLEFONT.

A le conſerver? Vous ne l'avez jamais poſſédé, vous dis-je.

MARWOOD.

Et moi, je vous dis, qu'il eſt encore à moi tout entier.

MELLEFONT.

Marwood en poſſéder une partie ! je l'arracherois de mon ſein à vos yeux.

MARWOOD.

Vous arracheriez donc auſſi le mien, & alors nos cœurs ſentiroient-ils cette union ſi douce, qu'ils ont tant de fois cherchée ſur nos lévres, cette *jouiſſance* délicieuſe de palpiter enſemble, de ſe confondre.

MELLEFONT *à part.*

Oh ſerpent ! — Fuyons, ou je ſuis perdu. Dites-moi, Marwood, mais en peu de mots, pourquoi vous m'avez ſuivi ? Qu'exigez-vous de moi ? — *Plus de ſourire*, plus de regards étudiés, où je crains, — où tu entaſſes tous les charmes, toutes les horreurs de la ſéduction.

MARWOOD *avec amitié.*

Ecoute, cher Mellefont, je ſens tout ce que on cœur éprouve. — Le feu des paſſions te dévore. — Eh bien, il s'éteindra. — S'y op-

opposer, seroit folie. — C'est en soufflant sur le feu qu'il se hâte de se consumer & de s'éteindre. Ce qui l'allume le détruit. Peux-tu m'accuser de jalousie, petit inconstant, quand des charmes plus attirans que les miens t'ont quelquefois arraché de mes bras? — T'ai-je défendu jamais ces amours de passage, où j'ai toujours plus gagné que perdu? Tu revenois brûlant d'une flamme nouvelle dans ces bras où toujours je t'enchaînai par des liens si doux! As-tu jamais senti le poids de mes fers? Nai-je pas toujours eu ta confiance, lors même que tu n'avois à me confier que les faveurs de mes rivales? — Pourquoi donc penses-tu que je veuille te montrer un caprice aujourd'hui où je commence à perdre mes droits, si— déja même, depuis long-temps, je ne les ai perdus? Si tes feux pour la belle Villageoise ne sont pas encore éteints; si tu es encore dans la fiévre de l'amour; si tu ne peux encore te priver de sa jouissance, qui t'empêche d'en jouir? Jouis. Faut-il pour cela des projets insensés? faut-il fuir du Royaume avec elle?

MELLEFONT.

Non, Marwood, vous ne démentez point votre caractere, dont je n'ai jamais si bien connu la noirceur! Dans les doux entretiens de la plus vertueuse amie, j'ai enfin appris à distinguer l'amour de la volupté.

MARWOOD.

Ah! ta nouvelle maîtreſſe eſt donc une fille à grands principes, à beaux ſentimens? Il faut que, vous autres hommes, vous ne ſachiez pas même ce que vous deſirez. Tantôt c'eſt un langage effronté, un ſouris libertin qui vous plaiſent en nous, & tantôt nous vous ſéduiſons, en ne parlant que de vertu, en paroiſſant avoir tous les ſages ſur notre langue. Ce qu'il y a de malheureux, c'eſt que bientôt l'un & l'autre vous ennuie. Que nous aimions, que nous déteſtions le monde, folles ou raiſonnables, vertueuſes ou coquettes, n'importe, nous eſpérons toujours en vain de vous rendre conſtans. Ta belle & vertueuſe.... Son tour viendra aſſez tôt. — Me permets-tu de faire un petit calcul? — Tu es aujourd'hui dans l'accès le plus violent. — Je lui donne encore deux jours, mettons-en trois, c'eſt beaucoup. — Tu ne ſentiras déja plus qu'un amour aſſez tranquille, je mets encore huit jours. Les huit jours ſuivans, tu ne penſeras plus que par haſard à ton amour. Il faudra donc t'en faire ſouvenir, & tu voudras bien encore le ſouffrir pendant huit jours. Déja raſſaſié de t'en faire ſouvenir, tu te verras entraîné ſi promptement vers la plus froide indifférence, que je n'oſe pas même te compter huit jours pour ce dernier changement. — Voilà donc

en tout, à-peu-près un mois. Et ce mois là, Mellefont, je veux encore te le donner, avec grand plaisir; mais tu permettras que je ne te perde pas de vue.

MELLEFONT.

En vain, Marwood, cherchez-vous toutes les armes que vous savez avoir toujours heureusement employé contre moi. Une résolution vertueuse me défend de vos caresses feintes & de vos ruses ingénieuses. Cependant je ne veux pas m'exposer plus long-temps à vos séductions. Je sors, je n'ai plus rien à vous dire; mais sous peu de jours vous me saurez lié d'une maniere qui vous ôtera toute espérance de me retenir jamais dans votre criminel esclavage. Vous avez assez vu ce qui me justifie, dans la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

MARWOOD.

A propos, je suis bien aise que vous m'y fassiez penser à cette lettre. Dites-moi donc par qui vous l'aviez fait écrire?

MELLEFONT.

N'est-ce pas moi qui l'ai écrite?

MARWOOD.

Cela n'est pas possible. A ce compte si détaillé,

taillé, de je ne ſais quelles ſommes que vous prétendiez avoir dépenſé avec moi; j'ai d'abord reconnu l'inſolence de quelque commis, & le ſermon ennuyeux qui la termine, vous a ſans doute été dicté par un Quakre. Je veux cependant vous y répondre ſérieuſement. Quant à l'article le plus intéreſſant, vous ſavez que tous les préſens que vous m'avez faits ſont encore là. Je n'ai jamais regardé vos billets de banque, ni vos diamans comme un bien à moi, vous me les avez confiés, j'ai tout apporté, je veux les remettre tous entre vos mains aujourd'hui.

MELLEFONT.

Gardez-les tous, Marwood.

MARWOOD.

Je n'en veux rien garder. Si je n'ai pas votre cœur, puis-je m'enrichir de vos dons? Quand vous ne m'aimeriez plus, vous me devriez au moins cette juſtice de ne pas me confondre avec ces Courtiſannes vénales, qui s'embarraſſent fort peu ſi on les mépriſe, pourvu qu'elles reçoivent. Venez, Mellefont, & vous allez être auſſi riche que vous le ſeriez peut-être ſi vous ne m'aviez pas connu, & peut-être plus riche.

MELLEFONT.

Quel génie infernal a conjuré ma perte & parle

par ta bouche ? Une Marwood n'a point de ſentimens ſi nobles.

MARWOOD.

Nobles, dites-vous ? Je ne me trouve que juſte. Non, Monſieur, non, je ne demande point que vous me teniez compte de cette action, qui ne me coûte rien. Vos moindres remercîmens ne ſeroient pour moi que des inſultes. Ne voudroient-ils pas dire ſeulement : « Marwood, je » vous croyois une vile Courtiſanne, je vous re» mercie de n'avoir pas voulu me tromper, » comme vous en avez trompé tant d'autres ? »

MELLEFONT.

Ç'en eſt aſſez, Madame, ç'en eſt aſſez. Je fuis, un funeſte preſſentiment menace de m'envelopper dans un combat de générosité, où je ſerois trop malheureux de ſuccomber.

MARWOOD.

Fuyez donc, mais emportez auſſi tout ce qui pourroit renouveller en moi votre ſouvenir. Pauvre, mépriſée, ſans honneur & ſans amis, je veux encore tenter de vous attendrir juſqu'à la pitié. Je ne vous montrerai dans la malheureuſe Marwood qu'une infortunée qui a ſacrifié pour vous, naiſſance, réputation, vertu, — ſa conſ-

cience ! Je ne veux que vous rappeller le ſouvenir du premier jour où vous m'avez vue, où vous m'avez aimée ; du premier jour où je vous vis, où je vous aimai ; de ces mots incertains & timides, heureux aveu du plus ardent amour, que vous ſoupiriez palpitant à mes genoux ; de la premiere ivreſſe que je verſai dans ton cœur par la douce aſſurance d'être payé de retour ; de ces regards ſi tendres que ſuivoient des baiſers de feu ; du ſilence éloquent de nos ames, lorſque nos ſens ſuſpendus pour jouir nous devinions une palpitation du cœur, & que nous liſions dans un œil mourant d'amour nos plus ſecrettes penſées ; de l'attente dévorante des flots tremblans de la volupté ; de l'ivreſſe de ſes plaiſirs ; de la plénitude de la jouiſſance — du doux engourdiſſement de nos ames, de nos ſens épuiſés qui ſe recueilloient, qui ſe rallumoient encore pour des raviſſemens nouveaux. — Je veux en un ſeul ſouvenir raſſembler tous ces ſouvenirs ; & alors j'embraſſerai tes genoux, & je ne ceſſerai de les preſſer contre mon cœur ; car j'implore la ſeule grace que tu ne peux me refuſer, & que j'oſe accepter ſans rougir — la mort de tes mains.

MELLEFONT.

Cruelle ! — Ah je donnerois encore ma vie

pour vous. — Demandez-là, demandez-là; mais ne prétendez plus à mon amour. — Il faut que je vous abandonne, Marwood, ou je deviens l'horreur de la nature entiere. Je ne ſuis déja que trop coupable de reſter ici pour vous entendre. Adieu! adieu!

MARWOOD *le retient.*

Il faut que vous m'abandonniez? Et que voulez-vous donc que je devienne? Telle que je ſuis maintenant, je ſuis votre créature; faites donc ce qui convient à un créateur. Il n'oſe retirer la main de ſon ouvrage que lorſqu'il veut l'anéantir. — Ah, Hannah, je le vois bien, mes prieres ſont trop foibles: va donc, amene-lui mon intercesſeur, qui me rendra peut-être en un ſeul inſtant plus qu'il n'a jamais reçu de moi. (*Hannah ſort.*)

MELLEFONT.

Quel interceſſeur, Marwood?

MARWOOD.

Ah! — Un interceſſeur dont vous ne m'auriez privée que trop volontiers. La nature, par un chemin plus court, portera ſes plaintes dans votre cœur. —

MELLEFONT.

Je frémis. — Vous auriez.....

SCENE IV.

ARABELLA, HANNAH, MELLEFONT, MARWOOD.

MELLEFONT.

QUE vois-je? C'eſt elle! — Marwood vous auriez oſé.....

MARWOOD.

Serois-je mere en vain? — Viens ma Bella, viens, revois ici ton protecteur, ton ami, ton.... Ah que ſon cœur lui diſe ce qu'il peut être de plus que ton protecteur, que ton ami.

MELLEFONT *détournant ſes regards.*

Dieu! que vais-je devenir?

ARABELLA *s'approchant de Mellefont, inquïete & tremblante.*

Ah Monſieur, eſt-ce vous? Êtes-vous notre Mellefont? — Eh non, Madame, ce n'eſt pas lui. —Ne me regarderoit-il pas, ſi c'étoit lui? Ne me preſſeroit-il pas ſur ſon cœur? Voilà ce qu'il faiſoit autrefois! Pauvre enfant que je ſuis! Comment l'ai-je donc fâché, cet homme, lui, le plus cher

des hommes, & qui m'avoit permis de me nommer ſa fille?

MARWOOD.

Vous ne répondez rien, Mellefont? Vous enviez un regard à cette innocente enfant?

MELLEFONT.

Ah! —

ARABELLA.

Il a ſoupiré, Madame. Qu'a-t-il donc? Pouvons-nous le ſoulager? — Non pas moi? ni vous non plus? — Soupirons donc avec lui. — Ah voilà qu'il me regarde! — Non, il détourne ſes regards, il les ſouleve vers le ciel! Que deſire-t-il? — Que demande-t-il au ciel? Puiſſe-t-il lui accorder tous ſes vœux, dût-il me refuſer toujours.

MARWOOD.

Va, mon enfant, va; tombe à ſes genoux. Il veut nous abandonner, & nous abandonner pour toujours.

ARABELLA *aux genoux de Mellefont.*

M'y voici déja. — Vous, nous abandonner? Vous, nous abandonner pour toujours. — N'y a t-il pas déja une petite éternité que nous ſommes privées de vous? Et nous en ſerions encore privées? Vous avez dit ſi ſouvent que vous nous

aimiez. Est-ce qu'on abandonne ceux qu'on aime? Il faut donc que je ne vous aime pas; car je voudrois bien ne vous quitter jamais. Jamais, non jamais je ne veux vous quitter.

MARWOOD.

Je veux t'aider à le prier, mon cher enfant; aide-moi donc aussi. — Eh bien, Mellefont, voyez-moi, je tombe à vos pieds. —

MELLEFONT *l'empêche de tomber à ses genoux.*

Marwood, Marwood! — Enchanteresse! — Et toi aussi, ma chere Bella! (*Il releve Bella.*) Tu es aussi contre ton Mellefont?

ARABELLA.

Moi, contre vous?

MARWOOD.

Vous prenez un parti, Mellefont? —

MELLEFONT.

Que je ne devrois pas prendre, Marwood! que je ne devrois pas prendre.

MARWOOD *l'embrassant.*

Ah, ne sais-je donc pas que ton cœur honnête triomphe toujours du caprice de tes passions.

MELLEFONT.

Arrêtez. — Je suis déja ce que vous desirez que je sois, parjure, séducteur, ravisseur, assassin!

MARWOOD.

Je sens bien que, séduit par une illusion, vous croirez être coupable; mais bientôt vous reconnoîtrez que c'est moi qui vous ai empêché de l'être en effet. Faites seulement que vous reveniez avec nous.

ARABELLA *d'une voix carressante.*

Oh oui, faites cela!

MELLEFONT.

Revenir avec vous? Le puis-je, donc?

MARWOOD.

Rien de plus facile.

MELLEFONT.

Et ma Sara?

MARWOOD.

Et votre Sara verra bien à se retrouver.

MELLEFONT.

Ha! Marwood! Ce mot, digne de toi, m'a

découvert ton cœur — Et moi, le plus vil des hommes, je ne rentre pas en moi-même?

MARWOOD.

Si vous aviez lu dans mon cœur, vous auriez vu qu'il ſent pour elle une pitié vraie, que vous-même vous n'avez pas, Mellefont. Je dis une pitié vraie; car la vôtre n'eſt qu'une pitié intéreſſée, une foibleſſe. Vous avez d'ailleurs porté ces amours-là beaucoup trop loin. Qu'en homme habile dans l'art de ſéduire & connoiſſant bien notre ſexe, vous ayez profité des avantages que vous donne ſur une enfant crédule tous les artifices d'une longue expérience, & que vous n'ayez pu vous arrêter ſans avoir atteint votre but: cela ſe conçoit, & ſe pardonne; votre paſſion eſt votre excuſe. Mais que vous raviſſiez à un vieux Pere ſon unique enfant, que vous répandiez l'amertume & les ennuis ſur le peu de jours qui lui reſtent à traîner au tombeau! Ce bon vieillard! que par un cruel plaiſir vous briſiez les plus doux liens de la nature; voilà, Mellefont, ce que vous ne pouvez pas excuſer. Réparez donc votre faute autant qu'il eſt poſſible de la réparer. Rendez au vieillard une main douce pour eſſuyer ſes larmes; renvoyez une fille crédule, à la maiſon de ſon Pere, que vous ne devez pas rendre déſerte, parce que vous l'avez déshonorée.

MELLEFONT.

Il vous manquoit encore de ſoulever contre moi ma conſcience! — Suppoſons raiſonnable, juſte même, ce que vous dites, ne faudroit-il pas que j'euſſe un front d'airain pour le propoſer à la malheureuſe Sara?

MARWOOD.

Je veux donc vous avouer que j'ai déja ſongé d'avance à vous épargner ces combats, toujours pénibles. Dès que j'ai découvert votre ſéjour, j'en ai fait ſecrétement avertir le vieux Sampſon, qui dans les tranſports de ſa joie, s'eſt mis tout de ſuite en marche. Je m'étonne qu'il ne ſoit pas encore ici.

MELLEFONT.

Que dites-vous?

MARWOOD.

Attendez tranquillement ſon arrivée, & ne prévenez ſa fille de rien. Moi-même je ne veux pas vous arrêter plus long-temps. Rentrez chez elle, votre abſence pourroit lui faire naître des ſoupçons. Cependant je me promets bien de vous revoir encore aujourd'hui.

MELLEFONT.

Oh Marwood! avec quels ſentimens ſuis-je

entré chez vous, & dans quels ſentimens faut-il que je vous quitte! Un baiſer ma chere Bella.

ARABELLA.

Celui-ci étoit pour vous; un pour moi à préſent. — Oh revenez bientôt, bientôt, je vous en prie. (*Mellefont ſort.*)

SCENE V.

MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD *pouſſant un profond ſoupir.*

Victoire, Hannah! mais une pénible victoire! — Donne-moi ce fauteuil, je me ſens ſi abattue! — (*Elle s'aſſied.*) Il étoit temps qu'il ſe rendît, encore un inſtant, & je lui montrois une autre Marwood!

HANNAH.

Ah, Madame, quelle femme vous êtes! Je voudrois bien voir celui qui pourroit vous réſiſter.

MARWOOD.

Il ne m'a que trop réſiſté; & certainement, je ne lui pardonnerai pas de m'avoir preſque laiſſé tomber à ſes genoux.

ARABELLA.

Oh non ! il faut tout lui pardonner. C'eſt qu'il eſt ſi bon, ſi bon.....

MARWOOD.

Taiſez-vous, petite ſotte.

HANNAH.

Par où ne l'avez-vous pas attaqué ? Mais rien ne l'a plus touché, ce me ſemble, que l'offre ſi généreuſe de lui rendre tous ſes préſens.

MARWOOD.

Je m'y attendois bien. (*Souriant avec mepris.*) Ha, ha.

HANNAH.

De quoi riez-vous, Madame ? Si vous n'aviez pas réellement deſſein de lui rendre ſes préſens, vous avez beaucoup riſqué. S'il vous eut priſe au mot ?

MARWOOD.

Laiſſe-moi donc ! Il faut ſavoir à qui l'on parle.

HANNAH.

Vous m'étonnez ! — Juſqu'à ma charmante Bella, qui a joué ſon rôle à merveille, à merveille !

ARABELLA.

Comment donc cela? Pouvois-je lui parler autrement? Je ne l'avois pas vu depuis ſi long-temps. N'eſt-ce pas, Madame, que vous n'êtes pas fâchée que je l'aime tant? Je vous aime autant que lui, préciſément tout de même. —

MARWOOD.

Oui? Je veux bien te pardonner cette fois-ci de ne pas m'aimer plus que lui.

ARABELLA *ſanglottant.*

Cette fois-ci?

MARWOOD.

Mais tu pleures, je crois? Pourquoi pleurez-vous?

ARABELLA.

Ah non! je ne pleure pas. Ne vous fâchez pas, je vous en prie, car je veux vous aimer tant tous les deux, qu'il me ſera impoſſible de vous aimer l'un ou l'autre davantage.

MARWOOD.

Allons, allons.

ARABELLA.

Je ſuis bien malheureuſe....

MARWOOD.

Ne pleurez donc plus. — Qui eſt là?

SCENE VI.

MELLEFONT, MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD

Pourquoi donc revenez-vous ſi vîte, Mellefont? (*Elle ſe leve.*)

MELLEFONT *revenant.*

Je n'avois beſoin que d'un inſtant pour revenir à moi-même.

MARWOOD.

Eh bien? —

MELLEFONT.

Vous m'aviez étourdi, vous ne m'aviez point ému. J'ai reconnu tous vos artifices. Un autre air que l'air enivrant qu'on reſpire près de vous, m'a rendu aſſez de courage & de force pour arrêter mes pas ſur le bord de l'abîme où j'allois tomber. Miſérable que je ſuis, ne devrois-je pas connoître les artifices d'une Marwood.

MARWOOD *avec impatience.*

Quel eſt donc ce langage !

MELLEFONT.

Le langage de la vérité, de l'indignation.

MARWOOD.

Doucement, Mellefont, où je prendrois à mon tour un autre langage.

MELLEFONT.

Je reviens, pour ne pas vous laiſſer jouir un inſtant d'une erreur, qui même à vos yeux, a dû me rendre mépriſable.

ARABELLA *tremblante.*

Ah ! Hannah ! —

MELLEFONT.

Regardez-moi d'un œil étincelant de rage, plus vous affecterez un air de fureur, & moins j'aurai à craindre.—Eſt-il poſſible qu'entre une Marwood & une Sara, j'aie pu — oh ciel — un ſeul inſtant balancer ! — Lui préférer une Marwood ?

ARABELLA.

Ah Mellefont !

MELLEFONT.

Ne trembles pas Bella. — C'eſt auſſi pour vous que je ſuis revenu. Donnez-moi la main, Bella, ne craignez rien, ſuivez-moi. —

MARWOOD *les arrêtant tous deux.*

Qui doit-elle ſuivre, traître?

MELLEFONT.

Son Pere. —

MARWOOD.

Miſérable, apprends d'abord à connoître ſa Mere!

MELLEFONT.

Je la connois. C'eſt l'opprobre de ſon ſexe. —

MARWOOD *à Hannah.*

Emmene-là.

MELLEFONT *voulant l'arrêter.*

Reſtez, Bella.

MARWOOD.

Point de violence, Mellefont, ou....

(*Hannah & Arabella ſortent.*)

SCENE

SCENE VII.

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD.

ENFIN nous voilà seuls. Redites-moi donc maintenant, si vous avez sincérement formé la résolution de me sacrifier à une jeune insensée?

MELLEFONT *avec amertume.*

Sacrifier? Vous me rappellez qu'autrefois on sacrifioit aux Dieux des animaux impurs.

MARWOOD *avec ironie.*

Faites-moi grace de vos savantes allusions.

MELLEFONT.

Sachez donc que je suis résolu de ne penser à vous que pour vous maudire. Qui êtes-vous? & qu'elle est Sara? Vous êtes une femme perdue, intéressée, vile, qui pourroit à peine se rappeller d'avoir été innocente. Ma conduite envers vous est sans reproche, & ces faveurs que vous m'avez données, vous les auriez peut-être offertes à tout le monde. Qui vous a cherchée? Ce n'est pas moi! Et si je sais enfin qu'elle est Marwood, je l'ai payée

aſſez cher cette connoiſſance. Il m'en coûte ma fortune, ma réputation, mon bonheur. —

MARWOOD.

Et je voudrois encore qu'elle te coûtât ton éternel bonheur, monſtre! Eſt-il dans les enfers un monſtre auſſi exécrable, auſſi méchant que toi qui entraîne au crime une ame foible, & l'accuſe toi-même de ce crime, ton ouvrage? Que t'importe mon innocence, quand & comment je l'ai perdue? Si je n'ai pu te ſacrifier ma vertu, tu m'as fait perdre, toi, ma réputation. L'une eſt auſſi précieuſe que l'autre. Que dis-je? auſſi précieuſe? La vertu ſans la réputation, eſt un vain fantôme qui ne rend ni tranquille, ni heureux. Qu'eſt-ce que la vertu ſans bonne renommée? Et quand on a celle-ci l'on ſe paſſe bien de l'autre. — N'importe qui j'étois avant de te connoître, monſtre, j'étois ſans reproches aux yeux des hommes, c'étoit tout pour moi. — Ce n'eſt que par toi qu'ils ont ſu que j'étois coupable, que j'avois accepté ton cœur — je le croyois alors — ſans le don de ta main.

MELLEFONT.

Cette même facilité te condamne, malheureuſe.

MARWOOD.

Mais te rappelles-tu quels indignes artifices

m'avoient séduite? N'étois-je pas persuadée par toi, que tu ne pouvois publiquement former aucune alliance, sans perdre un héritage que tu ne voulois conserver que pour me l'offrir? Est-ce aujourd'hui qu'il est temps d'y renoncer? & d'y renoncer pour une autre que pour moi.

MELLEFONT.

C'est pour mon cœur une volupté *vraie*, de pouvoir vous annoncer que ces obstacles seront bientôt applanis. Contentez-vous de m'avoir privé des biens de mon Pere, & laissez-moi jouir d'un revenu médiocre avec une digne épouse.

MARWOOD.

Ha! C'est à présent que je vois ce qui te rend si fier. — Je ne veux plus perdre une parole. — Soit! comptez-y, — je veux tout faire pour t'oublier, & d'abord je commence.... Tu m'entends! —Tremble pour ta Bella! Sa vie ne portera point à la postérité la mémoire de mon amour méprisé.—Vois en Marwood une seconde Médée! (*Mellefont effrayé.*) Ou si tu connoissois une Mere plus cruelle, vois-la revivre en moi plus cruelle encore. — Le poison & le poignard me vengeront. — Non, — le poison & le poignard ont trop de pitié. — Ils tueroient trop vîte ton

enfant & le mien. — Je ne veux pas la voir morte, je veux la voir *mourir*. — Par de longs & cruels tourmens, je veux voir ſur ſon viſage chaque trait de ta reſſemblance s'enlaidir, inſpirer l'horreur, s'effacer. Je veux d'une main avide porter lentement la mort dans chaque partie de ſes membres, de veine en veine, dans tous ſes nerfs, & que le fer & le feu la dévore toute vivante, — quand elle ne ſeroit plus qu'un cadavre défiguré. — Je.... je ſentirai du moins ſi la vengeance eſt douce !

MELLEFONT.

Vous êtes en délire, Marwood.

MARWOOD.

Tu me rappelles que ma fureur m'égare. — C'eſt le Pere qui commencera ma jouiſſance. Il faut que déja mort, l'ame de ſa fille ſe perde en mille ſoupirs qui le pourſuivent dans le tombeau. (*Elle s'approche, & va pour le frapper d'un poignard qu'elle tire tout-à-coup de ſon ſein.*) Meurs donc, traître.

MELLEFONT *s'élance, & lui arrache le poignard.*

Femme inſenſée ! — Qui m'empêche à préſent de tourner contre toi ce fer ? — Mais vis, que ta punition ſoit réſervéeà des mains infâmes.

MARWOOD *tordant ses mains de fureur.*

Ciel ! qu'ai-je fait ? Mellefont. — Rendez-le moi ce fer qui s'est trompé, rendez-moi ce fer, & vous verrez pour qui je l'avois préparé, — pour un cœur sensible, trop resserré dans mon sein, qui veut renoncer à la vie plutôt qu'à votre amour.

MELLEFONT *appelle.*

Hannah !

MARWOOD.

Qu'allez-vous faire, Mellefont ?

SCENE VIII.

HANNAH *effrayée*, MARWOOD, MELLEFONT.

MELLEFONT *à Hannah.*

As tu entendu, Hannah? Quelle furie! Sache que tu me réponds d'Arabella.

HANNAH.

Ah Madame, en quel état vous êtes !

MELLEFONT.

Je veux que l'innocente enfant ſoit en ſûreté. La Juſtice vengereſſe, ſaura bien lier les mains meurtrieres d'une Mere dénaturée. (*Il veut ſortir.*)

MARWOOD.

Où allez-vous, Mellefont? — Eſt-il étonnant que la violence de ma douleur ait égaré ma raiſon. —Qui me porte à ces excès de fureur qui font frémir la nature? N'eſt-ce pas vous? Où Bella peut-elle être plus en sûreté que chez moi? Ma bouche a juré ſa mort, & mon cœur eſt toujours le cœur d'une Mere. Ah Mellefont! oubliez mes fureurs, & pour les pardonner, penſez à ce qui les cauſe.

MELLEFONT.

Il n'y a plus qu'un moyen de me les faire oublier.

MARWOOD.

Quel moyen?

MELLEFONT.

De retourner à Londres ſur le champ. J'y ferai conduire Arabella; mais à l'avenir vous n'aurez abſolument rien de commun avec elle.

MARWOOD.

Puiſqu'il le faut abſolument, je ſouſcris à tout;

mais il faut m'accorder encore une ſeule priere. Laiſſez-moi du moins voir une fois votre Sara.

MELLEFONT.

Et pourquoi ?

MARWOOD.

Pour lire dans ſes regards toute ma deſtinée à venir. Je veux juger enfin ſi elle eſt digne du parjure dont vous êtes coupable envers moi, & ſi je puis entrevoir quelque eſpérance de regagner un jour votre cœur.

MELLEFONT.

Vaine eſpérance !

MARWOOD.

Qui eſt aſſez cruel pour ne pas vouloir même laiſſer de l'eſpérance à une infortunée ? Je ne paroîtrai pas devant elle comme Marwood; mais comme une de vos parentes. Annoncez-moi comme une de vos parentes, vous ſerez préſent à ma viſite, & je vous promets par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne lui rien dire qui puiſſe vous déplaire. Ne me refuſez pas, je vous en prie, — ou peut-être je pourrois oſer paroître devant elle ſous mon vrai caractere.

MELLEFONT.

Cette priere, Marwood...... (*après avoir réfléchi quelques instans*) je pourrois vous l'accorder. Vous êtes bien sûre de vouloir sur le champ vous éloigner de ces lieux?

MARWOOD.

Je promets plus encore, je veux même, s'il est possible, vous délivrer de la surprise de son Pere.

MELLEFONT.

Ne vous donnez pas cette peine. J'espere qu'il étendra jusqu'à moi un pardon qu'il accorde à sa fille. S'il ne vouloit pas lui pardonner, je saurois alors me conduire. Je vais vous annoncer chez Miss. Et vous tiendrez parole, Marwood?

(*Il sort.*)

MARWOOD.

Ah, Hannah! Que nos forces ne répondent-elles à notre courage! Viens m'aider à m'habiller. Je ne renonce pas à mon projet. Inspirons-lui d'abord de la confiance. Viens!

Fin du second Acte.



ACTE III.

Un Sallon dans l'Auberge où est logée Sara.

SCENE PREMIERE.

Sir WILLIAM SAMPSON, WAITWELL.

Sir WILLIAM.

TIENS, Waitwell, porte-lui cette lettre. C'est la lettre *d'un Pere*, qui ne se plaint de rien, que de son absence. Dis-lui que je t'ai envoyé devant moi, que je n'attends plus que sa réponse pour venir moi-même la serrer de nouveau dans mes bras.

WAITWELL.

Vous faites très-bien, je crois, de la préparer à vous voir.

Sir WILLIAM.

Je m'assure par-là de ses sentimens, je lui donne occasion de répandre en silence dans le sein d'un Pere tout ce que le repentir peut lui inspirer d'affligeant & de honteux. Une lettre lui coûtera

moins de trouble, & à moi peut-être, moins de larmes.

WAITWELL.

Oserois-je demander ce que vous avez résolu pour Mellefont?

Sir WILLIAM.

Ah Waitwell! si je pouvois séparer de Mellefont, l'amant de ma fille, je lui aurois préparé un traitement sévere. Mais puisque cela ne se peut pas, tu vois bien qu'il n'a rien à craindre de ma colere. C'est moi qui ai commis la plus grande faute. Sans moi, Sara n'auroit jamais connu cet homme dangereux. Je croyois lui devoir de la reconnoissance, & je lui accordai un accès trop libre dans ma maison. C'étoit tout simple, les attentions reconnoissantes que je lui témoignois, devoient aussi lui attirer l'estime de ma fille, & il étoit presqu'aussi naturel qu'un homme de son caractere se laissât séduire à changer cette estime en quelque chose de plus. C'étoit déja l'amour le plus tendre que je ne m'étois encore apperçu de rien, que je n'avois pas même eu le temps de m'informer de ses mœurs. Le malheur étoit sans remede, & j'aurois bien fait, si tout de suite je leur avois tout pardonné. Je voulus être inexorable pour lui, & je ne pensois pas que je ne

pouvois l'être pour lui ſeul. Si j'avois laiſſé là ma ſévérité trop tardive, j'aurois du moins empêché leur fuite. — Et me voici là maintenant, Waitwell ! Il faut que j'aille moi-même les chercher, trop heureux encore, ſi du ſéducteur de ma fille, je puis faire mon fils. Qui ſait s'il voudra renoncer à ſes Marwoods, à ſes femmes perdues pour une jeune fille qui ne lui a plus laiſſé de deſirs à former, & à qui les artifices attirans d'une Courtiſane ſont ſi étrangers ?

WAITWELL.

Non, il n'eſt pas poſſible qu'un homme ſoit aſſez méchant....

Sir WILLIAM.

Ce doute, bon Waitwell, fait honneur à ta vertu. Pourquoi faut-il donc que la méchanceté humaine s'étende bien plus loin encore? — Mais vas-y ſeulement, & fais ce que je t'ai dit. Obſerve-là toute entiere quand elle lira ma lettre. Dans ce court éloignement de la vertu, elle ne peut encore avoir appris à diſſimuler; c'eſt le vice effronté qui maſque ſon impudence. Tu liras ſur ſon viſage toute ſon ame. N'y laiſſes pas échapper un trait qui puiſſe annoncer l'indifférence ou le mépris. Si tu faiſois cette cruelle découverte, & ſi elle ne m'aime plus: j'eſpere qu'à

la fin je pourrai me vaincre, l'abandonner à ſa deſtinée. Je l'eſpere, Waitwell — Ah! ſi je ne ſentois pas ici palpiter un cœur qui dément cette eſpérance. (*Ils ſortent chacun de ſon côté.*)



SCENE II.

L'Appartement de Sara.

Miſſ SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

J'AI eu tort, chere Sara, de vous avoir laiſſé une petite inquiétude ſur la lettre que j'ai reçue.

SARA.

Point du tout, je n'ai point eu d'inquiétude, aucune. N'eſt-il donc pas poſſible que vous m'aimiez & que vous ayez un ſecret pour moi?

MELLEFONT.

Vous croyez donc que c'étoit un ſecret?

SARA.

Mais qui ne me regarde pas, & ç'en eſt aſſez pour moi.

MELLEFONT.

Ah vous êtes trop bonne. Permettez-moi ce-

pendant de vous découvrir ce prétendu ſecret. C'étoit la lettre d'une parente qui a ſu que j'étois ici. Comme elle y paſſe pour aller à Londres, elle voudroit me parler, & demande auſſi la permiſſion de vous faire ſa viſite.

SARA.

Je ſerai toujours heureuſe, Mellefont, de connoître vos reſpectables parens; mais penſez donc, oſerois-je déja me préſenter devant elle ſans rougir.

MELLEFONT.

Sans rougir? Et dequoi? De ce que vous m'aimez? Il eſt vrai, Miſſ, que vous auriez pu donner votre amour à un homme de plus haute naiſſance & plus riche. Vous devez rougir de n'avoir donné votre cœur que pour un cœur, & d'avoir encore dans cet échange, ſacrifié votre fortune.

SARA.

Vous ſavez vous-même combien ce que vous dites eſt loin de ma penſée.

MELLEFONT.

Pardonnez, Miſſ; ſi vous n'avez pas voulu dire ce que j'ai dit, vos paroles ne peuvent avoir aucun ſens.

SARA.

Comment nommez-vous votre parente?

MELLEFONT.

C'eſt..... Lady Solmes. — Vous devez m'en avoir entendu parler.

SARA.

Je ne m'en ſouviens pas.

MELLEFONT.

Me permettez-vous de vous prier d'accepter ſa viſite?

SARA.

Prier, Mellefont? — Vous pouvez bien commander.

MELLEFONT.

Commander! — Non, Miſſ, elle n'aura point le bonheur de vous voir. Je ſuis bien sûre qu'elle en ſera fâchée; qu'elle ſe conſole. Miſſ Sara a des raiſons que je reſpecte, même ſans les connoître.

SARA.

Que vous êtes prompt dans vos jugemens. J'attendrai votre parente, & je tâcherai, du mieux qu'il me ſera poſſible, de mériter l'honneur de ſa viſite. Etes-vous content?

MELLEFONT.

Ah Miſſ, que je vous avoue mon orgueil. Je voudrois que l'Univers connût mon bonheur, & ſi je n'étois pas orgueilleux de poſſéder Sara, je me reprocherois de ne l'a pas aimer aſſez. Je ſors, pour vous amener ma parente. (*Il ſort.*)

SARA *ſeule.*

Pourvu que cette parente ne ſoit pas une de ces femmes orgueilleuſes, qui, pleines de leur vertu, ſe croyent au-deſſus de toutes les foibleſſes. D'un regard elles nous font notre procès, un ſourire dédaigneux eſt toute la pitié que nous paroiſſons leur inſpirer.

SCENE III.

WAITWELL, SARA.

BETTY *en-dehors.*

PAR ici, puiſqu'il faut que vous lui parliez à elle-même.

SARA *ſe retourne.*

Qui faut-il qui me parle à moi-même? — Que vois-je? eſt-il poſſible? Waitwell! Toi?

WAITWELL.

Que je ſuis heureux de revoir enfin notre Miſſ Sara !

SARA.

Dieu ! que viens-tu m'apprendre? Je l'entends, oui je l'entends, tu m'apportes la nouvelle de ſa mort de mon Pere ! Il n'eſt plus, le plus reſpectable des hommes, le meilleur des Peres ; & moi, je ſuis la malheureuſe qui ai hâté ſa mort.

WAITWELL.

Ah Miſſ !

SARA.

Dis-moi vîte, dis-moi donc que les derniers momens de ſa vie n'ont point été empoiſonnés par mon ſouvenir; qu'il m'avoit oubliée; qu'il eſt mort auſſi tranquillement qu'autrefois il eſpéroit mourir entre mes bras ; que méme dans ſa derniere priere il ne s'eſt pas ſouvenu de moi.

WAITWELL.

Ceſſez donc de vous tourmenter par des idées auſſi fauſſes, il vit encore votre Pere, oh oui, il vit encore, le reſpectable Sir William.

SARA.

Vit-il encore? Eſt-il bien vrai qu'il vit encore?

Oh

Oh puiſſe-t-il vivre encore long-temps, & vivre heureux! Oh! veuille le Tout-Puiſſant ajouter à ſes années la moitié des miennes! La moitié? —Ingrate! Je ſuis prête à lui donner toutes celles qui me ſont deſtinées, ne fût-ce que pour ajouter aux ſiennes quelques inſtans! Mais dis-moi donc au moins, Waitwell, qu'il ne lui eſt pas douloureux de vivre ſans moi; qu'il a renoncé ſans peine à une fille qui a pu ſi aiſément renoncer à la vertu; que ma fuite l'a indigné, mais n'a point déchiré ſon cœur; qu'il a maudit ſa fille, & ne l'a jamais regrettée.

WAITWELL.

Ah vous êtes tous deux encore ce que vous *étiez* autrefois. Sir William eſt toujours le plus tendre des Peres, comme ſa chere Sara eſt toujours la fille la plus tendre.

SARA.

Que dis-tu? Tu es un meſſager de malheur, du plus affreux malheur que ma penſée ennemie m'ait jamais repréſenté. Il eſt encore ce tendre Pere? Il m'aime donc toujours? Il me regrette? —Non, non, il n'en eſt rien, il n'en peut rien être. Ne vois-tu pas que chaque ſoupir de ſon cœur groſſiroit mes crimes d'un crime éternel? Ne faudroit-il donc pas que le juſte ciel me demandât compte

de chaque larme que je lui arrache, comme ſi à chaque larme de mon Pere je renouvellois mon crime & mon ingratitude? Je frémis à cette penſée. Je lui coûte des larmes? Des larmes? Et ce ſont d'autres larmes que des larmes de joie? — Dis que tu m'as trompée! Dis que tout au plus il a ſenti pour moi quelques légers mouvemens de la nature; quelques-uns de ces mouvemens paſſagers de la nature, que le plus petit effort de la raiſon calme. Il ne s'eſt pas attendri juſqu'aux larmes. N'eſt-il pas vrai, Waitwell, il ne s'eſt pas attriſté juſqu'aux larmes?

WAITWELL *eſſuyant ſes yeux.*

Non, Miſſ, — pas juſqu'aux larmes.

SARA.

Ah! ſa bouche dit non; & ſes larmes le trahiſſent!

WAITWELL.

Prenez cette lettre, Miſſ, elle eſt de lui.

SARA.

De qui? de mon Pere? à moi?

WAITWELL.

Oui, prenez-la ſeulement; elle vous en apprendra plus que je ne ſaurois vous en dire. Il auroit dû charger un autre que moi de ce meſ-

ſage. Je m'en promettois de la joie ; mais vous changez cette joie en triſteſſe.

SARA.

Donne donc, bon Waitwell !—Non, non, je ne la prendrai pas que tu ne me diſes à-peu-près ce qu'elle contient.

WAITWELL.

Et que peut-elle contenir ? Amitié, pardon.

SARA.

Amitié ? pardon ?

WAITWELL.

Et peut-être des regrets ſinceres d'avoir voulu employer les droits d'un Pere contre un enfant, qui ne méritoit que les doux reproches de la bonté paternelle.

SARA.

Garde ta lettre cruelle !

WAITWELL.

Cruelle ? ne craignez rien ; c'eſt une entiere liberté de diſpoſer de votre cœur & de votre main.

SARA.

Et c'eſt-là ce que je crains. Affliger un Pere comme lui ! J'ai eu ce courage ! Mais voir que ſes chagrins, que ſon amour, auquel j'ai pu re-

noncer; l'ont réduit à souscrire à toutes les erreurs de la malheureuse passion qui m'entraîne : voilà, Waitwell, ce que je ne pourrai jamais supporter. Si sa lettre contenoit tout ce qu'en pareille circonstance un Pere irrité peut écrire de dur, de violent, je la lirois, il est vrai, en frémissant ; mais au moins je pourrois la lire. Je saurois encore trouver contre sa colere quelque ombre de défense, qui peut-être l'irriteroit encore davantage. Dans une violente colere, & ce seroit ma consolation, un chagrin mortel ne pourroit briser son cœur, sa colere se changeroit bientôt en mépris, & de ce qu'on méprise, on ne s'embarrasse guerre. Le calme renaîtroit dans le cœur de mon Pere, & je n'aurois point à me reprocher de l'avoir rendu malheureux à jamais.

WAITWELL.

Ah Miss! Vous aurez bien moins encore à vous faire ce reproche, si vous embrassez avec transport son amour, qui desire, qui veut tout oublier.

SARA.

Tu me trompes, Waitwell. Sa tendresse paternelle qui brûle de s'épancher, le séduit peut-être à tout consentir ; mais ce desir de me voir, à peine satisfait, il rougiroit bientôt de sa foiblesse. Une

ſombre indignation ſaiſiroit ſon cœur, & jamais il ne pourroit regarder ſa fille, ſans l'accuſer en ſecret de tout ce qu'elle auroit oſé obtenir. Oui, ſi dans cette extrême violence qu'il ſe fait pour mon bonheur, il m'étoit poſſible encore de lui épargner la plus amere douleur, ſi lorſqu'il veut tout accorder, je pouvois tout ſacrifier : ce ſeroit alors bien différent. Avec quel plaiſir je prendrois ſa lettre de tes mains ; j'admirerois la force de l'amour paternel, & ſans en abuſer, fille repentante & ſoumiſe, je me jetterois à ſes pieds. Mais le puis-je ? Je ſerois obligée de faire ce qu'il me permettroit, ſans m'embarraſſer combien lui coûteroit ce cruel pardon. Et quand je voudrois lui ſourire, être joyeuſe, je me rappellerois ſoudain qu'il feint de partager ma joie, & que ſon cœur navré de douleur, ſoupire, qu'il ne m'a rendue heureuſe qu'en renonçant à ſon bonheur. — Et tu me croirois capable, Waitwell, d'acheter le bonheur à ce prix ?

WAITWELL.

Mais je ne ſais pas que vous répondre, moi.

SARA.

Il n'y a rien à répondre. Retourne-t'en avec ta lettre. S'il faut que mon Pere ſoit malheureux par moi, je veux reſter malheureuſe. Être mal-

heureuſe, ſeule & ſans lui, voilà ce qu'à chaque ſoupir de mon cœur, j'implore aujourd'hui; mais être heureuſe, ſeule, & ſans lui! A cette penſée, mon cœur ſe glace.

WAITWELL *à part.*

Je crois qu'en vérité je ſerai obligé de tromper la pauvre enfant, afin que du moins elle prenne ma lettre.

SARA.

Que dis-tu là?

WAITWELL.

C'eſt à moi que je parle. Je dis que j'ai fait une grande maladreſſe, pour vous engager à lire ma lettre avec plus d'empreſſement.

SARA.

Comment cela?

WAITWELL.

Je ne pouvois pas penſer ſi loin. C'eſt qu'un pauvre vieillard comme moi, n'eſt pas capable de réfléchir autant que vous. Je ne voulois pas vous effrayer; la lettre n'eſt peut-être que trop dure; & quand j'ai dit qu'elle ne contenoit qu'amour & pardon, j'aurois dû dire: Je ſouhaite qu'elle ne contienne qu'amour & pardon.

SARA.

Eſt ce bien vrai? — Donne-la moi donc, je la veux lire. Si l'on eſt aſſez malheureux pour avoir mérité la colere d'un Pere, il faut au moins la reſpecter, afin qu'il puiſſe la répandre. Chercher à la rendre nulle, c'eſt ajouter à l'offenſe le mépris. Je ſentirai toute ſa colere paternelle. — Tu vois, je tremble déja. — Mais auſſi je dois trembler, & j'aime mieux trembler que pleurer. (*Elle ouvre la lettre.*) La voici ouverte! Je frémis. — (*Elle lit.*) *Ma chere Sara, ma fille unique!* — Vieux impoſteur, eſt-ce ainſi que parle un Pere irrité? Va, je n'en lirai pas davantage.



WAITWELL.

Ah Miſſ, pardonnez donc à un vieux ſerviteur. Oui, certes, je le crois, c'eſt la premiere fois de ma vie que j'ai trompé à deſſein. Qui trompe une ſeule fois, *Miſſ*, & qui trompe par des vues auſſi pures, n'eſt pas pour cela, je l'eſpere, un *vieux* impoſteur. Ce reproche m'a fait peine, Miſſ. *Bonne intention n'excuſe pas toujours.* Je ſais cela; mais que pouvois-je donc faire? Rapporter à un ſi bon Pere ſa lettre ſans être lue? Je ne le pourrai jamais. Je m'en irai plutôt auſſi loin que mes jambes foibles pourront me porter, pour ne jamais reparoître devant ſes yeux.

SARA.

Comment? Et toi aussi, tu veux l'abandonner?

WAITWELL.

N'y serai-je pas forcé, si vous ne lisez pas la lettre? Ne laissez donc pas, sans un bon effet, le premier mensonge que j'aie à me reprocher. Vous l'oublierez plus vîte, & moi je pourrois plus aisément me le pardonner. Je suis un homme simple, sans un grand esprit, obligé de vous en croire. Vous ne pouvez, ou vous ne voulez pas lire la lettre; je ne sais que répondre à vos raisons. Si elles sont bonnes, je n'en sais rien; mais du moins elles ne me paroissent pas naturelles. Voilà ce que je me dirois, Miss: Un Pere, ce me semble, est toujours Pere, & un enfant peut bien manquer une fois, & rester toujours un *bon* enfant. Si le Pere pardonne la faute, l'enfant peut se conduire de maniere qu'il ait besoin de n'y plus penser. Et qui donc aime à se rappeller une chose qu'il voudroit n'être jamais arrivée? C'est Miss, comme si vous pensiez toujours à votre faute, contente de la grossir dans votre imagination, & de vous tourmenter par ces peintures exagérées. Mais il vaudroit mieux, je crois, penser à réparer ce qui s'est passé. Et comment réparer cette faute, si vous vous en arrachez à vous-même les occasions? Est-ce donc qu'il vous

en coûteroit de faire une second pas, quand un si bon Pere a fait le premier ?

SARA.

Que de glaives tombent de ta bouche naïve dans mon cœur ! — Voilà ce qui m'accable, il faut qu'il fasse le premier pas. Et ne fait-il que le premier pas ? Il faut qu'il les fasse tous. Je ne puis faire un pas vers lui. Il faut qu'il se rapproche de moi autant que je me suis éloignée de lui. S'il me pardonne, il faut qu'il me pardonne tout mon crime, & qu'il consente encore d'en voir les suites sous ses yeux. Peut-on exiger cela d'un Pere ?

WAITWELL.

Je ne sais, Miss, si je vous entends bien. Mais il me semble que vous voulez dire qu'il a trop à vous pardonner ; & comme cet effort doit lui coûter beaucoup, votre conscience vous reproche d'accepter son pardon. Si c'est-là votre pensée, dites-moi donc : pardonner, n'est-ce pas un plaisir pour un bon cœur ? Je n'ai pas été assez heureux dans ma vie pour avoir souvent senti ce plaisir ; mais ce peu d'instans où j'ai pardonné, je me les rappelle toujours avec plaisir. Je sentois là quelque chose de si doux, de si frais, de si céleste, que je ne pouvois m'empêcher de penser à la grande &

inexprimable félicité de Dieu, dont l'entiere conservation du genre humain est un pardon qui ne s'interrompt jamais. Je souhaitois de pouvoir à chaque instant pardonner, & j'avois quelque honte de n'avoir jamais que des miseres à pardonner. Pardonner des offenses bien sensibles, des affronts amers, déchirans, ce doit être une volupté où l'ame entiere se fond. — Et vous envieriez à votre Pere une aussi douce volupté?

SARA.

Ah — continue, Waitwell, continue.

WAITWELL.

Je sais bien qu'il y a des gens qui ne reçoivent rien avec plus de peine qu'un pardon. Ils n'ont pas appris à en donner. Ce sont des gens vains, durs, *imployables*, qui ne veulent jamais convenir qu'ils aient manqué. Miss n'est pas de ces gens-là. Vous avez le cœur le plus aimant, le plus tendre que puisse avoir la plus parfaite des femmes. Et vous avouez aussi vos fautes. A quoi donc cela tient-il encore? — Mais pardonnez, Miss, pardonnez à un vieillard qui aime à parler. J'aurois dû m'appercevoir tout de suite que votre refus n'est qu'une crainte louable, une timidité vertueuse. Des gens capables de recevoir, sans

héſiter, un grand bienfait, ſont rarement dignes de ce bienfait. Ceux qui le méritent le plus, ont toujours d'eux-mêmes la plus grande défiance. Cependant il ne faut pas que la défiance ſoit portée à l'excès.

SARA.

Cher & bon veillard, tu m'as, je crois, perſuadée.

WAITWELL.

Ah Dieu ! ſi je ſuis ſi heureux, il faut donc qu'un génie bienfaiſant ait parlé par ma bouche. Mais non, Miſſ, mes diſcours n'ont rien fait que vous donner le temps de réfléchir vous-même, & de vous remettre d'une ſurpriſe ſi douce.—N'eſt-ce pas qu'à préſent vous lirez ma lettre ? Oh liſez-la donc tout de ſuite !

SARA.

Je la lirai, Waitwell.—Quels remords, quelles douleurs vais-je ſentir !

WAITWELL.

Des douleurs, — des douleurs agréables.

SARA.

Paix ! (*Elle commence à lire bas.*)

WAITWELL. *à part.*

Oh ! s'il pouvoit la voir !

SARA, *après avoir lu quelques instans.*

Ah Waitwell, quel Pere ! Il appelle ma fuite, une absence. Comme ce mot si doux la rend plus criminelle ! (*Elle continue de lire.*) Ecoute donc ! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte ! (*Elle lit & s'interrompt.*) Il me prie — Prier sa fille ? Un Pere ! Sa fille criminelle ? De quoi me prie-t-il donc ? — (*Elle lit bas.*) Il me prie d'oublier sa sévérité trop précipitée, & de ne pas l'en punir plus long-temps par mon éloignement. Sévérité précipitée ! — L'en punir ! — (*Elle continue de lire.*) Plus encore ! — Voilà même qu'il me remercie ! — Il me remercie de lui avoir donné occasion de connoître toute l'étendue de l'amour paternel. Fatal instant ! A-t-il ajouté que je lui ai aussi appris à connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale ! (*Elle lit encore.*) Non, il n'en dit rien ! Pas un mot de mon crime ! (*Elle lit.*) Il veut venir & ramener lui même ses enfans. Ses enfans, Waitwell ? Cela est au-dessus de tout ! Ai je bien lu ? (*Elle lit bas.*) — Je n'en puis plus ! *Il ne mérite que trop d'être mon fils, puisque sans lui je n'aurois plus de fille.* — Oh s'il n'avoit jamais eu de fille ! — Malheureuse !

— Va, Waitwell, — laisse-moi seule. — Il demande une réponse, — & je veux la faire sur le champ. Reviens dans une heure. — Je te remercie cependant de tant de peines! Tu es un respectable vieillard. Peu de serviteurs sont les amis de leurs maîtres.

WAITWELL.

Ne me faites pas rougir, Miss. — Si tous les maîtres étoient des Sirs William, il n'y auroit pas un domestique, à moins que ce ne fût un monstre, qui ne donnât sa vie pour son maître.



SCENE IV.

SARA *s'asseyant pour écrire.*

Si l'on m'avait dit, il y a un an, (1) qu'il faudroit que je répondisse à pareilles lettres! Et dans pareilles circonstances! — Oui je tiens la plume. — Sais je seulement ce que j'écrirai? ce que je pense, ce que je sens. — Seroit ce donc

(1) Il y a dans l'original *vor Iahr und Tag*, AN ET JOUR: les Romanciers Anglois ont pris sans doute chez les Allemands leur *a year and a day*; & les Jurisconsultes François leur *an & jour*.

qu'à force de ſentir, le cœur engourdi ne ſentiroit plus rien.—Il faut pourtant que j'écrive.—Ce n'eſt pas la premiere fois que je prends une plume. Après m'avoir rendu maint petit ſervice de bienſéance & d'amitié, ſon ſecours me ſeroit-il aujourd'hui refuſé, pour un intérêt ſi preſſant? (*Elle réfléchit quelque temps, puis écrit quelques lignes.*) Ce ſera donc là le commencement? — Début bien froid. — Je commence par ſon amour? — Il faut que je commence par mon crime. — (*Elle efface, & continue d'écrire.*) Que je me garde bien de n'en parler que foiblement. S'il eſt toujours bien de rougir, ce n'eſt pas en faiſant l'aveu de nos fautes. — Je n'ai pas à craindre d'exagérer, quand je me ſervirois de traits atroces. — Ah! pourquoi faut-il que l'on vienne m'interrompre.



SCENE V.

MELLEFONT, MARWOOD, SARA.

MELLEFONT.

CHERE Miſſ, j'ai l'honneur de vous préſenter Lady Solmes, une de mes parentes, à qui j'ai les plus grandes obligations.

MARWOOD.

Pardonnez, Miſſ, la liberté que j'ai priſe de me convaincre, par mes propres yeux, du bonheur d'un parent, à qui je ſouhaiterois pour épouſe la plus parfaite des femmes, ſi du premier coup-d'œil je n'étois perſuadée qu'il a déja trouvé cette femme en vous.

SARA.

Vous me faites trop d'honneur, Lady; ce compliment flatteur m'eût fait rougir dans tous les temps; mais en ce moment je le prendrois preſque pour un reproche tacite, ſi je ne croyois Lady Solmes trop généreuſe pour faire ſentir à une infortunée la ſupériorité que lui donnent ſur elle ſes vertus & ſa prudence.

MARWOOD *froidement.*

Je ſerois au déſeſpoir, Miſſ, que vous me ſuppoſaſſiez d'autres ſentimens que des ſentimens d'eſtime & d'amitié. (*à part*) Elle eſt belle!

MELLEFONT.

Eſt-ce qu'on peut être inſenſible à tant de charmes, à tant de modeſtie? Il eſt très rare, dit-on, de trouver une femme qui ſoit juſte envers une autre femme; mais on ne veut parler que de celles qui ſont trop fieres de leur prétendu

mérite, ou qui ne s'en connoissent aucun. Vous êtes toutes les deux bien éloignées de vous trouver dans ce cas-là. (*A Marwood, qui est rêveuse*) N'est-ce pas Lady, que mon amour n'étoit rien moins qu'aveugle ? — Et n'est-ce pas que vous la trouvez déja bien au-dessus des louanges que je lui ai donnée ? — Pourquoi donc cet air rêveur? (*Bas à Marwood.*) Vous oubliez que vous êtes Lady Solmes.

MARWOOD.

Le dirai-je ? — L'admiration que votre chere Miss m'a causée, me faisoit réfléchir à son sort. J'étois touchée de ce qu'elle ne pourra jouir dans sa patrie des fruits de son amour. Je songeois que pour être à vous, il lui falloit quitter un pere, & si je les en crois tous, un tendre pere; je cherchois quelque moyen heureux de les reconcilier.

SARA.

Ah Lady, que je suis sensible à ce vœu d'une amitié tendre. Il mérite que je partage avec vous toute ma joie. Vous ne savez pas encore, vous Mellefont, que ce vœu a été rempli avant que Lady eut eu l'amitié de le former pour notre bonheur ?

MELLEFONT.

Qu'entendez-vous par-là, Miss?

MARWOOD.

MARWOOD *à part.*

Que veut dire cela ?

SARA.

Je viens, toute-à-l'heure, de recevoir une lettre de mon pere. Waitwell me l'a remiſe. Ah quelle lettre !

MELLEFONT.

Vîte, tirez moi de mon incertitude. Qu'ai je à craindre, à eſpérer ? Eſt-il toujours ce pere que nous avons fui ? Et Sara ſeroit-elle cette fille ſenſible qui m'aime aſſez tendrement pour le fuir encore plus loin ? Ah que ne vous en ai je crue, chere Miſſ, nous ſerions à préſent unis par des liens ſacrés, qu'un caprice ou des vues d'intérêt ne pourroient plus rompre. On ſait notre ſéjour ; je ſens tout ce que cette découvèrte peut avoir d'affreux pour moi. — Il viendra vous arracher de mes bras. — Que je hais le monſtre, qui nous livre à ſa fureur !

SARA.

Cher Mellefont, que cette inquiétude eſt douce à mon cœur ! & que nous ſommes heureux l'un & l'autre qu'elle ne ſoit pas fondée. Liſez donc ſa lettre. — (*A Marwood, tandis que Mellefont*

lit la lettre.) Il ſera étonné de la tendreſſe de mon Pere. De mon Pere ? Ah ! c'eſt auſſi le ſien à préſent.

MARWOOD *ſurpriſe.*

Seroit-il poſſible ?

SARA.

Oui, Lady, vous avez bien raiſon d'admirer ce changement. Il nous pardonne tout, mon Pere ſera là près de nous, & nous nous aimerons; il nous le permet; nous l'ordonne. — Comme tant de bonté a pénétré toute mon ame ! — Eh bien, Mellefont ? (*Mellefont lui rend ſa lettre.*) Vous gardez le ſilence ? Cette larme que je vois couler, en dit plus que votre bouche n'en pourroit exprimer.

MARWOOD *à part.*

Malheureuſe ! je me ſuis trahie.

SARA.

Qu'un baiſer de Sara ſéche cette larme !

MELLEFONT.

Ah Miſſ, pourquoi nous falloit-il affliger un homme ſi divin ? Oui divin : quoi de plus divin que de pardonner ? Si nous avions pu ſeulement croire poſſible un événement ſi heureux, nous

ne devrions pas aujourd'hui ſon pardon à des moyens ſi violens, nous ne le devrions qu'à nos prieres. Quelle félicité m'attend ! Avec quel ſerrement de cœur, je ſens que je ſuis indigne de cette félicité !

MARWOOD *à part.*

Et il faut que je ſois témoin de leur ivreſſe !

SARA.

Que vos ſentimens juſtifient bien mon amour pour vous !

MARWOOD *à part.*

Quelle violence je fais à ma fureur !

SARA.

Et vous auſſi, digne Lady, vous lirez la lettre de mon Pere. Vous paroiſſez prendre trop d'intérêt à notre ſort pour qu'elle vous ſoit indifférente.

MARWOOD.

Indifférente ! à moi, Miſſ ? (*Elle prend ſa lettre.*)

SARA.

Mais Lady, vous paroiſſez encore penſive, bien triſte. —

MARWOOD

Penſive, Miſſ; mais pas triſte.

MELLEFONT *à part.*

Ciel! ſi elle ſe trahiſſoit!

SARA.

Et pourquoi donc?

MARWOOD.

Je tremble pour vous deux. Cette bonté inattendue de votre Pere, ne voileroit-elle point quelque artifice?

SARA.

Non, Lady, non. Liſez ſeulement, & vous en ſerez bien sûre. La diſſimulation eſt toujours froide, un langage ſi tendre n'eſt point en ſon pouvoir. (*Marwood lit à part.*) N'allez pas avoir de ſoupçons, mon cher Mellefont, je vous en conjure. — Je réponds pour mon Pere. — Mon Pere ne peut s'abaiſſer à feindre, il ne dit rien qu'il ne le penſe, & la diſſimulation eſt un vice étranger à ſon cœur.

MELLEFONT.

Oh j'en ſuis bien perſuadé, chere Miſſ! — Il faut pardonner ce ſoupçon à Lady, qui ne connoît point encore l'homme qu'elle calomnie.

SARA, *tandis que Marwood lui rend sa lettre.*

Mais Lady..... Vous changez de couleur ? Le frisson vous saisit ? Qu'avez-vous ?

MARWOOD.

Oh rien, Miss, un petit étourdissement qui se passera. J'ai voyagé cette nuit, & je crains qu'un peu de fraîcheur.....

MELLEFONT.

Vous m'effrayez, Lady. — Voudriez-vous respirer un air plus frais ? Sortons, vous serez mieux que dans un appartement fermé.

MARWOOD.

Croyez-vous ? Donnez-moi votre bras.

SARA.

Je vous accompagnerai, Lady.

MARWOOD.

Non, je vous en prie, restez. Ma foiblesse n'aura pas de suite.

SARA.

Ainsi j'espere vous revoir bientôt, Lady.

MARWOOD.

Si vous le permettez, Miss. — (*Mellefont l'emmene.*)

SARA *seule.*

Pauvre Lady ! — Je ne la crois pas la femme du monde la plus sensible ; mais au moins elle n'est ni prude, ni insolente. — Me voilà seule encore, & ne la serai peut-être pas long-temps. Puis-je mieux employer ces momens de liberté qu'à finir ma réponse ?

SCENE VI.

BETTY, SARA.

BETTY.

C'EST une visite bien courte, ce me semble.

SARA.

Oui, Betty. C'est Lady Solmes, une parente de mon Mellefont. Une petite foiblesse l'a tout-à-coup surprise. Où est-elle à présent ?

BETTY.

Mellefont l'a conduite jusqu'à la porte.

SARA.

Elle est donc partie ?

BETTY.

Je le présume. — Mais plus je vous regarde, — Miss, excusez tant de liberté, — & plus je vous trouve changée. — Il y a quelque chose de calme, d'heureux dans vos regards. — Qui vous a fait tant de plaisir, est-ce la visite de Lady, où le bon vieillard ?

SARA.

Le vieillard, Betty, le bon vieillard. C'est mon Pere qui l'avait envoyé. Quelle douce lettre je te ferai lire; ton bon cœur a pleuré si souvent avec moi, qu'il faut bien qu'il se réjouisse aussi de mon bonheur. Je vais redevenir heureuse, Betty, & tes bons services ne seront pas sans récompense.

BETTY.

Quels services aurois-je pu vous rendre dans le court espace de neuf semaines ?

SARA.

Tu n'aurois pu m'en rendre de plus grands, quand tu aurois vécu avec moi toute ma vie. — Elles sont passées ! — Viens, Betty, puisque Mellefont sans doute est seul en ce moment, il faut que je lui parle. Je viens de penser tout-à-l'heure qu'il seroit bon, peut-être, qu'il écrivît, en même

temps que moi, à mon Pere; qu'il ne feroit pas furpris de recevoir fes remercîmens. Viens tu?

(Elles fortent.)



SCENE VII.

Le Sallon.

Sir WILLIAM SAMPSON, WAITWELL.

Sir WILLIAM.

QUEL baume, Waitwell, tu viens de répandre dans mon cœur bleffé! Je me fens renaître. Il me femble que fon retour, qui s'avance, me rapproche autant de ma jeuneffe, que fa fuite m'approchoit du tombeau. — Elle m'aime encore! Que veux-je de plus? — Retourne promptement vers elle. Je ne puis attendre le moment où je vais la ferrer de nouveau dans ces bras, que dans ma douleur je tendois à la mort. Qu'elle m'auroit paru douce dans les fiecles de mon défefpoir. Et maintenant que je fuis heureux, elle eft terrible! Un vieillard a tort de refferrer fi étroitement les liens qui l'attachent à la vie. La féparation, qui arrive enfin, n'eft que plus douloureufe. — C'eft de ce

Dieu qui, jusqu'à ce jour, m'a comblé de sa grace, dont j'attends toute ma force. — Ne m'accorderoit-il un bienfait que pour me préparer de cruelles douleurs? Me rendroit-il ma fille, pour me forcer au murmure, quand il me rappellera vers lui? —Non, non, il me la rend pour qu'à ma derniere heure je ne sois occupé que de moi-même. Oh Eternelle bonté, je te remercie. Quelle est foible, la reconnoissance d'une bouche mortelle! Bientôt, ah bientôt, dans une éternité, vouée à sa gloire, je pourrai lui rendre de plus dignes hommages.

WAITWELL.

Que je suis content, mon bon maître, de vous voir encore heureux avant que je meure. J'ai presque autant souffert de vos peines que vous-même. Presque autant, tout-à-fait autant, oh non! Pas une douleur qui égale la douleur d'un Pere.

Sir WILLIAM.

Dès ce moment, bon Waitwell, tu n'es plus à mon service. Tu as déja depuis long-temps mérité que ma reconnoissance fit couler ta vieillesse dans l'abondance & le repos. Je veux y songer, je veux que ma fortune soit la tienne. Que tout soit égal entre nous, — nulle distinc-

tion. — Tu sais bien qu'il n'y en a pas dans le séjour du bonheur. — Pour cette fois-ci seulement, sois encore ce bon serviteur sur lequel je n'ai jamais compté en vain. Va vîte, prends garde, apporte-moi sa réponse dès qu'elle sera finie.

WAITWELL.

Si j'y vais! Mais ce n'est pas là un service que je vous rends, c'est une récompense pour mes services; ah oui, ç'en est une bien douce!

(Waitwell sort, Sir William rentre.)

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

L'appartement de Mellefont.

SCENE PREMIERE.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

OUI, chere Sara, oui, c'eſt-là ce que je veux faire, c'eſt-là ce qu'il faut que je faſſe.

SARA.

Que vous me rendez contente !

MELLEFONT.

C'eſt à moi ſeul de me charger de toute la faute. Je ſuis ſeul coupable, c'eſt à moi ſeul à demander pardon.

SARA.

Non, Mellefont, ne m'ôtez pas la plus grande part que j'ai à notre faute. Quelque puniſſable qu'elle ſoit, elle m'eſt chere : — elle doit vous avoir prouvé que j'aime mon Mellefont par-deſſus

tout au monde. — Eſt-il donc *réellement* vrai que j'oſe maintenant unir cet amour à mon amour pour mon Pere ? Ne feroit-ce point un ſonge agréable ? S'il m'échappoit ? Que je crains de m'éveiller avec mes véritables douleurs ! — Oh non, ce n'eſt point un ſonge qui m'abuſe ; je ſuis *réellement* plus heureuſe que je n'eus jamais le droit de l'eſpérer, plus heureuſe que ne le permet peut-être cette courte vie. Peut-être ce rayon de félicité ne m'apparoît-il de loin, ne ſemble s'approcher de moi ſi agréablement que pour ſe changer tout-à-coup en ténébres épaiſſes, & me laiſſer retomber dans une nuit affreuſe, dont les horreurs ne me feront que plus ſenſibles par ce foible jour qui m'a lui. — Quels preſſentimens tourmentent mon cœur ! — Sont-ce là des preſſentimens, Mellefont, ou des ſenſations vives, inſéparables de l'attente d'un bonheur que l'on n'a point mérité, & que l'on craint de perdre ? — Comme ce cœur palpite, & dans quel déſordre ! Comme il frappe à coups preſſés ! — Comme à préſent ſes battemens ſont foibles, pénibles, incertains ! — Et puis voilà qu'ils ſe précipitent comme s'il vouloit hâter ſes derniers coups. Pauvre cœur !

MELLEFONT.

Ce ſang qui bouillonne, qu'allume néceſſaire-

ment une eſpérance inattendue, ſe calmera, chere Miſſ, & votre cœur retrouvera ſes douces palpitations. — Les battemens d'un cœur ſenſible ne prédiſent point l'avenir, — & nous ſommes toujours blâmables, — pardonnez, chere Sara, — ſi nous cherchons quelque ſiniſtre préſage, dans ces agitations méchaniques du ſang. — Toutefois je ne veux rien négliger de ce que vous croirez néceſſaire pour calmer ce petit orage qui s'eſt élevé dans votre cœur. Je vais écrire ſur le champ, & j'eſpere que Sir William ſera content des aſſurances de mon repentir, des expreſſions de mon cœur attendri, & de mes promeſſes de la plus tendre obéiſſance.

SARA.

Sir William? Ah Mellefont, commencez donc à vous accoutumer à l'appeller d'un nom bien plus tendre. Mon Pere, votre Pere, Mellefont —

MELLEFONT.

Eh bien, oui, Miſſ, notre bon Pere, le meilleur des Peres. Que j'ai ceſſé bien jeune de prononcer ce doux nom. — Bien jeune encore, il m'a fallu déſapprendre le doux nom de Mere.

SARA.

Vous l'avez déſappris, & moi.... je n'ai pas

eu le bonheur de le prononcer une fois. Ma naiſſance lui a coûté la vie. — Dieu ! ſans être coupable, j'ai tué ma Mere. Et qu'il s'en eſt fallu peu, — bien peu, ah bien peu, — que je ne ſois auſſi devenue parricide. J'euſſe été coupable alors — d'un parricide prémédité ! Et qui ſait ſi je ne ſuis pas déja parricide ? Ces années, ces jours, ces derniers momens, hâtés par les chagrins que je lui ai cauſés, arriveront plutôt à leur terme. Ces jours heureux, c'eſt moi... mon Pere ! — c'eſt moi qui te les ai ravis! Quand il deſcendroit dans la tombe, chargé d'années, raſſaſié de jours, rien n'étouffera ce cri déchirant de ma conſcience : Il ſeroit mort plus tard encore ! — Triſte reproche que ſans doute je n'aurois point à me faire, ſi par ſes leçons & ſon exemple, une tendre Mere avoit conduit ma jeuneſſe ! Mon cœur.... Vous me regardez ſi tendrement, Mellefont ? Vous avez raiſon ; à force d'amour, une Mere m'auroit peut-être tyraniſée, & je ne ſerois point à Mellefont. Pourquoi donc deſirer ce qu'un deſtin plus ſage m'a refuſé par bonté ? Ce qu'il fait eſt toujours le mieux. Connoiſſons-bien ſeulement le prix de ce qu'il nous donne : un pere qui ne m'a point encore fait ſoupirer de la privation d'une Mere ; un Pere qui veut auſſi vous redonner en lui les auteurs de vos jours, dont vous n'avez pas joui.

Quelles idées consolantes! Je m'y livre, je m'y complais, j'oublierois presque ce quelque chose qui est là dans mon cœur, qui ne veut point y croire, qui se souleve à l'idée de tout mon bonheur. —

MELLEFONT.

Et vous l'avez expliqué vous-même, ce trouble de votre ame agitée; c'est un pénible & modeste effort pour s'accoutumer à un grand bonheur. Votre cœur se croyoit si aisément malheureux! Et maintenant il aime mieux se tourmenter que de se croire heureux. Si l'on est emporté rapidement par un mouvement circulaire, même alors qu'on repose immobile, tous les objets qui nous entourent semblent encore tourner avec nous; voilà comment un cœur vivement ébranlé, ne redevient pas tout-à-coup tranquille; il lui reste souvent pour long-temps un frémissement qui se prolonge, & qu'il faut laisser peu-à-peu s'affoiblir.

SARA.

Je le crois, Mellefont, je le crois, parce que vous le dites, parce que je le souhaite. — Mais ne nous empêchons pas davantage d'écrire. Je vais finir ma lettre. Vous me permettrez de lire la vôtre quand je vous aurai montré la mienne?

MELLEFONT.

Pas un mot qui ne ſoit ſoumis à votre jugement; j'en excepte ce qui ſera votre juſtification; je ſais bien que vous ne vous croyez pas ſi peu coupable que vous l'êtes.



SCENE II.

MELLEFONT *ſe promene quelque temps d'un air penſif.*

NON, je ne me connois pas moi-même! Qui ſuis je? Un fou? un ſcélérat? — Peut-être l'un & l'autre? — (*La main ſur le cœur.*) Que tu es méchant! Je ne puis moi-même te pénétrer. — Démon que je ſuis, j'aime cette créature céleſte, — je l'aime? Oui, certes, oui je l'aime. Je ſens que je ſacrifierois pour elle mille vies, pour elle qui m'a ſacrifié ſa vertu! Je les ſacrifierois tout de ſuite, ſans balancer; du cœur je les ſacrifierois — Et cependant, — oh oui — Je frémis de me l'avouer — Je voudrois — Cela ſe conçoit-il? — Et je crains le moment qui pour jamais, aux yeux du monde, va l'unir à moi. — Plus de prétexte pour l'éviter, le Pere eſt reconcilié; d'ailleurs, je ne pourrois guere l'éloigner pour long-temps. Les retards m'ont déja tant

attiré

attiré de reproches douloureux. — Quelque douloureux qu'ils soient, ils me semblent plus supportables que l'idée mélancolique d'être enchaîné pour toute ma vie. — Ne le suis-je pas déja ? — Sans doute, je le suis, & c'est avec plaisir. Oui je suis déja prisonnier. — Que voudrois-je donc ? — Ce qui est ! — Je suis prisonnier, sans doute, mais prisonnier sur parole : c'est flatteur ! Et cela ne suffit pas ? Pourquoi pas ? Pourquoi faut-il que je sois enchaîné, que je me laisse arracher jusqu'à l'ombre de la liberté ? — Enchaîné ? Oui enchaîné ! — Sara Sampson, mon amante ! Que de bonheur entassé ! Sara Sampson, mon épouse ! — La moitié de mon bonheur a disparu ! Et l'autre moitié — disparoîtra. — Monstre que je suis — Et voilà dans quels sentimens je vais écrire à son Pere ? — Ce ne sont pas des sentimens, ce ne sont que de vaines chimeres, d'affreuses chimeres, dont les désordres de ma jeunesse ont souillé mon imagination corrompue. — Je veux les détruire, ou — ne plus vivre.



SCENE III.

NORTON, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Tu viens là — m'interrompre !

NORTON *veut sortir.*

Excusez, Monsieur.

MELLEFONT.

Non, non, reste. Tu fais aussi-bien de m'interrompre. Que veux-tu ?

NORTON.

Betty vient de m'apprendre une nouvelle très-heureuse, & j'accours vous féliciter.....

MELLEFONT.

De la réconciliation du Pere, n'est-ce pas? Je te remercie.

NORTON.

Le ciel veut encore vous rendre heureux.

MELLEFONT.

S'il le veut.... Tu vois Norton que je me

rends justice, — ce n'est certainement pas pour moi qu'il le veut.

NORTON.

Ne dites pas cela, si vous êtes bien persuadé que vous ne méritez pas tant de bonheur, croyez qu'il le veut aussi pour vous.

MELLEFONT.

Ce n'est que pour ma Sara, — uniquement pour ma Sara. Si pour sauver quelques justes, sa vengeance prête à punir, épargne tout un peuple criminel, il peut bien laisser vivre un criminel, dont le sort intéresse une ame qui lui est chere.

NORTON.

Il y a quelque chose d'un cœur serré dans ce que vous dites. La joie n'a-t-elle pas un langage moins touchant, moins grave?

MELLEFONT.

La joie, Norton? — Il n'en est plus pour moi.

NORTON *les yeux fixés sur Mellefont.*

M'est-il permis de parler librement?

MELLEFONT.

Tu le peux.

NORTON.

Ce reproche, qu'il m'a fallu souffrir ce matin de m'être rendu complice de vos crimes pour avoir gardé le silence, doit m'excuser auprès de vous, si désormais je parle plus souvent.

MELLEFONT.

N'oublies pas qui tu es cependant.

NORTON.

Je ne veux pas oublier que je suis *Domestique*, que j'étois né pour être quelque chose de mieux, sans le désordre d'une jeunesse qui ne sait rien prévoir. Je suis votre Domestique, je sais cela; mais ce n'est pas une raison pour me perdre avec vous.

MELLEFONT.

Avec moi? — Tu veux dire par-là?

NORTON.

Que je suis vraiment surpris de vous trouver si différent de ce que j'avois imaginé.

MELLEFONT.

Veux-tu bien me dire ce que tu imaginois?

NORTON.

Je croyois vous trouver dans l'ivresse de la joie.

MELLEFONT.

Il n'y a que les gens du peuple qui ſoient ainſi hors d'eux-mêmes, quand par haſard la fortune leur ſourit.

NORTON.

N'eſt-ce point auſſi parce que le peuple a cette force de ſentir, un cœur d'homme, que chez les Grands de viles bienſéances ont deſſéché, que les préjugés ont endurci. — Mais ſur votre viſage on lit encore autre choſe que de la modération. Froideur, irréſolution, répugnance. —

MELLEFONT.

Et quand cela ſeroit ? — As-tu donc oublié quelle autre que Sara eſt encore ici ? La préſence de Marwood.....

NORTON.

Pourroit vous troubler, mais non pas vous abattre. — D'autres penſées vous tourmentent. — Et je me trompe, — je me tromperois avec plaiſir — ou vous aimeriez mieux que le Pere ne fût point encore reconcilié. La perſpective d'un état ſi peu conforme à votre façon de penſer...

MELLEFONT.

Norton! Norton! Il faut que tu aies été..... ou que tu ſois encore un ſcélérat bien noir pour

m'avoir ainſi deviné. — Tu as lu dans mon cœur, je ne veux pas t'en impoſer. Comme il eſt vrai que j'aimerai ma Sara éternellement ; ce *Devoir* de l'aimer *toujours* bleſſe mon cœur.—*Devoir!*—Raſſure-toi cependant ; je triompherai de cette folle chimere. — Ou ne croirois-tu pas que ce fût une chimere ? Qui donc me fait regarder ce nœud ſacré comme un eſclavage ? Je ne deſire pas plus de liberté qu'il ne m'en laiſſera.

NORTON.

Ces réflexions ſont bonnes ; mais Marwood, Marwood viendra au ſecours de vos anciens préjugés, & je crains, je crains....

MELLEFONT.

Ce qui n'arrivera jamais. Dès aujourd'hui tu la verras retourner à Londres. — T'ayant avoué ma plus ſecrette — dirai-je folie, — il eſt inutile de te cacher que j'ai inſpiré tant de crainte à Marwood, qu'un ſeul de mes regards l'a fait trembler.

NORTON.

Ce que vous dites-là n'eſt pas croyable.

MELLEFONT.

Vois ce fer meurtrier, (*lui montrant le poignard de Marwood*) je l'arrachai de ſa main

lorſque dans un accès de rage, elle a voulu m'en percer le cœur. Croiras-tu bientôt que je lui ai fait une ferme réſiſtance? Il eſt vrai qu'il ne s'en eſt pas fallu de beaucoup qu'elle ne m'enlaçât de nouveau dans ſes piéges. Que de perfidie! elle a mon Arabella.

NORTON.

Arabella?

MELLEFONT.

Je n'ai point encore pu découvrir par quels artifices elle s'eſt encore emparée de cette enfant. Heureuſement qu'elle n'en a point obtenu le ſuccès, qu'elle en avoit ſans doute eſpéré.

NORTON.

Que je me réjouiſſe donc de votre fermeté, que j'oſe enfin croire à votre retour à la vertu. — Je le vois preſque aſſuré; mais puiſque vous deſirez que je ſache tout, — que venoit-elle faire ici ſous le nom de Lady Solmes?

MELLEFONT.

Elle vouloit, à toute force, voir ſa rivale. — J'ai conſenti à ſa demande, & par foibleſſe & par inconſéquence, & auſſi par un deſir ſecret de l'humilier, en la forçant de rendre juſtice à tout ce que la nature a de plus parfait. — Tu ſecoues la tête? —

NORTON.

Je n'aurois pas hasardé cela.

MELLEFONT.

Hasardé? Je n'ai rien hasardé que je n'eusse réellement à craindre si je l'avois refusée. Elle auroit voulu se présenter comme la véritable Marwood, & tout ce qui pouvoit arriver de sa visite, sous un nom supposé, n'étoit pas ce que j'avois le plus à craindre.

NORTON.

Rendez graces à votre destinée, trop heureux que tout cela se soit passé aussi tranquillement.

MELLEFONT.

Tout n'est pas encore entiérement fini. Elle s'est trouvée un peu indisposée, ce qui la forcée de se retirer sans prendre congé de Sara. Elle veut revenir. — Quelle vienne: — la guêpe qui a perdu son aiguillon, — (*remettant le poignard de Marwood dans son sein*) ne peut plus que bourdonner. Encore ce bourdonnement lui coûtera cher, s'il m'importune. — N'entends-je pas quelqu'un venir? Laisse-moi, si c'est elle. — C'est-elle. Sors! (*Norton s'en va.*)

SCENE IV.

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD.

C'EST avec regret ſans doute que vous me voyez revenir?

MELLEFONT.

Je vois avec plaiſir, Marwood, que votre indiſpoſition n'a point eu de ſuites funeſtes. Vous êtes mieux?

MARWOOD.

Comme cela.

MELLEFONT.

Vous avez mal fait alors de vous donner la peine de revenir.

MARWOOD.

Si vous dites cela par intérêt pour moi, je vous en remercie, Mellefont. Et ſi vous le dites par un autre motif je ne vous en veux pas.

MELLEFONT.

Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi tranquille.

MARWOOD.

L'orage eſt paſſé. Je vous conjure encore de tout oublier.

MELLEFONT.

N'oubliez pas votre promeſſe, & je promets du cœur de tout oublier. — Si je ne craignois pas de vous offenſer, je vous demanderois....

MARWOOD.

Demandez, Mellefont. Vous ne pouvez plus m'offenſer. — Que vouliez-vous demander ?

MELLEFONT.

Si ma Sara vous a plu ?

MARWOOD.

La queſtion eſt naturelle. Ma réponſe ne paroîtra pas ſi naturelle, mais elle n'en eſt pas moins vraie. — Elle m'a beaucoup plu.

MELLEFONT.

Cette juſtice touche mon cœur. Celui qui ſût apprécier les attraits d'une Marwood, pouvoit-il faire un mauvais choix ?

MARWOOD.

Vous auriez dû me faire grace de ce compliment,

ſi d'ailleurs c'eſt un compliment. Il ne s'accorde pas avec mon deſſein de vous oublier.

MELLEFONT.

Vous ne voulez pas que je vous facilite ce deſſein par des injures? — Que notre ſéparation n'ait rien des ſéparations ordinaires. — Séparons-nous comme deux amis qui cédent à la néceſſité, ſans amertume, ſans haine, & conſervant l'un pour l'autre ce degré d'eſtime qui convient à notre ancienne familiarité.

MARWOOD.

Ancienne familiarité? — Ne me la rappellez pas. Je ne le veux pas, n'en parlons plus. — Il faut que ce qui doit arriver, arrive; & peu m'importe comment il arrive. — Mais un mot encore d'Arabella. Vous ne voulez pas me la laiſſer?

MELLEFONT.

Non, Marwood.

MARWOOD.

Il eſt cruel que ne pouvant plus être ſon Pere, vous vouliez encore lui ôter ſa Mere.

MELLEFONT.

Je puis, & je veux être ſon Pere.

MARWOOD.

Prouvez-le donc tout-à-l'heure.

MELLEFONT.

Comment?

MARWOOD.

Permettez qu'Arabella possede, comme un héritage de son pere, les richesses que j'ai reçues de vous en dépôt. — Quant à sa mere.... Ah je voudrois bien laisser à ma fille un autre héritage, que la honte d'être née de moi.

MELLEFONT.

Ne parlez pas ainsi. — Je veux avoir soin d'Arabella, sans dépouiller sa Mere. Si elle veut m'oublier, qu'elle commence par oublier qu'elle me doit sa fortune. Je lui ai des obligations, & je penserai toujours, qu'elle a fait mon vrai bonheur, quoique ce ne fut pas son intention. Oui, Marwood, je vous dois de la reconnoissance pour avoir découvert notre séjour à ce bon Pere, qui ne desiroit le connoître que pour nous pardonner.

MARWOOD.

Ne déchirez pas mon cœur par ces remercîmens, que je n'ai point voulu mériter. Sir William est un vieillard foible. Il faut bien qu'il pense

autrement que Marwood. — A sa place j'aurois pardonné à la fille, & son séducteur, je l'aurois...

MELLEFONT.

Marwood !

MARWOOD.

Il est vrai que c'est vous ! — Je me tais. — Me sera-t-il bientôt permis de faire mes adieux à Miss Sampson ?

MELLEFONT.

Quand vous partiriez sans la voir, Miss Sampson ne s'en offenseroit pas.

MARWOOD.

Mellefont, je n'aime point à jouer mon rôle à demi, & je ne veux pas même sous un nom étranger, passer pour une femme sans éducation.

MELLEFONT.

Si votre repos vous étoit cher, vous craindriez, ce me semble, de revoir une personne dont la présence doit réveiller en vous certaines idées.

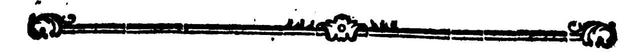
MARWOOD *souriant avec ironie.*

Vous avez meilleure opinion de vous que de moi. Mais quand vous croiriez que je dûsse être inconsolable de vous perdre, vous devriez, par modestie, ne le pas dire. — Miss Sara doit ré-

veiller en moi certaines idées? *Certaines?* Oh oui, — l'idée certaine qu'une jeune fille honnête & ſenſible, peut aimer le plus vil des hommes.

MELLEFONT.

Continuez, Marwood, continuez. Voilà comme je vous deſirois depuis long-temps, quoique j'aurois preſque mieux aimé, je vous l'ai dit, que nous euſſions pu conſerver quelque eſtime réciproque. — Peut-être encore n'en faut-il pas déſeſpérer, quand ce cœur, où la vengeance fermente, aura répandu ſes jalouſes fureurs. — Permettez que je vous laiſſe ſeule un moment. Je vais chercher Miſſ Sampſon.



SCENE V.

MARWOOD *promenant ſes regards autour d'elle.*

SUIS-JE ſeule? — Puis-je enfin reſpirer ſans être obſervée, & redonner aux muſcles de mon viſage leur audace naturelle. — Hâtons-nous d'être encore la véritable Marwood, pour ſoutenir de nouveau la gêne de la diſſimulation. — Que je te hais vile diſſimulation! Non, que j'aime la ſincérité, mais parce que tu es la miſérable reſſource de la vengeance impuiſſante. Va, je ne m'abaiſſerois

pas jusqu'à toi, si quelque tyran vouloit me confier sa force, ou le ciel son tonnerre. — Encore si tu m'amenois à mon but! — Un heureux commencement ne me laisse pas sans espérances, & Mellefont paroît moins craindre que jamais. Si ma ruse me réussit, & que je puisse parler seule à Sara, alors.... C'est qu'alors il est encore bien incertain que cette ruse m'avance de beaucoup. Dans tout ce que je lui dirai de Mellefont, il n'y aura peut-être rien de nouveau pour elle. — Elle ne croira peut-être pas mes calomnies, & les menaces.... Si elle osoit les mépriser! — N'importe, elle entendra de ma bouche, vérités, calomnies, menaces. — Il seroit bien malheureux, si de tous ces traits acérés il n'en restoit pas un dans son ame pour la déchirer. — Paix, les voici. — Je ne suis plus Marwood. — Je ne suis plus qu'une malheureuse répudiée, qui cherche, par de petits artifices, à repousser l'infamie; — qu'un reptile foulé sur la terre qui se recourbe, se dresse, & veut blesser le pied qui l'écrase.



SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, MARWOOD.

SARA.

Je suis bien aise, Lady, que mes inquiétudes n'aient pas été fondées.

MARWOOD.

Je vous remercie, Miss. Cet accident n'étoit pas assez dangereux pour vous inquiéter.

MELLEFONT.

Lady vient pour vous faire ses adieux, chere Sara.

SARA.

Si-tôt, Lady ?

MARWOOD.

Je ne saurois partir assez tôt pour ceux qui desirent que je sois à Londres.

SARA.

Vous ne partez pas aujourd'hui ?

MARWOOD.

Demain de grand matin.

MELLEFONT.

MELLEFONT.

Demain? Je croyois que vous partiez aujourd'hui.

SARA.

Notre connoiſſance, Lady, ne commence qu'en paſſant. Je me flatte qu'un jour vous daignerez m'honorer d'une connoiſſance plus intime.

MARWOOD.

Je vous demande votre amitié, Miſſ.

MELLEFONT.

Je vous réponds, chere Sara, que la priere de Lady part du cœur; mais il faut vous prévenir que ſans doute vous ne vous reverrez pas de long-temps. Il ſera bien rare qu'il ſoit poſſible à Lady de ſe trouver dans les ſociétés que nous fréquenterons.

MARWOOD *à part.*

Quelle adreſſe!

SARA.

Voilà que vous m'ôtez, Mellefont, une eſpérance bien agréable.

MARWOOD.

Heureuſe Miſſ, c'eſt moi qui perdrai le plus.

MELLEFONT.

Mais réellement, Lady, vous ne partirez que demain?

MARWOOD.

Plutôt, peut-être. — (*A part.*) Personne encore!

MELLEFONT.

Nous ne voulons pas non plus nous arrêter ici long-temps. N'est-ce pas, chere Miss, qu'il sera bien de suivre, sans tarder, notre réponse? Sir William ne se plaindra certainement pas de notre empressement.



SCENE VII.

BETTY, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

Que veux-tu, Betty?

BETTY.

On demande à vous parler tout de suite.

MARWOOD *à part.*

Ah je respire enfin! Nous allons voir.

MELLEFONT.

A moi? Sur le champ? J'y vais. — Lady, vous plairoit-il d'abréger votre visite?

SARA.

Pourquoi donc? — Lady aura la bonté d'attendre que vous soyez revenu.

MARWOOD.

Pardonnez, Miss, je connois mon cousin, & j'aime mieux me retirer.

BETTY.

L'étranger, Monsieur.... Il n'a qu'un mot à vous dire. — Il dit qu'il n'a pas un moment à perdre.

MELLEFONT.

Va toujours, je suis à lui. — Je présume, chere Sara, que c'est enfin la nouvelle de cet accord dont je vous ai parlé. (*Betty sort.*)

MARWOOD *à part.*

Bon!

MELLEFONT.

Mais cependant, Lady....

MARWOOD.

Si vous l'exigez — Il faut donc, Miss, que je vous souhaite....

SARA.

Non, Mellefont. Vous ne m'envierez pas le plaisir d'entretenir Lady Solmes en vous attendant.

MELLEFONT.

Vous le voulez, Miss? —

SARA.

Ne faites pas attendre plus long-temps, & venez bientôt nous rejoindre, mais avec un visage plus riant, je vous en conjure. Vous attendez sans doute quelque nouvelle désagréable. Que rien ne vous attriste. Croyez qu'il me tarde plus de savoir si vous seriez homme à préférer Sara de bonne grace a une succession, que je ne suis empressée de vous voir posséder ce riche héritage.

MELLEFONT.

J'obéis. — (*A Marwood, d'un air imposant.*) — Lady, Je ne tarderai certainement pas à revenir.

MARWOOD *à part.*

Que je suis heureuse !

SCENE VIII.

SARA, MARWOOD.

SARA.

Les complimens de mon bon Mellefont ont quelquefois un air qui leur eſt étranger. Ne le trouvez-vous pas auſſi, Lady ?

MARWOOD.

Je n'y ai jamais pris garde, je ſuis ſi accoutumée à ſa maniere.

SARA.

Ne voulez-vous pas vous aſſeoir ?

MARWOOD.

Volontiers. (*A part, en s'aſſeyant.*) — Il ne faut pas laiſſer une occaſion ſi précieuſe m'échapper.

SARA.

Dites-moi donc, Lady, ne ferai je pas, avec mon cher Mellefont, la femme du monde la plus heureuſe ?

MARWOOD.

Si Mellefont ſait être heureux, Sara Sampſon en fera l'homme le plus digne d'envie. Mais....

SARA.

Mais? & un ſilence ſi expreſſif....

MARWOOD.

Je ſuis ſincere, Miſſ.

SARA.

Et vous en êtes plus eſtimable.

MARWOOD.

Sincere, — ſouvent même juſqu'à l'inconſéquence. Ce *mais* en eſt la preuve. Je l'ai dit ſans y penſer. —

SARA.

Je ne crois pas que Lady feignant d'éluder ma réponſe, veuille encore augmenter mon inquiétude. Ne pas découvrir un mal qu'on a fait ſoupçonner, c'eſt une pitié cruelle.

MARWOOD.

Eh non, Miſſ, — ce mot qui m'eſt échappé vous affecte, & vous avez tort. D'ailleurs, Mellefont eſt mon parent. —

SARA.

Voilà ce qui donne tant de poids à ce reproche que vous avez à lui faire.

MARWOOD.

Mais fut-il mon frere, je l'avoue, je n'hésiterois point à prendre contre lui la défense d'une personne de mon sexe, si je croyois appercevoir qu'il manquât envers elle de probité. Nous devrions, nous autres femmes, regarder comme une offense envers tout notre sexe, celles que l'on fait à chacune de nous, & pour en tirer vengeance, nous lier d'intérêts communs, où même la sœur & la mere du coupable prendroient part sans balancer.—

SARA.

Cette observation....

MARWOOD.

M'a de temps en temps servi de régle dans des circonstances épineuses

SARA.

Et me promet.... Je tremble.—

MARWOOD.

Non, vous dis-je.—Si vous voulez absolument trembler.... Parlons d'autres choses

SARA.

Cruelle pitié!

MARWOOD.

Je ſuis fâchée d'être méconnue. Pour moi, du moins, quand, par la penſée, je me ſuis miſe à la place de Miſſ Sampſon, il me ſemble que je regarderois comme autant de bienfaits chaque trait de lumiere, qu'on voudroit me donner ſur la conduite d'un jeune homme, avec lequel je vais unir mon ſort pour jamais.

SARA.

Que voulez-vous, Lady? Ne connois-je pas déja mon Mellefont? croyez-moi, je connois Mellefont, comme je connois mon ame. Je ſais qu'il aime Sara. —

MARWOOD.

Et d'autres.

SARA.

Il en a aimé d'autres. Je le ſais. Me devoit-il aimer, même avant que mon nom fut prononcé devant lui? Puis-je prétendre être la ſeule qui ait eu aſſez de charmes pour le ſéduire? Ne faut-il pas que je m'avoue à moi-même que j'ai cherché à lui plaire? N'eſt-il pas aſſez aimable pour avoir inſpiré à d'autres femmes le même deſir? Et n'eſt-il pas naturel qu'on ait réuſſi à lui plaire?

MARWOOD.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes raisons, que j'ai souvent employées pour sa justification. Ce n'est point un crime d'avoir aimé, bien moins encore d'avoir été aimé. Mais l'inconstance est un crime.

SARA.

Pas toujours. Je la crois souvent excusable quand on aime, qui ne mérite pas d'être toujours aimé.

MARWOOD.

La morale de Miss Sampson ne me paroît pas austere.

SARA.

La morale, d'après laquelle mon cœur juge ceux qui avouent leurs fautes & les réparent, n'est pas, il est vrai, la plus sévere. Aussi ne doit-elle pas l'être. Car il ne s'agit pas ici de fixer les bornes que la vertu met à l'amour; mais simplement d'excuser la foiblesse humaine, lorsqu'elle n'est point restée dans ses bornes, & de juger des effets qui en résultent, d'après les régles de la prudence. Si, par exemple, un Mellefont aime une Marwood, & qu'enfin il l'abandonne, cet abandon est plus louable même que la constance. Il seroit

bien malheureux que pour avoir une fois aimé une femme perdue, on fut obligé de l'aimer toujours.

MARWOOD.

Mais connoissez-vous, Madame, cette Marwood que vous traitez si légèrement de femme perdue?

SARA.

Je la connois sur le portrait de Mellefont.

MARWOOD.

De Mellefont? Il ne vous est pas même venu l'idée que Mellefont, dans sa propre cause, ne pouvoit être qu'un témoin suspect.

SARA.

—Je commence enfin à m'appercevoir que Lady veut éprouver mon amour. Je vois Mellefont sourire, quand vous lui direz avec quelle chaleur j'ai pris sa défense.

MARWOOD.

Pardonnez, Miss, il faut que Mellefont ne sache rien de ce que je vous ai confié. Vous pensez trop noblement, pour vouloir, en reconnoissance d'un conseil donné du cœur, brouiller avec lui une parente, qui trouve sa conduite

envers une des plus aimables personnes de notre sexe, si injuste, qu'elle en est elle-même indignée.

SARA.

Je ne veux brouiller personne, Lady; & je voudrois que tout le monde eut mes sentimens.

MARWOOD.

Voulez-vous qu'en peu de mots je vous conte l'histoire de Marwood?

SARA.

Je ne sais. — Mais oui, cependant; à condition seulement, Lady, que vous cesserez d'en parler dès que nous entendrons Mellefont. Il pourroit soupçonner que je vous en aurois parlé la premiere; & je ne voudrois pas qu'il me crut capable d'une curiosité aussi désavantageuse pour lui.

MARWOOD.

J'allois demander la même grace à Miss Sampson, si elle ne m'avoit prévenue. Il ne faut pas seulement qu'il puisse soupçonner, que Marwood ait été nommée; & vous serez assez prudente pour prendre en secret vos mesures. — Ecoutez à présent. — Marwood est d'une famille honnête. Elle était veuve & jeune, quand Mellefont en fit la connoissance. On dit qu'elle ne manquoit ni de

beauté, ni de ces graces, sans lesquelles il n'y a point de beauté. Sa réputation étoit sans tache. Une seule chose lui manquoit, — de l'or. —Tous ses biens, — & l'on dit qu'elle avoit possédé de grandes richesses, —elle les avoit sacrifiés pour la liberté de son mari. Elle croyoit lui devoir toute sa fortune, après avoir consenti à lui donner son cœur & sa main.

SARA.

Voilà, Madame, un trait bien noble. Je voudrois le trouver dans une autre que Marwood.

MARWOOD.

Quoique sans fortune, elle fut ardemment recherchée; on ne desiroit rien que de la rendre heureuse. Parmi ces adorateurs, tous distingués par leurs richesses & leur naissance, Mellefont se présente. Ses vues n'avaient rien que d'honnête, & la fortune qu'il promit à Marwood, étoit le moindre de ses avantages, ce n'étoit pas là un moyen de réussir. Dès le premier instant, il vit bien que Marwood n'avoit rien d'une femme intéressée, que cette femme sensible aimeroit mieux une cabane avec l'ami de son cœur, que le palais le plus magnifique avec un homme indifférent.

SARA.

Encore un trait que j'envie à Marwood. De

grace, Lady, ne la flattez pas, ou vous allez me forcer de la plaindre.

MARWOOD.

Mellefont alloit s'unir par un nœud ſolemnel avec Marwood, lorſqu'il apprit tout-à-coup la mort d'un oncle, qui lui avoit légué tous ſes biens, à condition qu'il épouſeroit une de ſes parentes. Si Marwood avoit refuſé pour lui de riches alliances, Mellefont ne voulut pas lui céder en généroſité. Il avoit bien réſolu de ne lui parler de cette ſucceſſion, qu'après l'avoir perdue pour elle. — N'eſt-il pas vrai, Miſſ, que c'étoit penſer noblement?

SARA.

Oh, Madame, qui ſait mieux que moi combien Mellefont a le cœur noble!

MARWOOD.

Mais que fit Marwood? Un ſoir, très-avant même dans la nuit, elle apprit, par haſard, la réſolution de Mellefont. — Mellefont arrive le matin pour la voir, & Marwood eſt partie.

SARA.

Où partie? Pourquoi partie?

MARWOOD.

Il ne trouve qu'une lettre, où elle lui dit de

n'espérer jamais la revoir. Qu'elle ne disconvient pas que Mellefont lui est cher ; que c'est par cet amour même, qu'elle ne permettra jamais un sacrifice, dont nécessairement il se repentiroit un jour. Qu'il étoit dégagé de sa promesse, qu'elle le conjuroit d'obéir, sans balancer, aux dernieres volontés de son oncle, & de prendre possession d'une immense fortune, qu'un homme d'honneur sauroit mieux employer, que de la sacrifier inconsidérément à une femme.

SARA

Mais Lady, pourquoi prêtez-vous à Marwood des sentimens si élevés ? Si quelque femme peut en être capable, c'est Lady Solmes, & non Marwood. Ce n'est certainement pas Marwood.

MARWOOD.

Il n'est point étonnant, Miss, que vous soyez prévenue contr'elle. — La résolution de Marwood égara presque la raison de Mellefont. Il envoya tous ses amis pour la découvrir. On la trouve enfin.

SARA.

Parce qu'elle vouloit se laisser trouver sans doute.

MARWOOD.

Point de réflexions ameres, Miss ! Elle ne con-

viennent pas à une femme, qui d'ailleurs est d'un caractere aussi doux. — Il la trouva donc, & la trouva inflexible. Elle ne voulut jamais accepter sa main; & tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut une promesse de retourner à Londres. Ils convinrent de retarder leur bonheur, jusqu'à ce que cette parente, ennuyée du silence de Mellefont, fût enfin forcée de se dégager la premiere. Cependant Marwood ne pouvoit pas refuser tous les jours les visites de Mellefont. Ce n'étoit d'abord que la visite respectueuse d'un amant que l'on resserre dans les bornes de l'amitié. Mais est-il donc possible, avec un ame de feu, de ne pas franchir ces bornes de l'amitié! Mellefont possede tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Personne ne le sait aussi bien que Miss Sampson.

SARA.

Ah!

MARWOOD.

Vous soupirez? Et Marwood aussi a soupiré plus d'une fois, & soupire encore.

SARA.

Ç'en est assez; Lady, cette tournure a, ce me semble, quelque chose de plus amer, que la réflexion qu'il vous a plu de m'interdire.

MARWOOD.

L'intention n'étoit pas d'offenser, mais simplement de vous montrer l'infortunée Marwood sous un jour, où vous puissiez la juger avec plus de justice. — Enfin, l'amour donne à Mellefont les droits d'un Epoux; & Mellefont ne jugea plus nécessaire de les rendre légitimes. Que tu serois heureuse, Marwood, si ta honte n'étoit connue que de toi, de Mellefont & du ciel! Qu'elle seroit heureuse, si une fille gémissante ne découvroit à tous les regards, ce qu'elle voudroit se cacher à elle-même!

SARA.

Que dites-vous, Lady? Une fille —

MARWOOD.

Oui, Miss, une fille infortunée, perd, par Sara Sampson, toute espérance de pouvoir jamais nommer, sans horreur, ceux qui lui ont donné le jour.

SARA.

Ah Dieu! Et Mellefont me l'auroit caché? — Puis-je bien vous croire, Lady?

MARWOOD.

Vous pouvez croire aussi, que Mellefont vous en a sans doute caché davantage.

SARA.

SARA.

Plus encore? Et que peut-il encore me cacher?

MARWOOD

Qu'il aime encore Marwood.

SARA.

Vous me tuez, Lady!

MARWOOD.

Est-il possible de croire, qu'un amour de plus de dix ans, s'éteigne si promptement? Un léger nuage peut un instant l'obscurcir; mais tout-à-coup il brille d'un nouvel éclat. Je pourrois vous nommer une Miss Okaff, une Miss Dorkas, une Miss Noor, & mille autres qui, tour-à-tour, menaçoient Marwood de lui enlever un homme qui les a toutes cruellement trompées. Il est un terme qu'on ne lui fait jamais franchir; dès qu'il l'apperçoit, il fuit. — Je veux que vous soyez la seule heureuse, que toutes les circonstances vous servent, que vous le forciez un instant à vaincre son horreur pour des liens éternels: croirez-vous être par-là bien assurée de son cœur?

SARA *à part.*

Malheureuse! Que me faut-il entendre.

MARWOOD.

Point du tout. Ce ſeroit alors qu'il s'empreſſeroit de revoler dans les bras de celle qui n'a jamais été jalouſe que de le voir en liberté. Vous porteriez le nom de ſon épouſe ; une autre ſeroit ſon épouſe.

SARA.

Ne déchirez plus mon cœur par ces affreuſes penſées ! Conſeillez-moi ; que dois-je faire ? Vous devez connoître Mellefont. Vous devez ſavoir comment il ſeroit peut-être encore poſſible, de lui rendre agréable & doux un lien, ſans lequel le plus ſincere amour eſt toujours un crime.

MARWOOD.

L'on parvient à prendre un oiſeau, je le ſais bien, Miſſ ; mais qu'on puiſſe lui rendre ſa priſon plus agréable que ſes champs & ſes forêts, voilà ce que j'ignore. Je penſe donc qu'il vaudroit mieux le laiſſer libre, & vous épargner de longs repentirs. Contentez-vous, Miſſ, du plaiſir de l'avoir vu bien près de vos filets, & comme vous pouvez prévoir que ſurement il briſera ſes filets, je vous conſeille de ne pas l'y attirer, & de ménager vos filets.

SARA.

Je ne ſais trop, Lady, ſi j'entends bien le ſel de votre allégorie.

MARWOOD.

Puiſqu'elle vous offenſe, vous m'avez entendue. — En un mot, votre avantage, autant que l'avantage d'une autre, la prudence autant que la juſtice peuvent, & doivent même perſuader Miſſ Sampſon de renoncer à un homme, ſur qui Marwood a des droits antérieurs & ſacrés. Où vous en êtes aujourd'hui avec Mellefont, vous pouvez encore rompre avec lui, je ne dirai pas avec beaucoup d'honneur; mais au moins ſans un ſcandale public. Une abſence de quelques ſemaines avec un amant, eſt en effet une tache; mais de ces taches que le temps efface. Encore quelques années, & tout eſt oublié. D'ailleurs quand on eſt riche héritiere, on trouve toujours des hommes qui n'y regardent pas de ſi près. Si Marwood étoit dans une circonſtance auſſi favorable, & qu'elle n'eut beſoin ni d'un époux pour ſes attraits, qui commencent à *ſe flétrir*, ni d'un pere pour ſa fille délaiſſée, j'en ſuis sûre, & *je ſuis* forcée de le dire à votre honte, Marwood agiroit plus généreuſement envers Miſſ Sampſon, que Miſſ Sampſon n'agit envers Marwood.

SARA *ſe levant avec indignation.*

Ç'en eſt trop! Vous êtes une parente de Mellefont? — Quelle indignité! Comme on vous trahit

Mellefont ! — Je vois maintenant, Lady, pourquoi Mellefont avoit tant de peine à vous laisser seule avec moi ! Sans doute il sait combien est à craindre le souffle empoisonné que votre bouche exhale. — J'explique ma pensée ! N'y a-t-il pas assez long-temps que Lady parle sans ménagement, sans décence. Qu'a donc fait Marwood pour mériter une protectrice dévouée, qui déploie toutes les forces de son imagination, pour me persuader un Roman éblouissant, pour me rendre suspecte la probité d'un homme, — qui est *homme* enfin ; mais pas un monstre ? Ne m'a-t-on dit que Marwood se vantoit d'avoir une fille de Mellefont, ne m'a-t-on nommé plusieurs Courtisannes trompées que pour me faire entendre, de la maniere la plus piquante, que je devrois m'abaisser moi-même au-dessous d'une prostituée endurcie dans le crime ?

MARWOOD.

Moins de vivacité, ma jeune Miss. — Une prostituée endurcie dans le crime ? — Apparemment que vous employez quelquefois des expressions, dont vous ne connoissez pas la force.

SARA.

Ne la prendroit-on pas pour cela, même dans le portrait de Lady Solmes ? — Eh bien, Lady, vous êtes son amie, son amie la plus intime peut-

être. Je ne dis pas cela comme un reproche; car peut-être qu'il n'eſt pas poſſible, de n'avoir que des amis vertueux. Mais faut-il m'avilir moi, parce que vous l'aimez ? Si j'avois eu l'expérience de Marwood, oh je n'aurois point commis la faute, qui m'expoſe à une comparaiſon ſi humiliante. Et ſi je l'avois commiſe, je n'y aurois pas au moins perſévéré dix ans. Tomber dans le crime par ignorance, ce n'eſt pas là connoître le crime, & vivre familiérement dans le crime. Ah ſi vous ſaviez Lady, quels repentirs, quels remords, quelles angoiſſes m'a coûté mon erreur ! Je dis mon erreur; car pourquoi toujours cruelle envers moi, la regarder aujourd'hui comme un crime ? Le ciel même a ceſſé de la regarder comme un crime, puiſqu'il en ôte la punition dont il m'avoit affligée, & me rend un Pere. — Je friſſonne Lady ! Quelle altération dans tous vos traits ! Comme ils s'allument ! La fureur cachée dans cet œil morne glace tout mon ſang, & ces mouvemens convulſifs de votre bouche frémiſſante... Ah, Madame, ſi je vous ai offenſée, je vous demande pardon. C'eſt par trop de ſenſibilité que ma raiſon s'égare. Dans ce que vous m'avez dit, il n'y avoit pas ſans doute de mauvaiſe intention. Oubliez mon inconſéquence. Comment réparer mes torts? Que voulez-vous que je faſſe pour ac-

quérir en vous une amie, comme l'a trouvée Marwood? Permettez, Madame, permettez que je demande à genoux (*tombant à ses pieds*) votre amitié. — Et si je ne puis l'obtenir, au moins, par justice, ne confondez pas dans une même classe Sara Sampson & Marwood.

MARWOOD *d'un air orgueilleux, recule quelques pas, & la contemple à ses genoux.*

Ce triomphe est trop beau pour que Marwood n'en jouisse qu'inconnue. — Sachez donc que c'est Marwood, que vous suppliez à genoux, de ne vous point comparer à Marwood.

SARA *saisie d'effroi, se leve, & les yeux attachés sur Marwood, recule avec des cris.*

Vous, Marwood? — Ha! je la reconnois à présent — je la reconnois cette femme perfide, qui me suivoit pour m'assassiner; je reconnois le poignard de mon songe prophétique! C'est-elle! Fuis malheureuse Sara! Sauvez-moi, Mellefont; sauvez votre amante! Et toi, douce voix de mon Pere chéri, retentis encore! Où m'appelles-tu? — Où courir vers elle? — Par ici? — Par là? — Au secours, Mellefont! Au secours Betty! — La voilà qui se jette sur moi avec son poignard. Au secours! (*Elle fuit éperdue.*)

SCENE VIII.

MARWOOD.

Que veut cette extravagante? — Oh, puissé-je en effet te déchirer de mille morts ! Voilà pourquoi j'aurois dû réserver mon poignard, insensée que je suis ! Quelle jouissance de percer le cœur d'une rivale, qui s'humilie à nos pieds ! — Que puis-je encore espérer ? — Me voilà découverte. Mellefont peut arriver à l'instant même. Fuir ? Où l'attendre ? Je l'attendrai. Mais je veux employer les momens de son absence. Peut-être que l'artifice heureux de cet Etranger prétendu, le retiendra quelque temps encore ? L'on me craint. Pourquoi donc ne la pas suivre ? Pourquoi ne pas essayer contre elle ma derniere ressource ? Les menaces sont des armes viles — Il n'est point d'armes viles pour le désespoir. Une fille timide qui fuit à mon nom seul, saisie d'effroi, mourante, éperdue, pourroit bien prendre de terribles paroles pour des faits terribles. Si Mellefont ? .... Mellefont lui rendra le courage, & la fera sourire de mes fureurs. Sourire? Peut-être. Qu'il y auroit peu d'entreprises, si l'on en considéroit toujours la fin ! Et ne me suis-je donc pas préparée à la fin la plus malheu-

reuſe ? — Le poignard pour les autres, le poiſon pour moi ! — Le poiſon pour moi ! Depuis long-temps je le porte par-tout avec moi ; ici, déja près du cœur, il attend qu'il me rende ce triſte ſervice : là, ſur mon cœur, où dans un temps plus heureux, je cachois ces vains éloges, poiſon lent, mais sûr, que préparent à l'inexpérience de lâches adulateurs. Si pourtant il étoit deſtiné à ne pas me dévorer ſeule ! — Si l'infidele... Pourquoi m'arrêter à former des ſouhaits ? —Allons ! Que je ne laiſſe ni Marwood, ni Sara ſe remettre. Preſſentir le danger, c'eſt le craindre.

(Elle ſort.)

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

La Chambre de Sara.

SCENE PREMIERE.

SARA *foible, dans un fauteuil.* BETTY.

BETTY.

Eh bien, Miss, ne sentez-vous pas que vous êtes un peu mieux ?

SARA.

Mieux, Betty ? — Si Mellefont revenoit seulement. Tu l'as envoyé chercher, n'est-ce pas ?

BETTY.

Norton & l'Hôte y sont allés.

SARA.

Norton est un bon serviteur, mais il est vif. Je ne veux pas absolument qu'il dise, par rapport à moi, quelque dureté à son Maître. D'après ce qu'il nous a lui-même raconté, Mellefont est innocent de

tout. N'est-il pas vrai, Betty, que tu le crois aussi innocent? — Elle le poursuit; est-ce sa faute? Elle crie, elle entre en fureur, elle veut l'assassiner. Vois-tu, Betty? C'est moi pourtant qui l'ai exposé à ce danger là. Quelle autre que moi? — Enfin, la méchante Marwood veut me voir, ou ne pas retourner à Londres. Pouvoit-il lui refuser cette complaisance? N'ai-je pas aussi desiré souvent de voir Marwood? Mellefont sait bien que les femmes sont curieuses. Encore si je n'avois pas exigé moi-même qu'elle restât jusqu'à son retour, il l'auroit emmenée. Je l'aurois vue sous un nom emprunté, sans savoir que je l'eusse vue, & peut-être un jour ce petit mensonge m'eut fait sourire. Tout est de ma faute. — Eh bien, j'ai eu peur; c'est-là tout. Ce petit évanouissement n'est pas dangereux. Tu sais, Betty, que souvent je m'évanouis.

BETTY.

Mais vous n'avez jamais eu d'évanouissement aussi long.

SARA.

Ne me le dis pas, — Bonne fille sensible, va, je sais bien toutes les peines que je t'ai données.

BETTY.

Jusqu'à Marwood qui a paru touchée du danger

où vous étiez. J'avois beau lui dire de s'en aller, elle n'a jamais voulu ſortir que vous n'ayez ouvert les yeux, & pris la potion qui vous a fait revenir.

SARA.

J'ai peut-être à me féliciter de m'être évanouie. Qui ſait tout ce qu'il m'aurait encore fallu entendre. Ce n'étoit certainement pas ſans deſſein qu'elle m'a ſuivie dans ma chambre. Tu n'imagines pas combien mes ſens étoient troublés. Je me rappelle tout-à-coup le ſonge de la nuit derniere, & je m'enfuis, comme une inſenſée, qui ne ſait où, ni pourquoi elle fuit.—Et Mellefont qui ne vient pas.—Ah!—

BETTY.

Ah, Miſſ, vous ſouffrez?

SARA.

Dieu! quelle douleur!

BETTY.

Qu'avez-vous?

SARA.

Rien, Betty.—Une douleur! Pas *une* douleur, mille traits de feu réunis là. — Tiens, ſoit tranquille. — Voilà qui eſt paſſé.

SCENE II.

NORTON, SARA, BETTY.

NORTON.

MELLEFONT sera ici tout à l'heure.

SARA.

Ah, j'en suis bien aise. Mais où l'as-tu trouvé?

NORTON.

Un inconnu l'a conduit hors des barrieres, où, disoit-il, un étranger l'attendoit pour lui communiquer des affaires de la plus grande importance; mais après l'avoir égaré, l'imposteur a tout-à-coup disparu. Malheur à lui, s'il est pris, tant Mellefont est en fureur.

SARA.

Lui as-tu dit ce qui s'est passé.

NORTON.

Tout.

SARA.

Mais d'une maniere....

NORTON.

J'avois bien le temps de penſer à la maniere. Il ſuffit qu'il ſache les inquiétudes que ſon imprudence vient encore de vous cauſer.

SARA.

Ce n'eſt pas lui, Norton, c'eſt moi ſeule qui me les ai cauſées.

NORTON.

Eſt-ce que Mellefont peut jamais avoir tort? —Arrivez, Monſieur, l'amour vous a déja juſtifié.

SCENE III.

MELLEFONT, NORTON, SARA, BETTTY.

MELLEFONT.

Ah, Sara, s'il n'y avoit pas tant d'amour....

SARA.

Je ſerois alors la plus malheureuſe de nous deux. Si pendant votre abſence, il ne vous eſt rien arrivé de plus fâcheux qu'à moi, je ſuis contente.

MELLEFONT.

Je n'ai pas mérité d'accueil aussi doux.

SARA.

Pardonnez à ma foiblesse, si je ne vous reçois pas avec plus d'amour. Ce n'est que pour calmer vos craintes que je voudrois me sentir moins abattue.

MELLEFONT.

Ha, Marwood, il te manquoit encore cette perfidie! Ce misérable, qui d'un air mystérieux, m'égaroit par de si longs détours, n'étoit certainement qu'un homme payé par Marwood. Voyez-vous, chere Sara, quelle ruse elle a employée pour m'éloigner de vous. Ruse assez grossiere! Et c'est parce qu'elle étoit grossiere, que je n'ai rien soupçonné. Mais elle payera cher cette perfidie. Vîte, Norton, vole chez elle, ne la perds pas de vue, empéche-là de partir, je te suis.

SARA.

Pourquoi, Mellefont? Je demande grace pour Marwood.

MELLEFONT.

Va! (*Norton sort.*)

SCENE IV.

SARA, MELLEFONT.

SARA.

LAISSEZ donc ſe retirer paiſiblement un ennemi fatigué, qui vient d'haſarder envain un dernier aſſaut. Que de choſes que je ne ſaurois pas ſans Marwood! —

MELLEFONT.

Bien des choſes? Et quoi donc?

SARA.

Ce que vous ne m'auriez pas dit, Mellefont. — Vous êtes étonné? — Eh bien, je veux l'oublier, puiſque vous ne voulez pas que je le ſache.

MELLEFONT.

J'eſpere que vous ne croirez pas aux diſcours empoiſonnés d'une femme jalouſe, d'une calomniatrice irritée.

SARA.

Nous en parlerons une autre fois. — Mais pourquoi, ne me parlez-vous pas encore du

danger qui a menacé votre vie précieuse ? C'est moi, Mellefont, qui aurois aiguisé le poignard de Marwood. —

MELLEFONT.

Ce danger n'étoit pas redoutable. La rage aveugle porte rarement un coup assuré : Marwood, comme une furie, s'élance, & moi, j'étois de sang-froid. Pourvu qu'elle n'ait pas mieux réussi, à détruire la bonne opinion que Sara Sampson avoit de son Mellefont ! J'ai tout à craindre. — Non, chere Sara, ne me cachez pas plus long-temps ce que vous dites en avoir appris.

SARA.

Eh bien. — Si j'avois eu le moindre doute sur votre amour, les fureurs de Marwood l'auroient dissipé. Il faut qu'elle soit bien persuadée que je lui ai fait perdre tout votre cœur : une perte incertaine l'eût fait agir avec moins d'inconséquence.

MELLEFONT.

Il faudra bientôt que j'attache quelque prix à sa jalousie sanguinaire, à son audace effrenée, à ses infâmes parjures ! — Vous n'osez répondre, vous craignez de me découvrir....

SARA.

Vous saurez tout. Ce que je disois là n'étoit

que

que pour vous y préparer. Il est bien vrai que je suis aimée de Mellefont. Je voudrois cependant n'avoir pas découvert qu'il manque à son amour, cette confiance qui flatte autant que l'amour même. En un mot, cher Mellefont, — Pourquoi faut-il qu'une oppression soudaine étouffe ma voix ? Je sens qu'en vous parlant, je n'ai plus assez de force pour chercher des paroles douces qui ne vous affligent pas. — Marwood s'est vantée d'un gage... & Norton aussi a parlé — Pardonnez-lui. — Il me l'a nommée — celle qui doit exciter en vous une tendresse bien différente de l'amour que vous ressentez pour moi.

MELLEFONT.

Est-il possible ? Cette femme hardie auroit avoué sa honte? — Ah, Miss, ayez pitié de mon trouble. — Puisque vous savez tout, pourquoi vouloir encore l'entendre de ma bouche ? Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette pauvre enfant, à qui l'on ne peut rien reprocher que sa mere.

SARA.

Et vous l'aimez?

MELLEFONT.

Trop — ah oui, je l'aime trop pour ne pas l'avouer.

SARA.

Senſible Mellefont, que je vous aime auſſi pour cet amour ! Vous m'auriez bien offenſée, ſi vous aviez étouffé la tendreſſe paternelle par des conſidérations honteuſes pour moi. Vous avez déja bleſſé mon amour par vos menaces de ne la pas laiſſer paroître à mes yeux. Non, Mellefont, une de vos promeſſes au pied des autels, ſera de ne ſéparer jamais de vous Arabella. Entre les mains de ſa mere déshonnorée, elle eſt trop expoſée à n'être plus digne un jour de ſon pere. Uſez de vos droits ſur toutes les deux, & laiſſez-moi prendre la place de Marwood. Ne m'enviez point le bonheur d'élever une amie, qui vous doit le jour, une ame de Mellefont. Jours heureux, où mon Pere, où Mellefont, où Arabella, occuperont chacun, ſans partage, tout mon reſpect filial, mon amour confiant, tout mon cœur ingénieux à aimer ! Jours heureux ! — Hélas ils ſont encore dans l'avenir. — Peut-être même qu'ils n'y ſont pas. Vain bonheur qui n'exiſte que dans mes deſirs ! —Mellefont, des ſenſations inconnues, étrangeres à mon cœur aimant, tournent mes regards vers d'autres objets ! Sur des objets obſcurs qu'enveloppent de reſpectables ténébres. — Quelles douleurs ! (*De douleur elle ſe cache le viſage dans ſes mains.*)

MELLEFONT.

Quel paſſage ſoudain de l'admiration à l'effroi! — Eh vîte, Betty, du ſecours! — Qui vous attriſte, généreuſe Miſſ? ame céleſte! Pourquoi cette main envieuſe me cache-t-elle, (*entr'ouvrant les mains de Sara*) des regards ſi doux. — Ah! vos regards éteints par de cruelles douleurs vous trahiſſent malgré vous! —Et ces mains envieuſes qui veulent me dérober vos regards; comme ſi je ne devois pas ſentir vos douleurs. — Oh malheureux, de ne pouvoir que les partager, — de ne les pas ſentir *ſeul*? — Et vole donc, Betty. —

BETTY.

Où?

MELLEFONT.

Tu la vois, & tu parles? — Au ſecours!

SARA.

Reſte! — Mes douleurs — ſe calment. — Je tâcherai, mon cher Mellefont, de ne plus vous effrayer.

MELLEFONT.

Betty, que lui eſt-il donc arrivé? — Ce ne ſont pas là les ſuites d'un ſimple évanouiſſement. —

SCENE V.

NORTON, MELLEFONT, SARA, BETTY.

MELLEFONT.

Te voilà déja de retour, Norton? O bonheur! Tu vas m'être ici bien plus nécessaire.

NORTON.

Marwood est partie! —

MELLEFONT.

Et mes malédictions la suivent! — Elle est partie? — Où est-elle allée! — Que le malheur & la mort, &, s'il est possible, tout l'enfer, la saisissent dans sa fuite! Que le ciel verse sur elle des torrens de feu qui la consument! Que pour dévorer ce monstre, la terre s'entr'ouvre!

NORTON.

A peine rentrée chez elle, Marwood s'est jettée dans sa voiture avec Arabella & Hannah, elle fuit de toute la vîtesse de ses chevaux pressés. Voici une lettre cachetée qu'elle a laissée pour vous.

MELLEFONT *prend la lettre.*

Pour moi? — Lirai-je cette lettre?

SARA.

Quand vous ſerez plus calme.

MELLEFONT.

Plus calme? Avant de m'être vengé de Marwood, & de voir ma Sara hors de danger?

SARA.

Ne parlez pas de vengeance. — La vengeance ne nous appartient pas. — Vous ouvrez cette lettre? — Ah Mellefont! quand notre corps eſt ſain & plein de force, pourquoi ſommes-nous moins diſpoſés à de certaines vertus, que lorſqu'il eſt fatigué, malade. Que la douceur & la tranquillité vous coûtent en ce moment: — & comme l'impatience de vos paſſions agitées me paroît contre nature. — Gardez pour vous le contenu de cette lettre.

MELLEFONT.

Quelle force irréſiſtible veut que je vous déſobéiſſe? — Je l'ai ouverte — malgré moi. — C'eſt malgré moi qu'il faut que je la liſe.

SARA, *tandis que Mellefont lit bas.*

Avec quelle adreſſe l'homme ſe décompoſe, &

fait de ses passions un être qui n'est plus lui, sur lequel il rejette tout ce qu'il désapprouve de sang-froid! — Mon sel, Betty. Je crains encore un saisissement, & j'en aurai besoin. — Vois-tu quelle impression fait sur lui cette malheureuse lettre? — Mellefont! — Vos traits se décolorent. — Mellefont! — Dieu! — Comme il devient pâle! — Tiens, Betty, donne-lui mon sel! — Il en a plus besoin que moi.

MELLEFONT, *repoussant Betty avec horreur.*

Ne t'approches pas malheureuse! — Tes secours sont du poison.

SARA.

Que dites-vous? — Remettez-vous, Mellefont. — Vous la méconnoissez!

BETTY.

Je suis Betty, prenez donc.

MELLEFONT.

Souhaite, malheureuse, de ne pas l'être. — Fuis! fuis! Crains qu'au défaut du plus coupable, tu ne sois la victime coupable de ma fureur.

SARA.

Quels discours! Mellefont, — mon cher Mellefont!

MELLEFONT.

C'est le dernier cher Mellefont prononcé par

cette bouche divine, — & puis jamais plus ! — C'eſt à vos pieds, Sara.... (*Tombant à ſes genoux.*) Mais que veux-je à vos pieds ? (*Il ſe releve avec fureur.*) Découvrir ? Moi vous découvrir ? — Oui, je veux vous découvrir que vous me haïrez, qu'il faut que vous haïſſiez. Non, vous ne ſaurez pas de moi, — non pas de moi ; — mais vous le ſaurez. — Et vous, avec vos bras pendans & ſtupides, vous reſtez là..... — Cours, Norton, — chercher des Médecins. — Du ſecours, Betty. Que tes ſecours, — comme ton erreur — Non, non, — reſtez, — c'eſt moi....

SARA.

Où allez-vous, Mellefont ? — de quelle erreur parlez-vous ? — de quel ſecours avez-vous beſoin ?

MELLEFONT.

Des ſecours d'un Dieu ! — ou une vengeance... Sara, — vous êtes perdue. — Je ſuis perdu. — Oh le monde entier fut-il auſſi perdu avec nous !



SCENE VI.

SARA, NORTON, BETTY.

SARA.

IL m'abandonne? — *Je ſuis perdue!* Que veut-il dire? — Le ſais-tu, Norton? — Je ſuis malade, très-malade : mais ſuppoſons que je meure, ſuis-je perdue pour cela? Que lui as-tu donc fait, pauvre Betty? — Tu tords tes mains? Ne t'affliges pas; ſois sûr que tu ne l'as pas offenſé; il va revenir à lui. — Si pourtant il avoit ſuivi mes conſeils, & qu'il n'eut pas lu ce papier!... Il devoit bien imaginer que c'étoit le dernier poiſon de Marwood!

BETTY.

Quel affreux ſoupçon! — Non, cela ne ſe peut pas; je ne le croirai pas.

NORTON *qui s'en alloit.*

Miſſ, voilà le vieux ſerviteur de votre Pere.

SARA *d'une voix mourante.*

Qu'il entre.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, WAITWELL.

SARA.

Tu es impatient de ne pas avoir encore ma réponſe, bon Waitwell. Elle eſt faite, à quelques lignes près. Mais pourquoi Waitwell es-tu ſi abattu? C'eſt qu'on t'a dit que j'étois malade, n'eſt-ce pas?

WAITWELL.

Plus que malade!

SARA.

Dangéreuſement malade? — Je le crois plus par les inquiétudes de Mellefont, que je ne le ſens. — Une lettre qui n'eſt point finie! Si tu allois être obligé de partir avec cette lettre de la malheureuſe Sara, pour un Pere encore plus malheureux! — Eſpérons mieux! Veux-tu bien attendre juſqu'à demain? Peut-être que je trouverai quelques momens pour te renvoyer plutôt. — Il me ſemble qu'à préſent je ne le pourrois pas. — Cette main — pend-là comme engourdie, morte. Si tout le corps meurt auſſi facilement que cette

main — Tu es déja bien vieux, Waitwell, & tu ne peux être éloigné de tes derniers momens — Crois-moi, si ce que je sens, sont les approches de la mort, — les approches de la mort ne sont pas si ameres. — Ah! — ah! — Ne prends pas garde à mes soupirs. — Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque sentiment désagréable. — Puisque l'homme ne pouvoit pas être insensible, il faut qu'il sache souffrir. — Mais Betty, pourquoi ces larmes ne cessent-elles pas de couler?

BETTY.

Permettez-moi, Miss, permettez-moi de m'éloigner de vous.

SARA.

Va, mon enfant, va; je sais bien que tout le monde n'a pas la force de soutenir des regards mourans. Waitwell restera avec moi. — Et toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller chercher ton maître: j'ai tant besoin de sa présence!

BETTY *s'en allant.*

Ah! Norton, j'ai pris la potion cordiale des mains de Marwood!



SCENE VIII.

WAITWELL, SARA.

SARA.

WAITWELL, ſi tu veux bien reſter avec moi pour me témoigner ton amitié, ne me laiſſes pas voir un air ſi affligé. Tu ne réponds rien? — Parle donc, & ſi j'oſe t'en prier, parle de mon Pere. Répete-moi tout ce que tu me diſois tantôt de conſolant. Répete-moi que mon Pere eſt réconcilié, qu'il m'a pardonné. Redis-le moi ſans ceſſe, & ajoute que le ſouverain Juge ne peut être plus inexorable. — Je puis maintenant mourir dans cette eſpérance, n'eſt-ce pas? Si avant ton arrivée, il m'avoit citée devant ſa juſtice, que ſerois-je devenue? Bon Waitwell, je ſerois morte déſeſpérée. Deſcendre dans la tombe, chargée de la haine de celui qui agit contre nature, s'il eſt forcé de nous haïr — Quelle penſée accablante! Dis-lui que je ſuis morte dans les plus vifs ſentimens du repentir, de la reconnoiſſance, de l'amour. Dis-lui, — ah, que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur eſt plein de ſes bienfaits! La vie que je lui dois eſt le moindre de ſes bienfaits.

Comme je voudrois à cette heure, mourante à ses pieds, lui en offrir les déplorables restes.

WAITWELL.

Est-il vrai que vous desirez de le voir ?

SARA.

Enfin tu parles, & c'est pour douter de mon plus ardent desir, de mon dernier desir.

WAITWELL.

Où donc trouver ces paroles que je cherche depuis si long-temps ? Une joie subite est aussi dangereuse qu'un affreux malheur, qui tout-à-coup nous frappe. Je ne crains que la trop vive impression que pourroit faire sur un cœur si tendre sa présence inattendue.

SARA.

Que dis-tu ? De qui la présence inattendue ?

WAITWELL.

De celui que vous desirez. — Ah Miss ! — Rappellez toutes vos forces.



SCENE IX.

Sir WILLIAM SAMPSON, SARA.

Sir WILLIAM.

Tu restes trop long-temps, Waitwell. Il faut que je la voie.

SARA.

Quelle voix?.....

Sir WILLIAM.

Ah, ma fille!

SARA.

Ah mon Pere! — Aide-moi, Waitwell, aide-moi, que je puisse me jetter aux genoux de mon Pere. (*Elle rappelle toutes ses forces pour se lever, & de foiblesse retombe dans son fauteuil.*) C'est bien lui, je crois? Ou seroit-ce une vision consolante envoyée du ciel, comme cet Ange qui vient soulager le foible opprimé? — Oh bénis-moi! Qui que tu sois, envoyé de Dieu, sous les traits de mon Pere, ou mon Pere lui-même, bénis-moi!

Sir WILLIAM.

Dieu, bénissez ma fille! — Reste donc. — (*Elle*

veut encore essayer de se jetter à ses pieds.) Une autrefois, quand tu auras plus de forces, je ne te verrai pas sans plaisir embrasser mes genoux tremblans.

SARA.

A présent, mon Pere, ou jamais. Bientôt je ne serai plus. Trop heureuse si, pour vous découvrir tout mon cœur, mon Dieu me laisse encore, par pitié, quelques momens. Ah des années entieres, une seconde vie ne suffiroient pas pour vous dire tout ce qu'une fille coupable, repentante, punie, peut dire à son Pere, un Pere offensé, généreux & si tendre! Mon crime...... votre pardon.....

Sir WILLIAM.

Ne te fais pas un reproche d'une foiblesse, ne me fais pas un mérite d'un devoir. Si tu me rappelles mon pardon, tu me rappelles aussi que je l'ai différé. Pourquoi ne lui ai-je pas pardonné tout de suite? Pourquoi t'avoir mise dans la nécessité de me fuir? Et même encore aujourd'hui que je t'avois pardonné, qui m'a forcé d'attendre ta réponse? — Déja ton Pere auroit joui de ta présence un jour entier, si tout de suite il eut volé dans tes bras. Il falloit qu'un reste de colere fût caché, sans que je le susse, dans les replis

de mon cœur abusé, pour vouloir être sûr de ton amour avant de te rendre le mien. Un Pere doit-il être si intéressé? Ne devons-nous aimer que ceux qui nous aiment? — C'est sur moi, chere Sara, que tu dois répandre des larmes. Je voyois bien plus le bonheur que j'attendois de ma fille, que le bonheur de ma fille. — Ah si je perdois ce bonheur! Mais qui dit que je dois le perdre? Tu vivras; tu vivras encore long-temps! Ecarte ces tristes pensées. Mellefont exagere le danger. Il a jetté dans toute la maison l'allarme de sa douleur, & court par-tout lui-même chercher des Médecins, que vraisemblablement il ne trouvera pas dans ce misérable désert. Sans être vu de Mellefont, j'ai vu les angoisses de sa douleur, de sa douleur sans espérance. Maintenant que je suis sûr de son amour sincere, je ne lui envie plus ma Sara. C'est ici que je veux l'attendre, & mettre ta main dans la sienne. Ce que je n'aurois fait que par nécessité, je le fais à présent avec plaisir; je vois combien tu lui es chere. Est-il vrai que c'est Marwood qui t'a causé cette frayeur? Voilà tout ce que j'ai pu comprendre des gémissemens de Betty. — Mais pourquoi chercher les causes de ta douleur, tandis que je ne devrois songer qu'à la soulager. Je te vois de plus en plus t'affoiblir, je le vois, & je reste-là sans te donner

de prompts secours. — Que faut-il donc que je fasse, Waitwell ? Où courir ? Que faut-il que je donne ? Tout mon bien ? ma vie ? Parle donc !

SARA.

O le meilleur des Peres, il n'est plus besoin de secours. Si vous l'achetiez aux dépends de vos jours, un secours inappréciable seroit inutile. En voudrois-je à ce prix ?

SCENE X.

MELLEFONT, SARA, Sir WILLIAM.

MELLEFONT.

Et j'ose encore mettre les pieds dans cette chambre ? Vit-elle encore ?

SARA.

Approchez-vous, Mellefont.

MELLEFONT.

Moi, je pourrois encore soutenir vos regards ? Non, Sara; je reviens sans consolation, sans secours. Le seul désespoir me ramene. — Est-il bien vrai ? Vous ? Pere infortuné ! Quelle scene affreuse vous est préparée. Que n'êtes-vous arrivé plutôt. Vous

venez

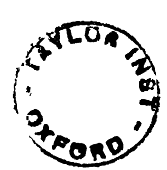
venez trop tard, pour sauver votre fille; —mais, — pour être vengé, vous ne serez pas venu trop tard.

Sir WILLIAM.

Ne vous souvenez plus, Mellefont, que nous ayons été ennemis, nous ne sommes plus ennemis, & ne le serons plus jamais. Conservez moi seulement une fille, & c'est une épouse pour vous-même que vous aurez conservée.

MELLEFONT.

Faites-moi Dieu, & répétez alors ce que vous demandez. — Ah, Sara, j'ai trop attiré sur vous de malheurs pour balancer à vous annoncer le dernier. Vous allez mourir. — Savez-vous de quelle main vous allez mourir?



SARA.

Je ne veux pas le savoir, ç'en est déja trop pour moi de pouvoir le soupçonner.

MELLEFONT.

Il faut que vous le sachiez. Qui me répondroit que vous n'auriez pas de faux soupçons? Voilà ce que Marwood écrit: (*Il lit.*) « Quand vous lirez » ces caracteres, Mellefont, votre infidélité sera » punie sur celle qui l'a causée. Je me suis fait con-

» noître, & de frayeur je l'ai vu tomber évanouie.
» Pendant que Betty s'efforçoit de rappeller ses
» esprits, j'ai vu qu'elle avoit là près d'elle une
» potion cordiale, & tout-à-coup il m'est venu
» l'heureuse idée d'y glisser du poison. J'ai feint
» d'être émue, empressée à servir, & j'ai tout pré-
» paré. J'ai vu Betty lui donner mon poison, & je
» suis sortie, orgueilleuse d'un si beau triomphe.
» La vengeance & la fureur m'ont fait commettre
» un meurtre ; mais je ne veux pas être de ces
» assassins vulgaires qui n'osent jamais se vanter de
» leur crime. — Je vais à Douvres. Qu'on me
» poursuive, & que ces preuves de mon crime
» vous servent pour m'en faire punir. Si j'arrive
» au port sans être poursuivie, je promets d'y
» laisser Arabella. — Je ne lui ôterai point la
» vie ; — mais jusqu'alors, je la garde en ôtage. »

MARWOOD. — Vous savez tout, Sara. — Vous, son Pere, gardez cet écrit. Il faut que vous fassiez punir ce monstre ; il vous sera nécessaire.

SARA.

Donnez-moi ce papier, Mellefont. Je veux me convaincre par mes yeux..... (*Il lui donne le papier qu'elle regarde un moment.*) Aurai-je encore assez de force ?

(*Elle le déchire.*)

MELLEFONT.

Que faites-vous, Sara?

SARA.

Marwood n'échappera point à sa destinée; mais ni vous, ni mon Pere, ne serez ses acusateurs. Je meurs, & je pardonne à la main par laquelle Dieu me frappe. — Ah mon Pere, quelle sombre douleur s'est emparée de vous? — Je vous aime toujours Mellefont, & si vous aimer est un crime, que je vais paroître coupable devant mon juge! — Si j'osois espérer qu'à la place d'une fille, mon Pere voulût accepter un fils! — Et vous aurez encore une fille avec lui, si vous ne repoussez pas Arabella. — Pauvre enfant! Il faut l'aller chercher, Mellefont, & laisser la mere s'enfuir. Puisque je suis aimée de mon Pere, pourquoi ne me seroit-il pas permis de disposer de son amour comme d'un bien qu'il m'a donné? Je legue cet amour paternel à vous & à votre fille. — Parlez-lui quelquefois d'une amie qui lui apprendra, par son exemple, à se garder de l'amour. — La derniere bénédiction, mon Pere! — Qui oseroit interroger l'Être Suprême? — Console ton maître, Waitwell. — Et toi aussi, tu es là, comme eux, enseveli dans ta douleur, toi qui ne perds en moi, ni amante, ni fille?

Sir William.

Nous devrions t'inſpirer du courage, & ton œil mourant nous en inſpire. Tu n'es plus ma fille terreſtre; déja preſque un Ange, que peut la bénédiction d'un Pere gémiſſant, ſur ton ame que Dieu rafraîchit du baume de toutes ſes bénédictions? Laiſſe-moi, ma fille, un rayon de cette lumiere qui t'éleve tant au-deſſus de ce qui eſt humain. Ou prie Dieu, ce Dieu qui n'entend jamais de prieres plus agréables que les prieres d'un mourant vertueux, demande-lui que ce jour ſoit auſſi le dernier de mes jours.

Sara.

Il faut que Dieu laiſſe long-temps ſur la terre la vertu victorieuſe, pour ſervir d'exemple. C'eſt la vertu foible, qui ſuccomberoit peut-être à de longues épreuves, qu'il ſauve tout-à-coup des dangers de la vie. — Pourquoi coulent ces larmes, mon Pere? Elles tombent ſur mon cœur comme des gouttes de feu; — & cependant ſont moins terribles que ce morne déſeſpoir. — Sortez-en, Mellefont! Mon œil ſe ferme. — Voilà mon dernier ſoupir. — Je penſe encore à Betty. — Je ſais bien à préſent ce qui lui arrachoit des cris. — Pauvre Betty! Gardez-vous de lui jamais reprocher une imprudence cauſée par ſon cœur ſans défiance,

parce qu'il eſt ſans fauſſeté. — Le moment eſt arrivé. — Mellefont! — Mon Pere! —

MELLEFONT.

Elle eſt morte! — Ah! Que je couvre encore de baiſers brûlans cette main froide.... (*Il ſe jette aux pieds de Sara.*) Je n'oſe. Ils diſent, & je le crains, qu'un cadavre ſaigne, quand le meurtrier le touche. Eh ne ſuis-je pas ſon meurtrier plus que Marwood? — (*Il ſe leve.*) Elle eſt morte, & ne vous entend plus; maudiſſez-moi. — Que votre douleur ſe répande & m'accable de toutes les malédictions que j'ai méritées. Quelles frappent toutes ma tête, & que la plus affreuſe ſoit doublement accomplie! — Pourquoi gardez-vous encore le ſilence? Vous ne voyez donc pas que votre fille eſt morte? morte! Je ne ſuis plus rien que Mellefont. Je ne ſuis plus l'amant d'une fille ſenſible qu'il falloit épargner en Mellefont. — Que veut dire ce regard? — Je ne veux pas que vous jettiez ſur Mellefont un regard de bonté. Voici votre fille, voilà ſon ſéducteur. Regardez-là — Puis je mieux allumer ſa fureur? — cette beauté floriſſante, ſur laquelle vous ſeul aviez des droits ſacrés. Malgré vous, malgré tout ſon cœur, j'en ai fait ma proie. Jeune & ſans expérience, c'eſt à moi qu'elle a ſacrifié ſa vertu; c'eſt moi qui l'ai arrachée du ſein d'un Pere qui lui étoit ſi cher!

C'eſt moi qui lui ai donné la mort ! — Votre bonté me peſe. — Que je ſente ſi vous êtes Pere.

Sir WILLIAM.

Je ſuis Pere, Mellefont, & je le ſuis trop pour ne pas reſpecter les dernieres volontés de ma fille. — Laiſſe-moi t'embraſſer, toi, mon fils, que je ne pouvois acheter plus cher.

MELLEFONT.

Non ! — Son ame céleſte a preſcrit des vertus qui ſurpaſſent la nature humaine ! Vous ne pouvez être mon Pere. — (*En lui montrant un poignard caché dans ſon ſein.*) Voyez-vous ce poignard ? C'eſt le poignard que Marwood a levé ſur moi, — & pour mon malheur, il a donc fallu que ma main ait déſarmé ſa vengeance. Si j'étois tombé victime coupable de ſa jalouſie, Sara vivroit encore. Vous auriez encore votre fille, & vous l'auriez ſans Mellefont. Le paſſé ne dépend plus de moi ! —M'en punir, — voilà ce qui eſt mon pouvoir. — (*Il ſe frappe, & tombe aux pieds de Sara.*)

Sir WILLIAM *à Waitwell.*

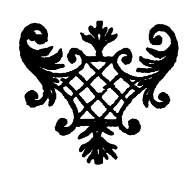
Saiſis ſon poignard. — Quel nouveau malheur accable ma tête affligée ! — Et mon cœur ne s'eſt pas encore briſé ?

MELLEFONT.

Je ſens — que je ſuis mort ! — Voulez-vous à préſent me nommer votre fils, & me ſerrer la main en Pere, je mourrai content. (*Sampſon l'embraſſe.*) Vous avez entendu parler d'une — Arabella, pour qui vous imploroit Sara mourante. — Je voudrois bien oſer intercéder auſſi pour elle ; — mais c'eſt auſſi l'enfant de Marwood. — Quelles terreurs inconnues me ſaiſiſſent ! — Grace, ô mon juge, grace !

Sir WILLIAM.

Si les prieres d'autrui ont à préſent quelque force, demandons pour lui cette grace. — Il eſt mort. — Hélas ! il étoit plus malheureux que méchant.



SCENE XI & derniere.

NORTON, LES PRÉCÉDENS, DES MÉDECINS.

Sir WILLIAM *aux Médecins.*

S'ILS peuvent opérer des miracles, qu'ils entrent. —Ne me laisses pas plus long temps, Waitwell, près de cet affreux spectacle. Viens, hâtons-nous, & qu'un même tombeau les réunisse. — Allons chercher Arabella. — N'importe qui soit sa mere. C'est un legs de ma fille.

FIN.

L'ATTELAGE

DE

POSTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

PAR

M. d'AYRENHOFF.

M. Cornelius d'Ayrenhoff, Colonel du régiment de Kolloredo, infanterie, au service de l'Empereur, est né à Vienne en 1734. *Aurelius*, Tragédie en vers, son premier Ouvrage, parut en 1768. Il donna, en 1769, *Hermann & Thumilde*, Tragédie en vers. En 1769, *L'Attelage de Poste*, Comédie en deux actes & en prose. En 1771, *La grande Batterie*, Comédie en un acte. En 1772, *Antiope*, Tragédie en cinq actes & en vers. Dans la même année il a fait un Recueil de ses Pieces, sous le titre d'*Amusemens dramatiques d'un Officier de l'Empire*. Depuis il a publié son *Thumelius* ou *Hermann vengé*, en 1775. En 1776, *La Femme savante*, Comédie imitée de Moliere. En 1780, *Vieux Amour se rouille*, Comédie en cinq actes.



PERSONNAGES.

LE BARON } DE FORSTHEIM.
LA BARONNE } DE FORSTHEIM.

ÉLÉONORE, leur Fille.

LE COMTE DE REITBAHN.

LE COMTE DE NARCISSE.

RHEINBERG, Major.

EDELSEE, Capitaine.

L'INTENDANT du Château.

LISETTE, Femme-de-Chambre.

UN NOTAIRE.

DOMESTIQUES, CHASSEURS.

La Scene est dans le Château du Comte.



L'ATTELAGE DE POSTE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, LISETTE.

L'INTENDANT.

Vous ne ſavez donc pas, Liſette, pourquoi la Baronne me fait appeller ?

LISETTE.

Elle ne me l'a pas dit ; & pour le deviner, il faudroit être fort habile. Elle a tant de choſes en tête, tant de ſages projets, à ce qu'elle dit, qu'elle

ne ſait jamais ce qu'elle fait, ni ce qu'ell e veut faire. Je voudrois, pour beaucoup, que la journée fût déja paſſée.

L'INTENDANT.

Vous avez bien raiſon. Perſonne, je vous aſſure, ne feroit plus content que moi de nous voir débaraſſés de cette fête, & moi ſur-tout, de ma charge de Maître-d'Hôtel *ad interim*. C'eſt pour la douzieme fois qu'on m'appelle; & dans ces douze fois, il y en a au moins huit pour l'écurie.

LISETTE.

Cela vous étonne? Vous n'avez donc pas vu la premiere viſite du Comte de Reitbahn à ſa Future?

L'INTENDANT.

Non, j'étois occupé ce jour-là dans les vignes du Baron.

LISETTE.

Il faut donc vous dire que le Futur de notre Demoiſelle, eſt l'homme de l'Allemagne, le plus fou des chevaux. — Un homme qui, toute ſa vie, ne penſe à rien qu'à monter à cheval, mener une voiture, & caſſer le col au pauvre monde. — Et ſérieuſement notre Baronne craint que ce mariage

ne manque, si le Comte, à son arrivée, ne trouve pas l'écurie arrangée à son goût.

L'INTENDANT.

J'ai bien imaginé qu'il y avoit quelque chose à-peu-près comme cela; car enfin, Lisette, croiriez-vous qu'avec les chevaux du Baron, j'ai été obligé de mettre encore dans l'écurie tous les chevaux de nos Fermiers, mes chevaux gris, & les deux noirs du Curé. Heureusement, il n'y a plus de place, il y faudroit mettre encore ceux du Maître d'Ecole.

LISETTE.

Et pourquoi pas aussi les quatre chevaux pies du Major, qui seroient certainement les plus beaux? Voilà de la vanité, par exemple.

L'INTENDANT.

Tout cela n'est rien. Je voudrois que vous vissiez l'écurie.

LISETTE.

Je l'ai vue tant de fois. N'est-elle plus la même?

L'INTENDANT.

Je vous dis que vous ne la reconnoîtriez plus. Depuis la pointe du jour, douze Frotteurs y sont

occupés à balayer, à broſſer, à polir. Le pavé a d'abord été nettoyé avec de beau ſable blanc, & couvert enſuite de ſcieure de bois toute fraîche.

LISETTE.

Je m'étonne qu'elle n'y ait pas mis des feuilles de roſes. — Quel ridicule !

L'INTENDANT.

Vous connoiſſez bien les vieux portraits de famille de ces Chevaliers encuiraſſés de pied en cap, qui ont tous, *les armes* de M. le Baron à côté de l'épaule, ou entre les jambes, & ſur la tête de grandes, larges perruques.

LISETTE.

Qui ne les connoît pas. Ils ſont dans le garde-meuble du Baron.

L'INTENDANT.

Ils n'y ſont plus, Liſette. Je les ai pendus dans l'écurie.

LISETTE.

Dans l'écurie ? Ces Chevaliers aux grandes perruques? — Oh voilà un bon tour, par exemple. Ma foi notre Baronne fait très bien de dire qu'elle a beaucoup de goût, car certes, on ne s'en dou-

seroit même pas. C'est une insulte à ses augustes ancêtres.

L'INTENDANT.

Que ces fameux Héros soient entassés dans le garde-meuble, ou pendus dans l'écurie, cela revient bien au même. Mais notre Baronne se fait moquer d'elle à chaque instant.

LISETTE.

Faites-lui donc sentir une fois combien ses goûts sont ridicules.

L'INTENDANT.

Je m'en garderai bien. Pourquoi ne pas lui dire vous-même, Lisette? Il n'y a personne qui possede son oreille comme vous.

LISETTE.

Oui pour les choses d'intrigues, pour l'étiquette, — pour sa parure — Elle sait que j'ai servi à la Cour.

L'INTENDANT.

Quant à moi, je l'ai contredite une fois en ma vie. — Il m'en souviendra. C'est le Baron aussi qui devroit un peu se mêler des affaires de sa maison.

LISETTE.

Pourvu qu'il jette tous les jours son liévre à bas,

il s'embarraſſe bien des Chevaliers & des grandes perruques. Imaginez donc qu'aujourd'hui où ſa fille unique va paſſer contrat de mariage, il chaſſe depuis la pointe du jour. Midi vont ſonner tout à l'heure, & le maître de la maiſon eſt à battre la campagne.

L'INTENDANT.

Il n'a pas abſolument tort de laiſſer Madame ſon épouſe préparer toutes ces fêtes; il échappe à mille & mille contradictions. D'ailleurs, Liſette, ſoit dit entre nous, je ne crois pas que le Baron prenne autant part que Madame à ce mariage.

LISETTE.

Vous ne vous trompez pas. Le Baron ne fut jamais grand partiſan du Comte de Reitbahn; & puis il s'apperçoit peut-être que ſa fille n'aime pas beaucoup le Comte. Ce n'eſt pas cet homme groſſier qui fait palpiter ſon cœur.

L'INTENDANT.

Le Major, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Il y a de la différence entre le Comte & le Major. Je plains notre Demoiſelle de toute mon ame.

L'INTENDANT.

L'INTANEDNT.

Je n'y entends rien. Pourquoi donc le Baron qui n'a pas besoin de chercher un parti riche pour sa fille, qui d'ailleurs, a toujours montré pour elle beaucoup d'amitié, la force-t-il aujourd'hui à un mariage si désagréable?

LISETTE.

Ce n'est pas précisément la forcer; mais il abandonne cette bagatelle à son épouse, & s'occupe à chasser ses lievres.

L'INTENDANT.

L'occupation importante! Et que pense-t-il du Major?

LISETTE.

Oui & non. — Depuis quelques jours le Major le suit à la chasse, & il l'aime assez à présent. Cela n'avance gueres le bon Major & notre pauvre Demoiselle. L'affaire avec le Comte est trop avancée, & le Major n'a d'autre consolation que d'être présent au contrat. Encore j'en suis étonné; la Baronne, je ne sais pourquoi, ne peut pas le souffrir. Mais — voici (*pour que la Baronne puisse l'entendre*) la très-haute & gracieuse Baronne.



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA BARONNE, LE CAPITAINE *donnant la main à la Baronne.*

LA BARONNE *au Capitaine.*

Je n'ai que deux mots à dire à mon Surintendant. Voudriez-vous, en attendant, faire un tour de jardin ?

LE CAPITAINE.

Je vais voir si M. le Baron ne revient pas; & le plutôt qu'il me sera permis, je saisirai, Madame, le plaisir inappréciable d'être auprès de vous. (*Il lui baise la main, & sort.*)

LA BARONNE.

Ne tardez pas. (*A Lisette.*) Va voir si ma fille est habillée comme je l'avois ordonné, — ou — dis-lui — de venir. Je veux un peu moi-même l'examiner. (*Lisette sort.*) Eh bien, mon cher Intendant, est-il rien de plus fâcheux, tous les apprêts de la fête sont faits, & je m'en flatte

très-bien faits, & il est midi, & le Futur de ma fille & mon époux, personne ne vient.

L'INTENDANT.

M. le Comte a beaucoup de chemin à faire.

LA BARONNE.

Je reçois à l'instant une lettre de ma sœur, qui me dit entr'autres, que le Comte de Reitbahn est parti de la Ville ce matin à cinq heures.

L'INTENDANT.

Alors il y a long-temps qu'il pourroit être ici. M. le Comte, à ce que j'entends, a *l'honneur* d'aller ordinairement grand train.

LA BARONNE.

Je n'y comprends rien. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident. C'est bien le Gentilhomme du monde le plus aimable. Il m'amene encore un Seigneur. — Un Seigneur que je craindrois de recevoir, si je n'avois pas eu la sagesse de prévoir à tout.

L'INTENDANT.

Quand on connoît l'étiquette comme Madame la Baronne, on peut sans crainte recevoir chez soi tous les Princes & Ministres de la Cour.

LA BARONNE.

Et je ne crois pas qu'ils s'apperçussent être hors de la Capitale.

L'INTENDANT.

Avec la haute permission de Madame la Baronne, quel est donc ce haut Convive?

LA BARONNE.

Un Gentilhomme, qui depuis quatre semaines qu'il est de retour de Paris, fait bruit dans la Capitale; donne le ton à toutes les modes; qui vient d'introduire un autre toupé pour les hommes; & pour les femmes, un chignon de la derniere élégance; un homme enfin qui peut tout, qui fait tout, & qui même, à ce qu'on m'a dit, fait des vers françois.

L'INTENDANT.

Oh ce doit être un Gentilhomme *incomparable*. Et avec la haute permission de Madame la Baronne, quel est son nom?

LA BARONNE.

C'est le Comte de Narcisse.

L'INTENDANT.

J'ai déja eu l'honneur d'entendre parler de lui. C'est un très-riche Seigneur.

LA BARONNE.

Paris l'a un peu ruiné; mais c'eſt encore le Gentilhomme le plus brillant de la Monarchie. — Il faut auſſi vous dire que cet aimable Seigneur, entr'autres belles qualités, entend parfaitement l'art de donner du ridicule.

L'INTENDANT.

C'eſt une preuve de la délicateſſe de ſon goût. Et tant mieux qu'il ſoit un cenſeur ſévere. Ses réflexions ſur la maniere de vivre de Madame la Baronne, feront honneur à ſa haute Maiſon.

LA BARONNE.

Je l'eſpere. N'allons rien oublier de ce qui peut donner à cette fête le plus grand éclat. Et voilà pourquoi, mon cher Intendant..... Vous ſavez que nous avons encore deux livrées qui ne ſervent pas?

L'INTENDANT.

Oui, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Je ne voudrois pas qu'elles reſtaſſent perdues dans le garde-meuble. Donnez-les aux deux Garçons Jardiniers, ordonnez-leur de les mettre, & de ſervir à table.

L'INTENDANT.

Ma foi, Madame la Baronne a là une idée *incomparable.*

LA BARONNE.

Outre cela, je veux que tous les Palefreniers nous servent.

L'INTENDANT.

Encore très-bien vu. — Mais il me semble.... Si j'osois.... L'odeur de l'écurie....

LA BARONNE.

Cela n'y fait rien, on brûlera des parfums.

L'INTENDANT.

Oui ! Voilà précisément ce qu'il faut faire. — De l'encens ?

LA BARONNE.

De l'encens. — Oui. Mais il faut aussi faire parfumer l'écurie.

L'INTENDANT.

Et quel parfum Madame la Baronne ordonne-t-elle ?

LA BARONNE.

La vanille est ce qu'il y a de mieux.

L'INTENDANT.

Oh c'eſt un parfum *incomparable!*

LA BARONNE.

J'en ai encore un bâton entier. Je vous en enverrai la moitié. Ce n'eſt pas encore là ce qui m'intéreſſe le plus, je voudrois que vous puiſſiez tout de ſuite raſſembler des Muſiciens, pour avoir un concert pendant le dîner.

L'INTENDANT.

Ha! un concert?

LA BARONNE.

Oui! Je veux montrer une fois avec quel goût je ſais préparer une fête. C'eſt une paſſion qui me dévore.

L'INTENDANT.

Mais où trouver de bons Muſiciens?

LA BARONNE.

Il faut qu'ils ſoient tous mes Vaſſaux: ce qu'il y auroit de mieux à faire, ſeroit de réunir tous ceux qui ont joué dans l'auberge le jour de la fête du Village.

L'INTENDANT.

Et mais ſûrement; avec quelle grace ils ſont danſer un menuet.

LA BARONNE.

Et leurs contredanſes! J'avoue qu'ils m'auroient ſéduite à danſer, ſi ma naiſſance ne m'en avoit pas empéché. Qu'on ordonne à ces Muſiciens de venir.

L'INTENDANT.

Cela ſuffit, Madame la Baronne. (*Il veut ſortir.*)

LA BARONNE.

Le Maître d'Ecole peut auſſi apporter ſes tymbales.

L'INTENDANT *en s'en allant.*

Ce ſera un concert magnifique.

SCENE III.

LA BARONNE, ÉLÉONORE, LISETTE.

LA BARONNE.

EH bien, Éléonore! Fille heureuſe! approche, que je te regarde. — Bien, — très-bien. —C'eſt tout autre choſe à préſent. Tu aurois été bien parée, ſi je n'y avois pas donné l'œil. — Je ne trouve pas — tes paniers — aſſez larges.

LISETTE.

Il n'a pas été poſſible d'en trouver de plus grands.

LA BARONNE.

C'eſt qu'on les porte extraordinairement grands à la Cour, & je crains la critique du Comte de Narciſſe. — La tête.... Oh pour la tête, il n'y trouvera rien à redire.

LISETTE.

Il ne ſeroit pas poſſible d'y mettre plus d'ornemens. C'eſt le printemps avec toutes ſes fleurs.

LA BARONNE.

Les girandoles ſont magnifiques.

LISETTE.

Ce ſont deux vrais *luſtres* de diamans,—ſi beaux, que les oreilles de Mademoiſelle me paroiſſent aujourd'hui plus longues d'un pouce.

LA BARONNE.

Elles ſont un peu lourdes, — je les ferai tailler à la mode. — Mais la gorge, — Éléonore, la gorge n'eſt pas aſſez couverte.

LISETTE.

On ne la couvre pas davantage à la Cour.

LA BARONNE.

Eh bien, elle peut rester comme cela. Je vais seulement remonter un peu le tour de gorge.

ÉLÉONORE.

Gracieuse Maman, il sera trop haut.

LA BARONNE.

Tais toi, ne te flattes pas de savoir quelque chose mieux que moi. — Es-tu bien chaussée?

LISETTE.

Les souliers de Mademoiselle sont un peu étroits.

LA BARONNE.

Trop étroits? je n'aime pas cela. Cela gêne, & rend de mauvaise humeur.

LISETTE.

Mademoiselle pourroit porter des pantoufles. A la Cour, tout est en pantoufles à présent.

LA BARONNE.

En pantoufles? Je ne savois pas cela. — Il y a bientôt deux ans que je ne suis allée à la Cour.

LISETTE.

Cette mode n'existe que depuis deux mois.

LA BARONNE.

Va donc! mets tout de ſuite des pantoufles, & reviens. Vous, Liſette, reſtez.

SCENE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Dis-moi, Liſette, ce que ma fille a dans la tête pour avoir l'air ſi triſte, & dans un temps où le plaiſir & la joie devroient briller dans ſes regards?

LISETTE.

Madame, Mademoiſelle m'accorde peu ſa confiance; — mais — autant que j'en puis augurer, par les circonſtances, — il paroît....

LA BARONNE.

Parle donc! — Qui peut la rendre ſi triſte? Il n'eſt pas poſſible que ce ſoit ſon mariage. Je l'ai queſtionnée là-deſſus, il y a trois mois, elle s'eſt entièrement abandonnée à ma volonté.

LISETTE.

Je le ſais, Madame. Mais pendant trois mois —

— Il y a bien des heures dans trois mois, — il peut arriver bien des changemens dans le cœur d'une femme.

LA BARONNE.

Quel changement? Depuis ce temps-là elle n'a vu personne. Les Officiers qui sont en quartier dans les environs ne lui auront pas tourné la tête. Le Capitaine ne prend pas garde à elle: car je ne m'apperçois que trop, combien il s'empresse à me faire sa cour. Et ce Major absurde, cet homme aux doux langage, il est impossible qu'il lui plaise.

LISETTE.

Et cependant, Madame. — Que sait-on. —

LA BARONNE.

Ha, ha, voilà qui seroit bien plaisant. — Je ne sais lequel des deux seroit le plus fol d'être amoureux de l'autre. — Non, non, cela n'est pas! J'ai bien vu le Major lui conter ses doux propos; mais il m'est impossible de croire qu'il ait touché le cœur de ma fille.

LISETTE.

Et cependant sa taille, sa figure, son extérieur enfin —

LA BARONNE.

L'extérieur ne fait pas l'homme. Tous les gens ſages te diront cela.

LISETTE.

On loue beaucoup auſſi ſes talens, ſes mœurs, ſon caractere.

LA BARONNE.

Cela peut être. Mais ſes biens? ſa naiſſance?

LISETTE.

Je ne ſais là-deſſus rien de poſitif. Je penſe ſeulement....

LA BARONNE.

Tais toi. — Voilà Éléonore qui revient. — Je ſaurai cela tout de ſuite.



SCENE V.

ÉLÉONORE, LES PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

Ecoute, Éléonore. Quel accueil feras-tu aujourd'hui au Comte de Reitbahn?

ÉLÉONORE.

Je l'accueillerai avec la politesse que je dois à un Gentilhomme, que vous m'avez destiné pour époux, Madame.

LA BARONNE.

C'est parler à merveille. — Mais ce n'est pas encore tout ce que je voudrois savoir. Ta politesse donnera-t-elle aussi des marques de cet amour que le Comte attend de toi?

ÉLÉONORE.

Pourvu qu'il n'en attende pas trop.

LA BARONNE.

Tu peux bien imaginer qu'un homme tel que lui, un Gentilhomme si grand, si riche, a le droit

d'exiger beaucoup d'amour de sa Future, beaucoup plus qu'elle ne peut en exiger de lui.

ÉLÉONORE.

Jusqu'à présent, je n'ai point encore demandé d'amour au Comte de Reitbahn. — Mais — il me semble que rien au monde ne peut donner à mon Prétendu le droit, de m'aimer moins que je ne l'aimerai.

LA BARONNE.

Eh bien quoi? Qu'est-ce donc que ce langage équivoque? Tu n'as point encore demandé au Comte aucun amour? — Et tu ne voudrois pas être moins aimée de ton Futur que tu l'aimerois? Quel est donc ton Prétendu? Quel autre que le Comte?

ÉLÉONORE.

Je sais que vous me l'avez destiné, Madame.

LISETTE.

Je commence à avoir peur.

LA BARONNE.

Tu parles, — tu parles — Tu parois aujourd'hui si stupide, que jamais on ne te prendroit pour ma fille. —

ÉLÉONORE.

Je ne ſais pas, Maman. — Cette ſtupidité — eſt peut-être une ſuite du déſordre.....

LA BARONNE.

Quel déſordre. — Parle. —

ÉLÉONORE.

Du déſordre qui régne dans mon cœur.

LA BARONNE.

Ton cœur doit être dans le meilleur ordre, à moins qu'une trop grande joie de ton bonheur ne l'agite. Dis-moi donc : N'es-tu pas parfaitement contente du choix que j'ai fait de ton prétendu ? — Parle.

ÉLÉONORE.

Maman ! ne m'en voulez pas. — Je ferai..... Il faut que je ſois contente de tout ce que vous déciderez pour moi.

LA BARONNE.

Il faut que tu ſois contente ? — Certes, il le faut. (*A part.*) Il y a quelque choſe là-deſſous. (*Haut.*) Suppoſons, Éléonore, que je t'euſſe laiſſée libre de ton choix, n'aurois-tu pas auſſi choiſi le Comte de Reitbahn ?

LISETTE

LISETTE.

J'en doute.

LA BARONNE.

Et qui donc? — Un autre pourroit-il mieux te convenir?

ÉLÉONORE.

Madame —

LA BARONNE.

Sans détours. Parle.

ÉLÉONORE.

Vous l'ordonnez, — j'obéirai, — & — je vous dirai...

LISETTE.

Courage, Mademoiselle. — On ne ſait pas.

ÉLÉONORE.

Que j'aurois—préféré—le Major—de Rheinberg.

LA BARONNE.

Oui! Un joli choix! Tu aurois fait là une belle folie! Et voilà comme cela iroit cependant ſi nous laiſſions faire à ces Demoiſelles leur volonté Ce ſeroit un charmant parti.

ÉLÉONORE.

Madame, ſi j'en juge d'après mon eſprit borné,

d'après mon cœur ſans expérience, c'eſt un homme très-aimable.

LA BARONNE.

C'eſt un ſot & un fat, rien de plus. En voilà aſſez. — D'ailleurs il ſeroit très-inutile de nourrir cette eſpérance. — Tu le vois bien toi-même. — Comme on te couvriroit de ridicule ſi jamais on en ſavoit quelque choſe ! — O jeunes filles, jeunes filles, combien vous devez remercier le ciel de vous avoir donné de bonnes & prudentes Meres ! — Et vous, Liſette, de grace, prenez garde qu'un mot ne vous échappe.

SCENE VI.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

MADAME la Baronne voudra bien m'excuſer, mon camarade qui dreſſe la table, a un *très-humble* doute.

LA BARONNE.

Quel eſt ce doute ?

LE DOMESTIQUE.

Il ne ſait s'il doit mettre le Neptune de plâtre ſur la table, ou ſeul, ou avec Louis XIV à cheval.

LA BARONNE.

L'un à côté de l'autre, & les Pagodes de porcelaine autour d'eux. Un moment donc. Mon époux aime à voir quelque choſe ſur la table qui ait rapport à la chaſſe. — Ainſi vous lui direz de mettre le cerf d'albâtre dans le milieu, Neptune & Louis à ſes côtés, & les pagodes autour.—Non, attendez, il faut que j'aille moi-même ordonner tout cela; on me feroit une gaucherie.—Éléonore, allons, ſois raiſonnable, gaie, & point de ces folles idées! Tu me connois.

(*Elle ſort avec le Domeſtique.*)

SCENE VII.

LISETTE, ÉLÉONRE.

LISETTE.

EH bien, Mademoiſelle?

ÉLÈONORE.

Ah Liſette! Il faut renoncer à toute eſpérance

d'avoir pour époux le plus aimable des hommes; je ferai facrifiée aux caprices de ma mere.

LISETTE.

Ce feroit trop malheureux, Mademoifelle. Encore fi l'on pouvoit obtenir de différer la fignature de cette horrible contrat.

ÉLÉONORE.

Tout feroit inutile. Mes parens ne voudront rien entendre, rien ne pourra me fauver.

LISETTE.

Vos parens me feront mourir de colere; non, ils ne méritent pas d'avoir une fille comme vous.

ÉLÉONORE.

Taifez-vous, Lifette.

LISETTE.

Je dis ce que je penfe, moi, ils ne vous méritent pas. Vous êtes trop aimable, trop raifonnable, trop bonne pour de tels parens. Et tout le monde eft étonné qu'avec des exemples fi ridicules, vous foyez devenue ce que vous êtes.

ÉLÉONORE.

Non, Lifette, je ne faurois entendre pareils difcours. Mon Pere n'eft-il pas le meilleur de tous les hommes?

LISETTE.

Le meilleur de tous les hommes ; mais non pas le meilleur Pere. N'auroit-il pas dû vingt fois consulter en secret le cœur de sa fille, avant de permettre à son épouse de la marier ?

SCENE VIII.

LE CAPITAINE, LES PRÉCÉDENS.

LE CAPITAINE.

AH Mademoiselle ! enfin je suis assez heureux pour vous rencontrer seule, après en avoir dix fois en vain cherché l'occasion. J'ai les choses les plus heureuses à vous apprendre.

ÉLÉONORE.

Et moi les plus malheureuses.

LE CAPITAINE.

Nous connoissons depuis long-temps les malheureuses ; écoutez maintenant ce que j'ai d'heureux à vous dire. Vous savez qu'hier au soir votre Papa nous a accompagnés, le Major & moi, jusqu'à la moitié du chemin.

ÉLÉONORE.

Je le ſais, & mon cœur en a treſſailli de joie.

LE CAPITAINE.

Votre cœur avoit raiſon de treſſaillir. De ma vie je n'ai vu parler votre Pere au Major avec tant d'amitié, tout ſon cœur lui étoit ouvert.

ÉLÉONORE.

Et d'où venoit donc cette amitié? J'étois fort étonnée que mon Pere vous accompagnât ſi tard.

LE CAPITAINE.

Je vais vous dire ce qui peut en être la cauſe. Le Major racontoit hier à votre Papa, que les levriers qu'il avoit demandé de Hongrie, étoient arrivés, il diſoit que ces chiens, d'après les aſſurances du Gentilhomme qui les lui envoyoit, étoient les meilleurs de tout le pays. Votre Pere, ivre de joie, avouoit qu'il auroit de la peine à attendre le jour pour eſſayer ces chiens inappréciables. Il ne tariſſoit point ſur les éloges des levriers Hongrois, & nous fit la deſcription de plus d'un cent de ces inappréciables levriers. Oh, lui diſois-je, les chiens du Major ſurpaſſent tout ce qui s'appelle chien. Ils ont fait parler d'eux dans toute la Hongrie, & je doute que l'Empereur

Turc en ait d'auſſi bons. Tout le Papa devint joie & ſanté. Dès que je m'en apperçu, je tournai les levriers ſur votre mariage. Le Major me ſeconda, & votre Papa ne pas tarda à déclarer que cemariage n'étoit pas de ſon goût; mais du choix de ſon épouſe : que ſa fille paroiſſant deſirer le mariage, il n'avoit pas voulu s'y oppoſer; & qu'après tout, le Comte de Reitbahn étoit un parti ſortable. Il ne me fut pas poſſible de me taire ſur l'amour que le Major avoit pour vous.

ÉLÉONORE.

Ciel ! & mon Pere ? —

LE CAPITAINE.

Fut bien aiſe qu'un homme tel que le Major, trouvât ſa fille aimable.

ÉLÉONORE.

Oh, ce n'eſt pas bien, Capitaine, vous plaiſantez.

LE CAPITAINE.

Que le tonnerre m'écraſe ſi je mens. Il y a plus, il demanda ſi vous étiez inſtruite de la tendreſſe du Major, & de quel œil vous voyez cela.

ÉLÉONORE.

Et votre réponſe à cette queſtion épineuſe?

LE CAPITAINE.

Je lui ai dit tout bonnement, que vous aimiez autant que vous étiez aimée.

ÉLÉONORE.

Ciel! que vais-je devenir?

LE CAPITAINE.

Ne craignez rien; car le Baron a dit, en souriant au Major: Monsieur, si j'avois su cela quelques semaines plutôt, que sait-on ce qui seroit arrivé.

ÉLÉONORE.

Oh il n'est pas possible que mon Pere ait dit tout cela.

LE CAPITAINE.

Si je ne dis pas vrai, que le tonnerre m'écrâse.

LISETTE.

Oh attendez que nous ne soyons pas avec vous.

LE CAPITAINE.

En un mot, le Major vous conjure de l'aimer toujours, il n'a point encore perdu l'espérance de vous posséder.

ÉLÉONORE.

Vaine espérance! Et sur quoi la fonder?

LE CAPITAINE.

Que sait-on. Tout dépend des levriers. S'il sont bons, le Major en fait présent au Papa. Craignez-vous qu'un pareil cadeau ne fasse aucune impression sur l'ame de M. votre Pere. Vous ne le connoissez pas encore, si vous en doutez. Je suppose que ces levriers trompent nos espérances. Au moins faut-il le tenter. Croyez, Mademoiselle, que vous ne pourriez trouver d'époux plus aimable que ce brave Major, comme il ne trouveroit jamais de plus aimable femme que sa chere Éléonore.

LISETTE.

Prenez garde, vîte, je vois venir Madame.

LE CAPITAINE.

Oh c'est à présent qu'il faut jouer l'amoureux; voilà le plus difficile de mon [illegible].



SCENE IX.

LA BARONNE, LES PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

Vous étiez ici, Monſieur ?

LE CAPITAINE.

J'avois l'eſpoir d'y trouver Madame la Baronne.

LA BARONNE.

On a de la peine à me rencontrer aujourd'hui. J'ai tant à faire à mille & mille endroits.

LE CAPITAINE.

Oui, certes ! Un Général d'armée n'a pas tant d'ordres à donner, un jour de bataille. Il faut avoir l'intelligence de Madame la Baronne, pour ſuffire à tant de choſes.

LA BARONNE.

Un peu d'adreſſe & un peu de goût. — Dites-moi, mon cher Capitaine, vous n'avez point encore apperçu mon époux?

LE CAPITAINE.

Non.

LA BARONNE.

C'eſt bien extraordinaire.

LE CAPITAINE.

Je ne ſuis pas très-étonné que le Baron n'arrive pas, peut-être fait il aujourd'hui bonne chaſſe; mais ces Meſſieurs de la Ville qui tardent ſi long-temps, voilà ce que je ne conçois pas. Il eſt cependant midi paſſé.

LISETTE.

J'entends donner du cor.

LA BARONNE.

C'eſt quelque poſte qui arrive (1). Ce ſont aſſurément les Seigneurs que nous attendons.

LE CAPITAINE.

Non!—C'étoit, je crois, un cor de chaſſe. Sans doute, le Baron revient avec ſes Chaſſeurs.

LA BARONNE.

Il ne fait jamais donner du cor. — Il faut s'at-

(1) *Les Poſtillons en Allemagne donnent du cor pour avertir les Maitres de Poſte de leur préparer des chevaux.*

tendre à tout. Lisette, mon ouvrage. (*Elle s'assied sur le canapé, & Lisette apporte son* (1) *ouvrage.*)

LE CAPITAINE *bas à Éléonore.*

Armez-vous de courage, Mademoiselle, nous réussirons, ou le diable s'en mêleroit.

LA BARONNE.

Asseyez-vous, Capitaine. Eléonore, assied-toi. — Des fauteuils. (*Un Domestique & Lisette donnent des fauteuils.*)

LE CAPITAINE.

Oui, oui ! C'est M. le Baron.

---

(1) Les Dames de qualité avoient alors coutume d'éfiler de vieux morceaux de soie, dont elles faisoient faire des bas; on entassoit cette soie éfilée dans un petit coffre qu'elles nommoient leur *Zapfküstchen.*



SCENE X.

LE BARON, LE MAJOR, DEUX CHASSEURS, LES PRÉCÉDENS.

LE BARON.

BON jour mon bijou ! bon jour ! On avoit imaginé ſans doute, que je ne reviendrois pas dîner ?

LA BARONNE.

Je commençois preſque à le craindre. (*Le Major baiſe la main de la Baronne.*)

LE BARON.

Ce n'auroit pas été fort étonnant ; car de ma vie je n'ai eu chaſſe plus heureuſe.

LA BARONNE.

Seroit-il poſſible, mon petit ?

LE BARON.

Dites-lui donc cela, Major.

LE MAJOR.

Nous avons été très-heureux.

LE BARON.

Douze liévres, douze ! & pas un coup de fusil.

LA BARONNE.

Est-ce la derniere grêle qui les a tués.

LE BARON.

Comme tu raisonnes, mon bijou ! Des levriers! — Je puis me vanter d'avoir à moi les plus beaux levriers de l'Europe.

LA BARONNE.

Et d'où tiens-tu ces levriers ?

LE BARON.

A ce brave Major, à ce digne Major, nous en avons l'obligation. C'est un cadeau.

LA BARONNE.

M. le Major ? Hem ! —

LE BARON.

Allons Major, dites à mon épouse de quelle race sont nos levriers.

LE MAJOR.

Une bagatelle comme celle-ci ne mérite pas l'attention de Madame la Baronne.

LE BARON.

Bagatelle ? Quelle modeſtie ! Chacun de ſes levriers a pris ſix liévres à lui ſeul, *ſolo*, & ſa généalogie ſeroit une bagatelle. M. le Major, je ſuis un *connoiſſeur*, je ſais le prix d'un bon levrier & tout ce que je vous dois. Éléonore, as-tu déja fait ta révérence à M. le Major ?

ÉLÉONORE *lui faiſant une révérence.*

J'ai déja eu l'honneur de le ſaluer.

LE BARON.

Allons, bien. — Voilà ce que j'appelle de la politeſſe, — de l'affabilité, — voilà ce que j'aime.

LA BARONNE.

Envers certaines perſonnes, il ne lui en coûte pas d'être affable.

LE MAJOR.

Mademoiſelle eſt affable envers tout le monde. — C'eſt à la douceur de ſon caractere, c'eſt aux ſages principes que Madame la Baronne....

LE BARON.

Hollà hé ! Qu'on m'apporte mes liévres ! tous ! (*Les Chaſſeurs ſortent.*)

LA BARONNE.

Mon bijou, je crois que notre monde arrivera bientôt. Ils feroient étonnés de trouver tant de liévres dans mon falon.

LE BARON.

Bientôt? Le Prétendu n'eft donc pas arrivé?

LA BARONNE.

Non, ni M. le Comte de Narciffe, qui s'eft fait annoncer.

LE BARON.

Le Comte de Narciffe? — Celui qui arrive de Paris?

LA BARONNE.

Lui-même.

LE BARON.

Et par quel hafard ce fat a-t-il penfé à venir chez moi?

LA BARONNE.

Tu ne le connois pas mon bijou. C'eft un Gentilhomme, aimable, & parent du Comte de Reitbahn; c'eft comme parent qu'il l'amene, pour être témoin du contrat.

LE BARON.

Je le veux bien, moi, cela ne me regarde pas.

Capitaine,

Capitaine, je ris, quand je pense à notre conversation d'hier au soir.

LE CAPITAINE.

J'en ai ri toute la nuit.

LE BARON.

Ce pauvre Major, ha, ha, ha!

LE MAJOR.

Autant que j'en puis comprendre, c'est moi qui suis l'objet de vos plaisanteries. (*D'un air sérieux.*) Cela me fait aussi grand plaisir. —Continuez.

LA BARONNE *bas au Capitaine.*

Qu'est-ce donc que cela veut dire?

LE CAPITAINE.

Je vais vous expliquer tout cela.

(*On apporte les liévres.*)

LE BARON.

Regarde, mon bijou, voilà des liévres! & tous pris *solo*. Je ne donnerois pas les chiens du Major pour un Empire.

LA BARONNE.

Tu grossis, je crois, un peu trop leur valeur.

LE MAJOR.

Sans doute ! Au reste, je suis bien aise qu'ils puissent contribuer à votre amusement.

LE BARON.

Tenez, Major, c'est celui que Sultan a atteint quatre fois.

LE MAJOR

Je croyois que c'étoit celui-là.

LE BARON.

Non pas : je l'ai marqué, voyez-vous. — Il étoit leste. Je crois que Diane sera encore plus leste que Sultan.

LE MAJOR.

Ils deviendront tous deux meilleurs. Le voyage les a très-fatigués.

LE BARON.

Fatigués ? & chacun six liévres *seul* — cela est bien fort. Mon bijou, je te fais cadeau de six de ces liévres, & les six autres, je te les donne, Éléonore.

LA BARONNE.

Et qu'en fera-t-elle ?

LE BARON.

Elle en fera aussi des cadeaux ; — & puis ils

ont été pris avec les chiens du Major. — Ah, ha, ha. — Je ris, Capitaine. — Ce pauvre Major ! — Pourquoi vos levriers n'arrivoient-ils pas aussi quelques semaines plutôt ?

LE MAJOR.

J'en suis fâché sûrement, mais ils ne le pouvoient pas.

LA BARONNE *bas au Capitaine.*

Tout cela commence à m'ennuyer.

LE CAPITAINE.

Laissez-les donc, c'est une plaisanterie, je vous dirai cela quand nous serons à table.

LA BARONNE *à Éléonore, qui parle bas au Major.*

Éléonore, n'avez-vous rien à faire ? Assieds-toi là près de la table, & qu'on t'apporte ton ouvrage.

LE BARON.

Laisse-lui donc sa joie, mon bijou. — Rangez ces liévres-là devant moi l'un à côté de l'autre, que je les regarde, que je pense au plaisir d'avoir de si bons chiens. — La Hongrie ! — Oui certes, la Hongrie est un tout autre pays que l'Allemagne. — Chasseurs ! préparez-vous ; aussi-tôt après

dîner, j'irai tirer quelques faiſans, & ce ſoir nous irons à l'affût. (*Les Chaſſeurs ſortent.*)

LA BARONNE.

Mon bijou, je ne crois pas qu'après le dîner tu puiſſes t'abſenter.

LE BARON.

Pourquoi pas, mon bijou? Je ne changerai pas ma maniere de vivre pour les beaux yeux de mon gendre.

LA BARONNE.

Il faut pourtant auſſi faire quelque choſe pour le Comte de Narciſſe.

LE BARON.

Il n'a qu'à jouer à l'hombre, ou débiter des menteries ſur Paris.



SCENE XI.

L'INTENDANT, LES PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

Les Seigneurs étrangers ſont arrivés.

LA BARONNE.

Éléonore, va vîte au-devant d'eux, juſqu'au carroſſe.

ÉLÉONORE.

Si vous l'exigez — Cependant......

LE BARON.

Je ne crois pas, mon bijou, que cela ſoit décent.

LISETTE *bas à la Baronne.*

Ce n'eſt pas l'uſage à la Cour.

LA BARONNE.

Eh bien reſtez.

LE CAPITAINE.

Je connois aſſez particulièrement le Comte de Reitbahn, permettez que j'aille le recevoir. (*Il ſort avec l'Intendant.*)

LA BARONNE.

Oui, mon cher Capitaine. — C'eſt un aimable Officier que le Capitaine. Mais mon bijou, fais donc emporter les liévres.

LE BARON.

Les liévres? Je ne ſais pas pourquoi. Ces Gentilshommes n'auront pas peur de liévres morts.

LA BARONNE.

Cela ne convient pas. — (*A part.*) Il me gâtera tout.

LE BARON.

Eh mais, que nous amene-t-on là, courbé, avec un emplâtre ſur le viſage? — Voilà une belle entrée. Qui eſt-ce-là, mon bijou?

LA BARONNE.

Oh ciel! c'eſt certainement le Comte de Narciſſe.



SCENE XII.

LE COMTE DE NARCISSE, LE CAPITAINE, LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE NARCISSE (1).

OUI, *Madame*, c'eſt le malheureux Comte de Narciſſe, qui, tout à l'heure, a manqué perdre la vie, d'une maniere affreuſe.

LA BARONNE.

Vous m'effrayez, M. le Comte. Oh ciel! que vous eſt-il donc arrivé?

LE C. DE NARCISSE.

Oh! — Ayez la bonté de me faire donner un *auteuil*.

(1) Le Comte de Narciſſe parle d'un ton doucereux, Petit-Maître fat, qui affecte d'employer nombre de mots françois. — Nous les ſoulignerons tous. — Il eſt auſſi du bon ton chez les Petits-Maîtres Anglois de citer à tort & à travers quelques mots françois recueillis au haſard.

LA BARONNE.

Tout-à-l'heure. — Asseyez-vous plutôt sur mon ottomane.

LE C. DE NARCISSE.

M'y voilà. — Vous êtes la maîtresse de la maison?....

LA BARONNE.

Qui est enchantée d'avoir le plaisir de vous voir chez elle. Je suis seulement fâchée....

LE C. DE NARCISSE.

Et voilà sans doute, M. le Baron?

LE BARON.

Ce n'est pas autre chose que lui, M. le Comte.

LE C. DE NARCISSE.

J'aurois parié mille louis d'or que c'étoit lui, quoique je ne l'eusse jamais connu *de physionomie*. Oh de grace, faites-moi venir votre Chirurgien; le mien qui s'est cassé le col, est resté en chemin dans un Village.

LE BARON.

Allons, mon bijou, donne les ordres....

LA BARONNE *à part.*

Quel contre-temps! Voilà à qu oi je n'avois pas ſongé. Mon bijou, il faut promptement envoyer à la Ville.

LE C. DE NARCISSE.

Comment, Madame? A la Ville? N'auriez-vous pas un Chirurgien dans votre château?

LE MAJOR.

Si vous le permettez, j'enverrai chercher le Chirurgien de notre Régiment. Il ſera ici ſous un quart-d'heure. (*Il ſort & rentre preſqu'auſſi-tôt.*)

LE BARON.

Oui, Major, vous avez raiſon.

LE C. DE NARCISSE.

M. le Major eſt donc près d'ici en garniſon?

LA BARONNE.

Oui, & M. le Capitaine auſſi. — Mais aſſeyez-vous. (*Ils s'aſſeyent tous.*)

LE C. DE NARCISSE.

Il eſt bien agréable à la campagne d'avoir des voiſins. Je crois connoître M. le Capitaine.

LE CAPITAINE.

J'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez le Ministre, & aussi à la Cour.

LE C. DE NARCISSE.

Oui, oui, je crois..... J'en ai quelque idée. (*A la Baronne.*) Oh faites-moi donc apporter un miroir; mon visage doit être décomposé, abîmé. — N'est-ce pas là Mademoiselle votre fille?

LA BARONNE.

Oui, M. le Comte, & votre servante. (*Éléonore lui fait une révérence.*)

LE C. DE NARCISSE.

Mademoiselle, M. votre Prétendu a manqué me *casser le col.*

LA BARONNE.

Comment? Le Comte de Reitbahn est donc cause de cet accident?

LE C. DE NARCISSE.

Lui seul. — Il a mené ma voiture, & la versée.

LE BARON.

Je le reconnois bien là. Je ne lui donnerai pas la mienne à conduire.

LA BARONNE.

Et qu'avez-vous donc fait du Comte de Reitbahn?

LE C. DE NARCISSE.

Il eſt ici; mais il n'a pu s'empêcher d'aller d'abord rendre ſa viſite aux écuries.

LE BARON.

Il n'y trouvera rien de curieux, je ne fais pas grand'-dépenſe en chevaux.

LA BARONNE.

Le Comte a pour les chevaux une paſſion extraordinaire. Une paſſion noble!

LE C. DE NARCISSE.

Si noble, qu'il a manqué caſſer aujourd'hui bras & jambes à l'un des premiers Comtes de cette Monarchie.

LA BARONNE.

Il ne ſeroit pas arrivé d'accident au Comte de Reitbahn?

LE C. DE NARCISSE.

Mais il n'avoit aucun danger à craindre; il n'étoit pas dans la voiture.

LA BARONNE.

Comment donc? il alloit à pied?

(*On donne un miroir au Comte de Narciſſe.*)

LE C. DE NARCISSE.

Il menoit *en Poſtillon*, & m'a verſé ſans danger pour lui. (*Il ſe regarde au miroir.*) Ciel, écorché, *dépoudré*, abîmé. — Huit jours ne ſuffiront pas pour rendre à mon viſage ſon premier *luſtre*. Tenez, voilà ma joue écorchée de l'épaiſſeur d'un ducat.

LA BARONNE.

C'eſt terrible.

LE C. DE NARCISSE.

Toute la Ville parlera de cet accident, & le bruit en ira ſans doute effrayer Paris.

LA BARONNE.

Je ſuis hors de moi d'inquiétude.

LE C. DE NARCISSE.

Vous n'y perdrez rien, vous, Madame, ce n'eſt pas votre faute. — Vous y gagnerez même; car à cette occaſion on parlera auſſi de vous dans le monde. (*Le Baron, le Major & Éléonore ſe regardent.*) Mais dites-moi de grace, quelle hor-

rible odeur je sens là. — C'est donc avec ces liévres pourris que vous embaumez votre salon?

LE BARON.

M. le Comte, il est impossible que ces liévres aient aucune odeur, je les ai pris ce matin avec mes levriers Hongrois. Vous n'êtes certainement pas chasseur?

LE C. DE NARCISSE.

Chasseur? Hé! fi. — Il y a tant d'autres choses à faire.

LE BARON.

Fi? Vous ne direz pas cependant que la chasse n'est point une passion noble?

LE C. DE NARCISSE.

Autrefois! — Mais — nous avons *aujourd'hui*, M. le Baron, des passions plus *galantes*.

LE BARON *avec humeur.*

Major, venez-vous!

LA BARONNE.

Où vas-tu mon bijou?

LE BARON.

Chercher le Comte de Reitbahn. — (*Le Baron & le Major sortent.*)

LE C. DE NARCISSE.

Il s'en va férieufement. — Il n'a jamais été à Paris, M. le Baron?

LA BARONNE.

Jamais. Mais il eft allé quelquefois à Salfbourg, il a un frere de ce côté-là. (*Elle fait figne à Lifette, & l'on emporte les liévres.*)

LE C. DE NARCISSE *avec ironie.*

A Salfbourg?

LA BARONNE.

Oui quelquefois; mais je n'y fuis jamais allée avec lui. On y dit la Cour très-brillante. —

LE C. DE NARCISSE *avec ironie.*

Oui, très-brillante. — (*A part.*) — *Quelles gens!*

LA BARONNE.

Qu'avez-vous, M. le Comte? Souffrez-vous?

LE C. DE NARCISSE.

Toujours davantage.

LA BARONNE.

Vous m'en voyez affligée, mais très-affligée. Voudriez-vous du baume de *Shauer*, j'en ai d'auffi bon qu'on peut l'avoir.

LE C. DE NARCISSE.

Ne vous troublez pas, Madame, pour ce baume, je ne prends jamais rien de chymique. Mais si vous le permettez, je vais me mettre un peu *à mon aise*. (*Il pose un pied sur la table. Éléonore & le Capitaine se regardent.*)

LA BARONNE.

Bien, M. le Comte, très-bien, faites comme chez vous.

LE C. DE NARCISSE.

La Prétendue est, en vérité, *charmante*, (*avec ironie*) & mise, — *pour se mettre à genoux*. Quelle est donc votre Femme-de-Chambre, Mademoiselle ?

LA BARONNE.

Vous la voyez ; elle a servi deux ans à la Cour.

LE C. DE NARCISSE.

Mais vous, Madame, vous êtes aussi élégament habillée, mise avec goût, — *à quatre épingles*.

LA BARONNE.

C'est moi seule qui me fais habiller, & je préside à la toilette de ma fille.

LE C. DE NARCISSE.

Vous connoissez l'étiquette, Madame, & vous montrez infiniment de goût.

LA BARONNE.

Quoiqu'on vive à la campagne, M. le Comte, vous voyez qu'on n'en sait pas moins ce qui se passe à la Cour.

LE C. DE NARCISSE.

Mademoiselle ! Vous avez un parti très-avantageux, — un grand Seigneur, puissamment riche & considéré à la Cour. Vous devez savoir que le Comte de Reitbahn est mon parent. C'est en assez dire, je pense, pour prouver la noblesse de sa Maison.

LE CAPITAINE *à Éléonore.*

Voilà un fat bien insolent !

LA BARONNE.

Je sais que les Comtes de Narcisse sont d'une famille ancienne & distinguée.

LE C. DE NARCISSE.

On n'a qu'à se rappeller qu'au grand tournois de Worms, sous Conrade, il y avoit déja des Narcisses.

LE

LE CAPITAINE.

J'en puis rendre témoignage : je lisois encore, il n'y a pas deux jours, qu'à ce même tournois, un Narcisse fut désarçonné deux fois.

LE C. DE NARCISSE.

Vous avez raison; mais vous avez lu aussi que les Chevaliers de ce temps-là qui étoient désarçonnés, emportoient le prix.

LE CAPITAINE.

Il est fâcheux, au moins, que les anciennes habitudes se perdent; qui sait s'il ne vous eut pas été aujourd'hui très-honorable de tomber de voiture. Un front cicatrisé ! — Les chûtes me paroissent le partage heureux de votre famille.

LE C. DE NARCISSE.

Vous l'avez dit; puisque même à Paris je suis tombé de cheval, en voulant emporter la bague avec la pointe de mon épée. Et le Roi partit d'un éclat de rire si plaisant, que tout le monde voulut savoir qui j'étois. Dès ce moment, je fus connu dans toute la France.

LE CAPITAINE *à part.*

Belle époque !

LA BARONNE.

Mais, M. le Comte, Paris doit être une Ville — qui n'a point d'égale.

LE C. DE NARCISSE.

Ah Dieu, Madame, ne rappellez pas mes regrets. — Paris!... *Il n'y a qu'un Paris au monde.*

LA BARONNE.

Oui, l'on m'a souvent dit: Paris & Londres.

LE C. DE NARCISSE.

Ha Londres! — *Vilainie, vilainie!*

LA BARONNE.

Comment donc? —

LE C. DE NARCISSE.

Un peuple grossier, ignorant, qui s'imagine qu'un homme en vaut un autre; & nous avons beau y dépenser de l'argent, ils font moins cas de nous, que nous en faisons d'un — d'un Cuisinier François.

LA BARONNE.

Ah mon Dieu, qu'ils sont stupides à Londres!

LE C. DE NARCISSE.

Presque autant qu'en Hollande & dans la Suisse.

LA BARONNE.

Et aussi les Suisses ?

LE C. DE NARCISSE.

Ces lourdauts de Suisses sont bien les plus grossiers, les plus bêtes de tous. Je veux vous en conter un *trait*. A Berne, je traversois la grand'-place, quand la Magistrature, *en Corps*, alloit de l'Eglise à la Maison-de-Ville, — & j'étois dans un brillant *équipage*. Comme le chemin où je rencontrai mes beaux Messieurs étoit un peu étroit, un Conseiller quarré, au lieu de me faire place, commande à mon Cocher de s'arrêter. Je criai de mon carrosse : Il faut absolument que je passe. — ATTENDEZ ! Voilà ce qu'on me répondit d'un ton brusque. — Je perdis patience, comme vous pouvez bien l'imaginer, & je me nommai sérieusement : Je suis Comte. Que pensez-vous qu'on me répondit :—Mon petit Monsieur Comte, tu n'as aucun droit d'arrêter le Magistrat de Berne dans la rue. — Mais cependant tu passeras, si tu nous dis pourquoi tu es Comte. — Cette question me surprit, je cherchai ma réponse ; &, foi de Gentilhomme, je fus obligé d'attendre, & de laisser passer devant moi toute la Magistrature.

LA BARONNE.

Ma foi, cette question impertinente m'auroit aussi fort embarrassée.

LE C. DE NARCISSE.

C'eſt tout ſimple ! Qui diable peut ſavoir le *pourquoi* de toutes les choſes ?

LE CAPITAINE.

Savez-vous bien qu'elle eût été ma réponſe à moi.

LE C. DE NARCISSE.

Dites-là.

LE CAPITAINE.

Je ſuis Comte, parce que mon Pere étoit Comte. —

LA BARONNE.

Effectivement, voilà ce que vous auriez pu leur dire.

LE C. DE NARCISSE.

Et peut-être que ces impertinens auroient encore trouvé de nouvelles objections à me faire. Pas d'accommodement avec eux ; je vous dis, Madame, qu'*il n'y a qu'un Paris du monde*.

SCENE XIII.

LE COMTE DE REITBAHN, LE BARON, LE MAJOR ET LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE REITBAHN.

HA, ma belle Maman! (*il lui baise la main*) Comment va la santé? — Narcisse ne s'est-il pas déja plaint que je l'ai versé?

LA BARONNE.

C'est qu'en effet vous n'auriez pas dû le faire.

LE C. DE REITBAHN.

Une grosse pierre en a été la cause. — Et vous, ma belle Prétendue? (*Il lui baise la main.*) Vous voyez à présent que c'est tout de bon avec nous. Vous ne vouliez pas le croire. Ma foi — Belle comme un Ange. — Quel plaisir — de la voir seulement!

ÉLÉONORE.

Vous auriez pu, Monsieur, avoir ce plaisir une demi-heure plutôt.

LE C. DE REITBAHN.

Non, en vérité: je n'ai pas été un quart-d'heure à l'écurie, & certainement j'y serois resté davan-

tage, si je ne m'étois pas apperçu que ma belle Prétendue y manquoit. (*Il lui baise une seconde fois la main.*)

LE BARON.

Manquoit?—Très-bien dit. Elle auroit dû vous attendre dans l'écurie? Il y avoit encore une place à côté du cheval blanc.

LE C. DE REITBAHN.

Oh que je l'aurois baisée, que je l'aurois caressée, cette pauvre petite!—La meilleure avoine.... (*Éléonore, le Capitaine & le Major se regardent.*)

ÉLÉONORE.

Mais vous me dites les plus jolies choses.

LE C. DE REITBAHN.

Bagatelle!—Savez-vous, Maman, ce qui m'a retenu si long-temps dans l'écurie?

LA BARONNE.

L'ordre, sans doute, que vous y avez trouvé. Les portraits?

LE C. DE REITBAHN.

Non pas.—Quelle sotte idée d'y avoir pendu tous ces vieux Chevaliers.

LE BARON.

Oh qui diantre a donc pris nos ancêtres pour tapisser l'écurie ?

LA BARONNE.

Je te le dirai, mon bijou. Eh bien, Comte?—

LE C. DE REITBAHN.

Ce sont les chevaux pies du Major dans la petite écurie, qui m'ont arrêté si long-temps. Diable! ce sont de belles bêtes. Major, sont-ce vraiment des chevaux de Bohême ?

LE MAJOR.

De Bohême.

LE C. DE REITBAHN.

Parbleu, ils sont beaux pour des Bohêmes. Que six ans! — Je voudrois bien un jour les essayer. Voulez-vous ?

LE MAJOR.

De tout mon cœur: quand vous voudrez.

LE C. DE REITBAHN.

Allons — après dîner. Aussi bons qu'ils sont beaux, & c'est le plus superbe attelage que je connoisse.

LE BARON.

M. le Major n'a que de belles & bonnes choses. Il m'a fait aujourd'hui présent de deux levriers; on n'a point leurs pareils en Europe. Fatigué, n'en pouvant plus, car ils ne sont arrivés que d'hier, ils ont pris chacun six liévres, & *solo*.

LE C. DE REITRAHN.

A propos, Maman, & vous, ma chere Future, savez-vous ce qui m'est arrivé la dernière fois que je vous ai quittées? Ce bel animal, ce beau cheval hongre, mon meilleur coursier — J'en pleure. —

LE BARON.

Eh bien?

LE C. DE REITRAHN.

Il est mort.

LA BARONNE.

Ce beau cheval?

LE C. DE REITRAHN.

Oui, je l'ai trop pressé; la nuit même il est tombé malade, & le lendemain il étoit mort. J'en ai eu pendant trois jours la tête perdue. — C'est vous qui en êtes cause, Mademoiselle; voyez-vous les sacrifices que l'on fait à l'amour?

ÉLÉONORE.

Je vous plains beaucoup; mais je plains bien davantage ce beau cheval.

LE C. DE REITBAHN.

C'étoit le plus léger ſauteur que j'aie jamais vu, même en Angleterre.

LE BARON.

C'eſt dommage, il auroit été excellent pour forcer un liévre.

LE C. DE REITBAHN.

Il étoit bon à tout; mais c'eſt en Angleterre, dans une courſe, qu'on en pouvoit tirer le meilleur parti.

LA BARONNE.

Ne parlez pas de l'Angleterre, mon gendre. Le Comte de Narciſſe vient de nous raconter, combien Londres eſt un endroit déteſtable en comparaiſon de Paris.

LE C. DE REITBAHN.

Narciſſe n'y entend rien. Il n'a pas ſu jouir de Londres comme j'en ai joui. Il y a des jours où j'ai monté jusqu'à huit ou neuf chevaux, & ſouvent en une ſeule courſe, j'ai gagné mes cinq

cens guinées, quelquefois mille. Qui peut en dire autant de Paris?

LE BARON.

Mais, dis-moi donc, comment tu as fait pour ne pas te casser le col?

LE C. DE REITBAHN.

En Angleterre je me fusse cassé le col avec plaisir; cela fait honneur.

LE C. DE NARCISSE.

Je n'aurois pas eu tant à craindre aujourd'hui pour le mien, si tu avois eu cet honneur-là.

LE C. DE REITBAHN.

Mais, Mademoiselle, sans doute que vous parlez toujours au Major de ses chevaux pies. N'est-il pas vrai? c'est un attelage qui nous conviendroit bien à tous deux.

ÉLÉONORE.

Il me plaît beaucoup.

LA BARONNE.

Point d'attelage qui te plaise plus qu'un autre. —Lisette, on doit avoir servi?

LE C. DE REITBAHN.

Pardonnez-moi, Maman, je suis fort aise

qu'elle aime les chevaux. Cette passion caractérise une ame noble. Patience, ma belle Future, le Major nous les cédera peut-être. Quelques centaines de ducats applanissent bien des obstacles; & Messieurs les Militaires ont quelquefois besoin d'argent. Ne le prenez pas mal, j'aime à parler à cœur ouvert.

LE MAJOR.

Il n'y a pas de mal, & la noblesse qui vit dans la Capitale a souvent le même sort.

LE C. DE REITBAHN.

Le même. L'argent ne reste que chez vous, Gentilshommes campagnards, ils s'enrichissent tous les jours, & tous les jours à la Ville des dépenses qu'on n'avoit pas prévues.

LE BARON.

Vivez d'économie comme nous, dépensez moins en chevaux, en voitures, en mets exquis, en vins étrangers, n'allez pas si souvent à Paris, comme des singes, pour n'en rapporter que des modes puériles, des fadaises, & vous ne manquerez pas d'argent. — J'aime aussi à parler à cœur ouvert, moi.

LE C. DE NARCISSE.

Trop à cœur ouvert, M. le Baron, vous parlez un langage *insuportable*.

LE C. DE REITBAHN.

Eh bien, moi, je trouve que mon beau-Pere a raiſon. Je pourrois te nommer ſur le champ vingt familles, ruinées par un ſeul voyage de Paris. Et quel avantage en ont-elles tiré ? On ſe mocque d'elles en France & en Allemagne. Ah parlez-moi de Londres, c'eſt bien différent ; c'eſt c'eſt-là qu'un bon Cavalier peut s'enrichir.

LE BARON.

Et moi, je m'embarraſſe auſſi peu de Londres que de Paris. Ils ſavent tuer le gibier, & voilà tout. On ne ſe connoît point en chaſſe, ni en France, ni en Angleterre. Et j'aime cent fois mieux les levriers, dont le Major m'a fait cadeau, que tous les chiens de Paris & de Londres.

LE MAJOR.

Je vous en prie, M. le Baron, ne faites pas trop de cas de ce petit préſent.

LE BARON.

J'aime mieux ton cadeau, que toutes les fadaiſes pariſiennes.

LE C. DE NARCISSE *à part.*

Voilà un homme que je ne puis pas même regarder.

SCENE XIV.

L'INTENDANT & *les* DOMESTIQUES *qui se rangent des deux côtés de la porte.* LES PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

MADAME est servie.

LE BARON.

Bravo, nous allons dîner.

LE C. DE REITBAHN.

Allons. — A propos, quand ferons-nous l'échange des anneaux, Mademoiselle? (1)

LA BARONNE.

Ce soir, avant de partir, il est encore temps pour cette cérémonie.

LE C. DE REITBAHN.

Vous avez bien raison de dire *cérémonie*; car il y a, je crois, déja long-temps que nous avons fait l'échange des cœurs.

(1) *Cérémonie qui se fait en signant le contrat.*

LE C. DE NARCISSE.

Oh ciel! que j'ai de peine à me lever.

LE BARON.

Faites-vous donner le bras, M. le Comte. (*Deux Domestiques lui donnent le bras.*)

LE C. DE REITBAHN.

Et moi, je vais offrir un bras à ma belle Maman.

LE BARON.

Allons, Major, donnez le bras à ma fille. — Capitaine, ce pauvre Major me fait bien rire. Je suis fâché cependant de ne l'avoir pas connu six semaines plutôt.

LE CAPITAINE.

Qui auroit imaginé qu'il trouveroit de si beaux levriers.

LE BARON.

C'est un brave homme que je plains.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, LISETTE, *deux* DOMESTIQUES *avec une table.*

L'INTENDANT.

MAIS avez vous pris, Mademoiſelle, les ſerviettes hollandoiſes pour le café?

LISETTE.

Et les plus belles, encore.

L'INTENDANT.

Elle me l'a bien recommandé.

LISETTE.

C'eſt bien naturel. Quels regrets, ſi tout ce qu'elle a de beau ne ſe voyoit pas aujourd'hui. (*Aux Domeſtiques.*) Par ici la table. (*On approche la table à quelques pas d'une autre table, Liſette met une* SERVIETTE A CAFÉ *deſſus, & fait arranger le reſte par les Domeſtiques.*)

L'INTENDANT.

Voilà de belles serviettes.

LISETTE.

Je le crois bien, on y voit toute la flotte Hollandoise. Il faut que le Comte de Narcisse les trouve belles, bon gré malgré. — Vont-ils bientôt quitter la table?

L'INTENDANT.

Ils sont déja au dessert.

LISETTE.

Allons vîte, *les tasses.* Vous les mettrez là, bon, & les verres à liqueur par ici. (*Les Domestiques sortent, & rentrent avec les tasses & les verres.*)

L'INTENDANT *aux Domestiques.*

On fera seller les chevaux du Major. (*A Lisette.*) Le Comte de Reitbahn va partir sur le champ.

LISETTE.

Je le sais. Il essaie les chevaux pies. Mais, dites-moi, M. l'Intendant, ou M. le Maître-d'Hôtel *ad interim*, comment se passe le dîner?

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Singuliérement, ma chere Lisette. Il semble que Madame la Baronne ne soit pas très-contente de sa fille.

LISETTE.

Expliquez-vous.

L'INTENDANT.

Assise entre le Major & son Futur, elle dit cent paroles au Major avant de dire un mot à son Prétendu.

LISETTE.

Et le Futur regarde cela d'un œil....

L'INTENDANT.

Qui n'y voit rien. L'entretien roule sur les chevaux, l'on parle avec chaleur de l'attelage du Major, le Capitaine échauffe encore la conversation, & quelquefois la Baronne fait laide grimace. Heureusement qu'elle ne peut toujours avoir l'œil sur Éléonore, grace à son époux & au Comte de Narcisse, qui lui donnent assez d'humeur.

LISETTE.

Ce charmant Narcisse qu'elle élevoit jusqu'aux nues?

L'INTENDANT.

Voilà de belles serviettes.

LISETTE.

Je le crois bien, on y voit toute la flotte Hollandoise. Il faut que le Comte de Narcisse les trouve belles, bon gré malgré. — Vont-ils bientôt quitter la table?

L'INTENDANT.

Ils sont déja au dessert.

LISETTE.

Allons vîte, les tasses. Vous les mettrez là, bon, & les verres à liqueur par ici. (*Les Domestiques sortent, & rentrent avec les tasses & les verres.*)

L'INTENDANT *aux Domestiques.*

On fera seller les chevaux du Major. (*A Lisette.*) Le Comte de Reitbahn va partir sur le champ.

LISETTE.

Je le sais. Il essaie les chevaux pies. *Mais,* dites-moi, M. l'Intendant, ou M. le Maître-d'Hôtel *ad interim*, comment se passe le dîner?

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Singuliérement, ma chere Lisette. Il semble que Madame la Baronne ne soit pas très-contente de sa fille.

LISETTE.

Expliquez-vous.

L'INTENDANT.

Assise entre le Major & son Futur, elle dit cent paroles au Major avant de dire un mot à son Prétendu.

LISETTE.

Et le Futur regarde cela d'un œil....

L'INTENDANT.

Qui n'y voit rien. L'entretien roule sur les chevaux, l'on parle avec chaleur de l'attelage du Major, le Capitaine échauffe encore la conversation, & quelquefois la Baronne fait laide grimace. Heureusement qu'elle ne peut toujours avoir 'œil sur Éléonore, grace à son époux & au Comte de Narcisse, qui lui donnent assez d'humeur.

LISETTE.

Ce charmant Narcisse qu'elle élevoit jusqu'aux 'es ?

L'INTENDANT.

N'a rien loué, rien.— « Et vous avez, Madame, » un Cuisinier François? » Quand il en eut arraché un *non* bien douloureux, bien lent, il n'a plus trouvé rien de bon.

LISETTE.

Pure affectation, préjugé ; la cuisine étoit bien faite aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Vous savez que j'ai fait brûler des parfums pour chasser certaine odeur de garçon d'écurie. Ils nous ont servi. L'encens est insuportable au Comte de Narcisse. Avec son flacon *d'eau de lavande* sous le nez, il assuroit la compagnie, qu'il étoit aujourd'hui, plus que jamais, convaincu de la force de son tempérament, puisque malgré cette odeur abominable, il ne s'étoit point encore trouvé mal.

LISETTE.

Ah ciel! & Madame la Baronne ne s'est pas évanouie?

L'INTENDANT.

Je ne sais trop si elle l'a bien entendu, elle étoit si occupée à donner ses ordres pour la mu-

ſique, — & cette muſique — à mourir de rire — il a fallu qu'on la fit taire avant la moitié du premier menuet.

LISETTE.

Voilà pourquoi j'étois étonnée de ne pas l'entendre.

L'INTENDANT.

Grace, grace pour mes oreilles, s'eſt écrié le Comte de Narciſſe, c'eſt bien aſſez de m'avoir empeſté d'une odeur infernale pour pluſieurs ſemaines.

LISETTE.

Et la colere de Madame la Baronne n'a pas éclaté?

L'INTENDANT.

Elle en avoit bien envie; mais par deux ou trois mots françois; le Comte a déſarmé ſa colere.

LISETTE.

Le Baron ne diſoit rien à tout cela?

L'INTENDANT.

Rien. Il n'étoit occupé que de bien dîner. De temps à autre il diſoit quelques mots ſur la chaſſe & ſur l'excellence de ſes levriers hongrois; mais on ne lui répondoit jamais rien, excepté le Major

cependant, qui avoit l'air de prendre beaucoup d'intérêt à ses bons mots. Depuis qu'on a servi le dessert, il commence à s'égayer. — Pour ivre, il ne l'est pas ; — mais on se tutoie, on boit rasade.

LISETTE.

J'aurois prédit ce qui arrive.

L'INTENDANT.

Mais je vous en ai assez dit, & je rentre ; car on pourroit bien me demander. (*En sortant, au Notaire qui entre.*) Votre humble serviteur, M. le Notaire.

SCENE II.

LE NOTAIRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous venez trop tôt, M. le Notaire. On est encore à table.

LE NOTAIRE.

Ha, Mademoiselle, *vigilantibus jura scripta sunt.* Il vaut mieux trop tôt que trop tard. Je sais bien que les nobles Maîtres ne doivent

passer le contrat *nuptial* que vers le soir ; mais je puis attendre.

LISETTE.

Monsieur le Notaire, je doute encore si le mariage aura lieu.

LE NOTAIRE.

Pourquoi, Mademoiselle ? *Impedimenta ?* Il y auroit quelques obstacles ?

LISETTE.

Non ; mais avant de passer le contrat, le Futur veut essayer quatre chevaux pies, entiers, sauvages, indomptables ; je crois qu'il va se casser le col.

LE NOTAIRE.

Espérons que non. Que M. le Comte n'aille pas jouer un tour semblable à son illustre Future. — Mais vous plaisantez, Mademoiselle : toujours gaie, toujours aimable. Et quand donc aurai-je le bonheur de faire aussi pour vous un petit *contractum matrimonii ?* Belle, aimable comme vous l'êtes, ne céderez-vous pas un jour aux attaques du sexe masculin ?

LISETTE.

Est-ce que les soupirs du sexe *féminin* ne pour-

ront jamais triompher de vous, M. le Notaire. Il est bientôt temps de se rendre.

LE NOTAIRE.

Fille jeune & belle, j'ai peut-être le cœur plus tendre que vous ne pensez. Les savans ne sont pas de fer. Si jamais je suis assez heureux pour *m'expectorer* devant vous tout à mon aise.

LISETTE.

Avec moi?

LE NOTAIRE.

Avec vous, Mademoiselle, avec vous. Ah!

LISETTE.

On ne peut pas savoir; j'ai un foible, moi, pour les Gens de Loi.

LE NOTAIRE.

Bien, bien, — Cela prouve un cœur juste.



SCENE III.

LE COMTE DE REITBAHN *jette sa serviette en entrant.* LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE REITBAHN.

ON ne finit pas de dîner. Lisette, a-t-on mis à ma voiture les chevaux du Major ?

LISETTE.

Les ordres sont donnés.

LE C. DE REITBAHN.

Monsieur est sans doute le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Au service de M. le Comte.

LE C. DE REITBAHN.

A merveille. — Monsieur se connoît-il en chevaux ?

LE NOTAIRE.

Cela n'entre pas, il est vrai, dans mes occupations ordinaires; — mais — comme cela — *mediocriter.* —

LE C. DE REITRAHN.

Les Gens qui ont fait leurs études, se connoissent à tout. — Je vous menerai avec moi. —

LE NOTAIRE *effrayé.*

Ce seroit sans doute pour moi beaucoup d'honneur, M. le Comte; mais....

LE C. DE REITRAHN.

Non, non, point de complimens, je ne suis pas fier, moi, j'aime autant un savant qu'un ignorant. — Vous viendrez avec moi, — je vous mene.

LE NOTAIRE.

Mais, Monsieur le Comte, ayez donc la bonté de réfléchir....

LE C. DE REITRAHN.

Il n'y a pas là de réflexion à faire. Allons, Monsieur, descendez, voyez si les chevaux sont prêts.

LE NOTAIRE.

J'obéis. — De grace, — Lisette, empêchez donc..... (*Il sort.*)



SCENE IV.

LE C. DE REITBAHN, LISETTE.

LE C. DE REITBAHN.

LISETTE, j'aurois à te parler, mais je voudrois que l'on fût sincere.

LISETTE.

Je le suis toujours.

LE C. DE REITBAHN.

Au moins, tu devrois être sincere envers moi par reconnoissance. Tu sais que si j'épouse ta maîtresse, tu entres à mon service.

LISETTE.

On me l'a dit, & j'en ai été bien contente.

LE C. DE REITBAHN.

Tu seras bien chez moi, — comme ma seconde femme, — de bons appointemens, rien à faire, & deux chevaux & un cocher à ton service.

LISETTE.

Cela est flatteur.

LE C. DE REITBAHN.

Auſſi tout-à-l'heure ; — mais il faut que tu ſois ſincere — je veux te donner des preuves de ma générosité : tiens, voici deux Souverains d'or.

LISETTE.

C'eſt trop, M. le Comte. — Vous allez croire que c'eſt l'argent qui me rend ſincere, moi, qui de ma vie n'ait rien fait pour de l'argent.

LE C. DE REITBAHN.

Dis-moi donc : ta maîtreſſe n'auroit-elle pas quelque inclination pour le Major ?

LISETTE *à part.*

Fort bien ! — Si je pouvois te faire paſſer l'envie de l'épouſer. — (*Haut.*) Quelque inclination, dites-vous ? — Si vous alliez me trahir ? —

LE C. DE REITBAHN.

Que je me caſſe le col — tout-à-l'heure — avec les chevaux du Major, ſi je te trahis, — foi de Gentilhomme.

LISETTE.

Oh alors, vous faites un ſi grand ſerment que je vous dirai tout. Mademoiſelle aime le Major éperduement.

LE C. DE REITBAHN.

Ha, ha! — Je n'étois pas assez bête pour ne pas m'en appercevoir; mais c'est-elle qui n'a pas eu assez de prudence pour le cacher. Croit-elle que je pourrai la laisser ici? Je la mene à la Ville, & si bien gardée, que le Major est bien sûr d'user ses chevaux avant de la voir seulement.

LISETTE.

Tout cela est excellent, — pourvu qu'il ne l'ait pas déja trop vue.

LE C. DE REITBAHN.

Tu es folle. La Mere a toujours l'œil sur sa fille.

LISETTE.

La Mere? M. le Comte, je n'assure rien;—car ceci est fort délicat; — mais — pour la Mere, — vous ne vous appercevez donc de rien?—J'en pourrois trop dire.

LE C. DE REITBAHN.

Parle donc, Lisette, je veux tout savoir, & que mon plus beau cheval se casse la jambe si je te trahis.

LISETTE.

La Baronne, de son côté, n'est pas sans inquiétude. Elle l'aime.

LE C. DE REITBAHN.

Qui ?

LISETTE.

Le Capitaine. Vous n'avez donc rien remarqué?

LE C. DE REITBAHN.

Effectivement, pendant le dîner, j'ai surpris un coup-d'œil. Diantre ! — Mauvaise affaire. Si la Mere a quelque amour en tête, la fille a beau jeu.

LISETTE.

Vous pouvez bien le croire. Il ne faut pas cependant en mal penser. Mademoiselle est trop vertueuse — & sa Mere aussi. On peut voir quelqu'un avec plaisir sans mal faire. J'ai moi-même aimé plus d'une fois, & tout-à-l'heure, je ferois serment que jamais mon honneur....

LE C. DE REITBAHN.

Ne jures pas, Lisette, tu me parles avec trop de sincérité pour ne pas être sûr combien tu es honnête : aussi je ne pense aucun mal de ta maîtresse ; mais il est vrai que je ne suis pas content qu'elle en puisse aimer un autre plus que moi. Je veux être damné si les chevaux du Major ne l'ont pas éblouie. — Je ne dis pas qu'elle ait tout-à-fait tort, si j'étois fille, ces chevaux me tourneroient aussi la tête à moi.

LISETTE.

Oh certainement ce ſont les chevaux. Voilà pourquoi le Major ne veut pas s'en défaire. Je ſais qu'on lui en a déja offert deux cents ducats.

LE C. DE REITBAHN.

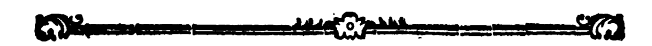
Qui a fait cet offre?

LISETTE.

Un Gentilhomme. — Je ne me rappelle pas ſon nom.

LE C. DE REITBAHN.

Il ne les aura pas. J'en donne trois cens s'ils ſont bons.



SCENE V.

LE NOTAIRE, LES PRÉCÉDENS.

LE NOTAIRE.

J'AI l'honneur d'avertir M. le Comte, que les chevaux ſont à ſa voiture.

LE C. DE REITBAHN.

Bon. Allons, M. le Notaire, partons. Vous allez vous aſſeoir dans ma chaiſe, & je vous mene en poſtillon.

LE NOTAIRE.

Permettez, M. le Comte, que je vous fasse une très-humble *remontrance.*

LE C. DE REITBAHN.

Point de *remontrance.* Partons, Monsieur: (*il le prend par le bras, & l'emmene*) Lisette, nous reparlerons tantôt de cette affaire. A présent, je n'ai pas le temps.



SCENE VI.

LISETTE *seule.*

HEUREUSE avanture! Deux souverains-d'or, & peut-être encore ai-je rendu service à ma pauvre maîtresse. — S'il alloit me trahir? — Non! Il ne le fera pas. —Quand même, — Personne n'y étoit, — je nie tout.



SCENE VII.

L'INTENDANT *ouvre la porte.*

Lisette, le café. Les Maîtres ſont levés de table. (*Liſette & l'Intendant ſortent.*)

Le Comte de Narciſſe & le Capitaine.

LE C. DE NARCISSE.

Enfin nous voilà débarraſſés de cet exécrable dîner. *Quelle gargotte!* J'aimerois mieux devoir encore plus de cent louis, que d'être entré dans cette maiſon.

LE CAPITAINE.

Pourquoi? Ce ſont cependant de bonnes gens, & s'ils ne ſavent pas donner avec toute l'étiquette, ils offrent au moins de bon cœur ce qu'ils offrent.

LE C. DE NARCISSE.

Mais qu'eſt-ce que cela nous fait, à nous? *Le diable m'emporte* ſi je n'ai pas à préſent plus de faim qu'en m'aſſeyant à table. — Rien n'était mangeable.

LE CAPITAINE.

Il y avoit cependant des plats bien accommodés.

LE C. DE NARCISSE.

J'ai été assez malheureux pour n'en trouver aucun. Et comment supporter l'odeur forte de la salle à manger, l'effroyable musique, un service pitoyable, tous ces domestiques effarés, s'entre-heurtant comme des imbécilles, pas un d'eux qui sût présenter seulement une assiette, *les propos bourgeois* de M. le Baron, tout enfin! Je puis jurer que de ma vie je n'ai fait un aussi *exécrable* dîner.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop délicat, M. le Comte, trop délicat.

LE C. DE NARCISSE.

C'est ce qu'on dit ici de nous autres qui connoissons Paris. Je suis fâché que mon goût soit trop fin pour cette maison. Mais vous, M. le Capitaine, y venez-vous souvent?

LE CAPITAINE.

Presque tous les jours, & avec beaucoup de plaisir.

LE C. DE NARCISSE.

Oui, vous êtes amoureux, vous, Messieurs, & quand on est amoureux, tout est beau, tout est bon. Je n'en suis pas jaloux, vous payez vos *plaisirs* bien cher.

LE

LE CAPITAINE.

Amoureux? Quelle idée!

LE C. DE NARCISSE.

Hem! Pour vous, je veux bien encore douter de votre amour; car vraiment, *l'entreprise* seroit hardie. Pour le Major, on ne peut s'y tromper.

LE CAPITAINE.

Cela pourroit bien être, au moins. — Cependant....

LE C. DE NARCISSE.

Mon imbécille de *Cousin* joue ici un sot rôle.

LE CAPITAINE.

Oui, je crois, en effet, qu'il feroit beaucoup mieux de renoncer à ce mariage.

LE C. DE NARCISSE.

S'il étoit possible encore de l'en empêcher, certainement je lui en dirois ma façon de penser. On ne sauroit faire de plus grande *sottise* que de *s'encanailler* avec une telle famille.

LE CAPITAINE.

Essayez toujours, peut-être pourriez-vous encore empêcher cette mésailliance.

LE C. DE NARCISSE.

Non, il eſt trop tard. Si j'avois connu plutôt ce beau monde, croyez que l'affaire ne feroit pas ſi avancée. —Ce gros Baron *quarré* qui tutoye un homme tel que moi. — Je n'ai jamais eu de familiarité avec des gens de ſon eſpece. Mais que vouliez-vous que je fiſſe? Il faut hurler avec les loups, ſi l'on ne veut pas qu'ils vous dévorent. Mais ſi jamais dans la Ville, il ſe donnoit les airs de me parler familierement, *foi de Gentilhomme*, je ne lui réponds pas.

LE CAPITAINE.

C'eſt agir en homme prudent, que d'avoir ici de l'indulgence. Quant au mariage, il me ſemble qu'il y auroit encore un excellent moyen de le rompre, ſi—d'abord on remettoit à quelque autre jour à ſigner le contrat, — &, — mais on vient. — De grace, M. le Comte, ne faites rien appercevoir de votre mécontentement.

LE C. DE NARCISSE.

Je m'en garderai bien, M. le Baron me paroît homme à faire *une impertinence*.



SCENE VIII.

LE MAJOR *donne le bras à la Baronne*; LE BARON, ÉLÉONORE, LES PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

Vous nous avez *plantés-là*, M. le Comte?

LE C. DE NARCISSE.

Rien moins, *Madame*. J'ai pris la liberté de vous précéder pour vous recevoir ici.

LA BARONNE.

C'est trop *complaisant*.

LE BARON.

Voici les petits verres, Major, assieds-toi. Je ne prends jamais de café.

LE MAJOR.

Et moi aussi, je n'en fais pas grand cas.

LE BARON.

Nous nous ressemblons en bien des choses!

LA BARONNE.

Et M. le Comte s'assied à côté de moi? (*On apporte le café & les petits verres. La Baronne verse le café.*)

LE C. DE NARCISSE.

Avec plaisir.

LE BARON.

Narcisse, tu n'as pas dîné aujourd'hui, il faut que tu ayes un singulier estomac.

LE C. DE NARCISSE.

Mon frere, je pense que cette chûte malheureuse a *dérangé* mon estomac, — & je veux le rétablir par la diete.

LE BARON.

La diete n'est bonne à rien, deux ou trois petits verres de rosoli, & tu seras soulagé.

LA BARONNE.

De grace, point de liqueur, mon bijou, le rosoli pourroit lui causer des engorgemens.

LE BARON.

Moi je veux tout ce qui te fait plaisir.

LA BARONNE.

Et comment vous trouvez-vous à préſent, M. le Comte ?

LE C. DE NARCISSE.

La diete m'a fait du bien, j'eſpere être ce ſoir tout-à-fait rétabli.

LA BARONNE.

J'en ſuis bien aiſe. — Liſette, les tables de jeu. A propos, nous pourrons jouer dans le jardin ou du moins dans la ſalle de verdure. Qu'en penſez-vous, M. le Comte ?

LE C. DE NARCISSE.

Le ciel eſt ſi beau! Nous jouerons dans le jardin.

LA BARONNE.

Et M. le Comte joue ?....

LE C. DE NARCISSE.

Toujours à l'hombre.

LA BARONNE.

Mon jeu favori. — Vous & moi, — deux ; — qui fera le troiſieme ? — M. le Capitaine ?

LE C. DE NARCISSE.

Oui, Mademoiselle doit néceſſairement jouer auſſi avec nous. Il ſeroit cortre toute décence qu'elle ne jouât pas aujourd'hui avec les perſonnes les plus diſtinguées de votre ſociété. N'eſt-ce pas, Mademoiſelle ?

ÉLÉONORE.

Si Maman l'ordonne. —

LA BARONNE.

Je voulois lui arranger une partie avec le Comte de Reitbahn.

LE BARON.

Et qui ſait quand les chevaux du Major lui permettront de revenir ?

LE C. DE NARCISSE.

Il faut abſolument que Mademoiſelle joue avec nous.

LA BARONNE.

Comme vous voudrez. — Et toi, mon bijou, quel jeu joueras-tu ?

LE BARON.

Je ne jouerai pas, mon bijou. Je me promenerai dans le jardin avec le Major. Comme il eſt triſte aujourd'hui, je veux l'égayer.

LA BARONNE.

Mais tu ne vas pas à la chasse, j'espere?

LE BARON.

Cet après dîner, je vous sacrifierai la chasse.

LA BARONNE.

Je t'en remercie. — Ainsi, Lisette, qu'une table de jeu dans le jardin. (*Lisette sort.*)

LA BARONNE.

Prenez-vous du café, M. le Comte?

LE C. DE NARCISSE.

Très-peu, mais très-peu.

LE BARON *au Major.*

Allons, frere, bois, cela ne te fera pas de mal. — De la gaieté.

LE MAJOR.

Volontiers; mais je n'ose pas en boire beaucoup.

LE BARON.

Quatre ou cinq petits verres de rosoli, ce n'est rien.

LE C. DE NARCISSE.

Le café est *excellent.*

LA BARONNE.

C'eſt ma ſœur qui me le procure. Elle a un Turc qui lui envoie ſon café. Encore une taſſe, M. le Capitaine?

LE CAPITAINE.

Volontiers, Madame.

LA BARONNE.

Mon gendre a eu tort de ne pas reſter au café; car certainement il eſt bon. Ce Gentilhomme a *une paſſion de cheval.*

LE C. DE NARCISSE *avec ironie.*

Une paſſion de cheval? Je crains, Madame, que vous ne vous ſoyez pas très-bien *exprimée.* Sa paſſion pour Mademoiſelle, eſt très-calme, très-*plauſible.*

LA BARONNE.

Je voulois dire une grande paſſion pour les chevaux. Un peu critique, M. le Comte! Ne craignez pas d'offenſer, on aime toujours à recevoir des leçons de perſonnes telles que vous.

LE BARON, *d'un air très-ſérieux au Major.*

C'eſt pourtant un homme d'eſprit que Narciſſe; je ne m'y ſerois pas attendu.

LE MAJOR.

Oh, il pétille d'esprit parisien.

LE BARON.

Eh bien, qui nous dira des nouvelles? J'aime à entendre parler nouvelles après dîner.

LA BARONNE.

M. le Comte peut nous en apprendre d'intéressantes, il est toujours à la Cour & dans le grand monde.

LE C. DE NARCISSE.

La Cour aujourd'hui est si pauvre en nouvelles, & tout y est si secret, que l'on ne sauroit pas grand'chose si l'on n'avoit à puiser en d'autres *sources*.

LE CAPITAINE.

A propos, j'ai quelque chose à vous raconter. Savez-vous que votre voisin le Comte de Lembrand quitte la campagne, & que dorénavant il habitera toujours la Ville.

LE C. DE NARCISSE.

Il a raison, très-raison, *ma foi!*

LE BARON.

Tu crois qu'il a raison? L'imbécille a la plus belle chasse des environs.

LE CAPITAINE.

Il vient d'affermer ſa chaſſe à un Gentilhomme de ſes voiſins.

LE BARON.

Et d'où lui eſt donc venu dans l'idée cette fantaiſie d'aller demeurer à la Ville?

LE CAPITAINE.

On dit que c'eſt pour plaire à ſa femme, qui le deſire.

LE BARON.

C'eſt un ſot. Marié depuis trois ans, & toujours amoureux, ſi amoureux, qu'il ne voit pas pourquoi Madame aime la Ville. Tout le monde ſait la conduite de ſa femme, excepté lui.

LE C. DE NARCISSE.

Et qui pourroit ignorer cette *éternelle intrigue*. Il y a plus de ſix mois qu'elle dure; elle eſt *remarquable*, parce qu'effectivement c'eſt la plus ancienne de la Ville.

LA BARONNE.

On en dit trop, peut-être, ſur cette pauvre Comteſſe, ce qui arrive ſouvent aux femmes, toujours victimes.

LE BARON.

Oui, aux femmes, en général ; mais certainement pas à la Lembrand. — C'eſt-là le moindre de mes chagrins ; ce qui me fâche, c'eſt de voir cet imbécille affermer ſa belle chaſſe. — A ton tour, Narciſſe, raconte-nous quelques nouvelles, — de la politique, — c'eſt mon fort à moi, que la politique.

LE C. DE NARCISSE.

Hier à la Cour, on s'eſt dit à l'oreille que trois Républiques ont conclu un traité.

LE BARON.

Trois Républiques. C'eſt ſans doute contre les Turcs. — (*Au Major.*) Vous ſerez du jeu, vous autres.

LE MAJOR.

J'en ai entendu parler. Ce n'eſt qu'un traité de commerce.

LE BARON.

Bah ! A quoi bon des Républiques concluroient-elles un traité de commerce, elles n'en ont pas beſoin. Non, non, il y a quelque choſe là-deſſous. Les Chevaliers de Malte, dit-on, croiſent auſſi dans la mer Noire, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit un traité de commerce.

LE C. DE NARCISSE.

Et cependant, *mon frere, pour le présent*, il ne s'agit point de guerre contre le Turc, j'en réponds. Avant hier, moi présent, le Ministre a reçu la nouvelle que le Sultan est dangereusement malade.

LE BARON.

Qui? — *Sultan?* — Major? Il me fait rire. Mon cher Narcisse, je vous dis que cette nouvelle est fausse.

LE MAJOR.

Et qui peut en avoir des nouvelles plus certaine que le Ministre?

LE BARON.

Mais sur cette affaire, je puis être mieux instruit que le Ministre. — Malade? Ha, ha, ha!

LE C. DE NARCISSE.

Oui; l'on ajoute même que c'est d'une fiévre maligne.

LE BARON.

Mensonges que tout cela. Voilà comme une fausse nouvelle se répand dans la Ville. Narcisse, quand tu reverras le Ministre, tu peux l'assurer, sur ma parole, qu'il n'en est rien. Comment veux-

tu qu'il ſoit malade, puiſque ce matin lui & Bella ont pris chacun ſix liévres ſeul à ſeul. —

LE C. DE NARCISSE *au Capitaine.*

Oh quelle bête que ce Baron!

LE MAJOR.

Il me ſemble que vous ne vous entendez pas. Ce n'eſt pas de votre levrier qu'il parle, c'eſt de l'Empereur Turc.

LE BARON.

De l'Empereur Turc? Ah c'eſt une autre affaire. Qu'il le nomme donc par ſon nom. Il eſt poſſible que l'Empereur Turc ſoit malade, je ne lui diſputerai pas cela.

LE C. DE NARCISSE.

Oh ciel! Voulez-vous, Madame, que nous commencions notre partie?

LA BARONNE.

Je le veux bien.

(*Ils ſe levent; l'on emporte les taſſes.*)

LE C. DE NARCISSE.

Venez, Madame, j'aurai l'honneur de vous donner la main.

LE BARON.

Vous allez jouer? Déja? Nous restons ensemble, Major?

LA BARONNE.

Tu nous suivras bientôt, mon bijou?

LE BARON.

Quand nos bouteilles seront vuides.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

LE BARON ET LE MAJOR.

LE BARON.

Je suis bien aise qu'ils nous aient laissé seuls. Pauvre Major! pourquoi donc toujours si triste! As-tu toujours en tête cette petite fille?

LE MAJOR.

Ah, M. le Baron, je ne l'oublierai jamais. N'ai-je pas réellement de quoi m'attrister?—Voyez. J'aime Mademoiselle votre fille avec toute la tendresse dont le cœur humain est capable. Je trouve Éléonore sensible à mon amour; —plus encore, son respectable Pere ne blâme point

notre amour; — & cependant il faut que je la voie paſſer dans les bras d'un autre, qui peut-être ne ſait apprécier ni ſon bonheur, ni le mérite de Mademoiſelle votre fille.

LE BARON.

Tout cela eſt vrai, mon cher Major; mais puiſqu'il n'y a plus de remede, pourquoi ſe tourmenter. Ce n'eſt pas ma faute. Je t'ai dit que j'aurais mieux aimé te donner ma fille qu'à Reitbahn. Reitbahn eſt, j'en conviens, un parti riche, un grand parti; mais avec tout cela, ce n'eſt qu'un ſot, & que fera-t-il de ſa femme? Il lui caſſera peut-être le col la premiere fois qu'il la menera à la Ville. A la vérité ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt la ſienne; je t'avoue cependant que j'aimerois cent fois mieux qu'elle fût ta femme, elle ſeroit plus heureuſe avec toi. Je connois ta conduite, je ſais que tu es un homme honnête, un homme rangé, on te reſpecte à l'armée. Vous auriez tous les deux de quoi vivre, car je lui donne par an 4000 florins. Cela vous ſuffiroit, je le ſais. Après ma mort, elle a toute ma fortune, & tu ſais que ma fortune eſt aſſez conſidérable. Ma Terre me rapporte, chaque année, 12000 liv. & l'on peut s'y amuſer. Perſonne aux environs n'a la petite chaſſe plus belle que moi. Je tue par an cinq à

ſix cerfs & autant de ſangliers. — Mais à quoi bon tous ces détails. — Il n'eſt plus temps d'y penſer; & toi, en homme raiſonnable, tu ne devrois pas te laiſſer tourmenter par des regrets inutiles. Allons, Major, du courage! — Il y a encore plus d'une jolie fille au monde. — Allons, bois. — A la ſanté de toutes les jolies filles.

LE MAJOR.

Oh mon cher M. le Baron. — Mon ame eſt....

LE BARON.

M. le Baron? As-tu déja oublié — la fraternité? —Pour t'en punir, nous recommencerons. Allons!

LE MAJOR.

De tout mon cœur, mon cher Forſtheim, quand je devrois en être malade. Pour un homme qui penſe auſſi bien que vous, à chaque minute je donnerois ma vie.

LE BARON.

Ce roſoli ne fait pas de mal. Je ſuis bien aiſe de te dire que je n'en verſe pas à tout le monde, on a de la peine à s'en procurer. Il vient de la Pologne.

LE MAJOR.

De Dantzik?

LE

LE BARON.

Non pas. Boulogne eſt écrit ſur la bouteille.

LE MAJOR.



De Boulogne? Celui-là vient d'Italie.

LE BARON.

Il eſt très-poſſible. Allons, égaye-toi, tu trouveras toujours une femme. — Et — à propos. — Eh mais, — j'en ſais une pour toi, — faite pour toi, — ma parente & ma pupile, une fille auſſi riche que la mienne. — Patience, il y auroit quelque choſe à faire par-là. Elle aime les Officiers de tout ſon cœur. Elle te prendra des deux mains.

LE MAJOR.

Non, mon cher Forſtheim. C'eſt te tromper furieuſement que de croire me conſoler par de ſemblables propoſitions. Puiſque je ne puis avoir ta fille, il n'y aura jamais de femme pour moi.

LE BARON.

Ce pauvre diable! Tu mourras donc garçon? Mais, — qui ſait. — Reitbahn, avec ſes chevaux, ſe caſſera bientôt le col, peut-être. — Je te donne ma parole que tout de ſuite tu épouſes Éléonore. Voilà tout ce que je puis faire pour toi.

LE MAJOR.

Je te dois de la reconnoiſſance, mon cher Forſtheim, & malgré tous nos malheurs, je n'oublierai jamais tes bons ſentimens pour moi.

LE BARON.

Point de tout cela. J'aime tous les Officiers, & toi plus que les autres. J'ai ſervi, moi; je ſais ce que c'eſt qu'un Officier.

LE MAJOR.

Tu as ſervi?

LE BARON.

Tu n'as pas ſu cela? Parbleu, j'ai ſervi Porte-Enſeigne pendant huit ans, & je l'aurois été plus long-temps, ſi l'on ne m'avoit donné de l'humeur.

LE MAJOR.

Comment donc?

LE BARON.

Ha! Un jour que nous étions en route, je vois paſſer un cerf, & je tire. Ces diables de Chaſſeurs allerent porter contre moi des plaintes au Colonel, qui m'envoya aux arrêts; & moi, dès le lendemain, je remerciai. Il auroit fallu que je ne fuſſe qu'un ſot, pour me laiſſer contrarier à chaque

inſtant. Ici, je tire ſur qui me fait plaiſir, & perſonne ne m'envoie aux arrêts.

LE MAJOR.

Je ne ſavois pas ùn mot de tout cela. Tu as bien fait de quitter le ſervice, mon cher Forſtheim.

LE BARON.

Hem! — D'après mon calcul, je commanderois peut-être une armée à préſent.

LE MAJOR.

Fort bien: ſuppoſons que cela fût malheureuſement, l'Etat & toi, vous n'en ſeriez pas plus contens.

LE BARON.

C'eſt encore vrai. Je ſuis content de mon ſort, ſois content du tien, & chaſſe au loin ces idées qui t'affligent. — Viens, deſcendons, voyons un peu ce que fait ce M. Fat. Mon gendre, que je garantis fou au moins, doit revenir bientôt avec tes chevaux. Echauffe un peu ſa bile. En brave homme, va t'aſſeoir à côté d'Éléonore.

LE MAJOR.

Oh mon cher ami, que ces moyens ſont foibles pour ſoulager mon cœur abattu.

LE BARON *sortant.*

Hola, quelqu'un. (*Lisette entre.*) Lisette, serre-moi cette bouteille, pour que personne n'en boive plus.



SCENE X.

LISETTE *seule.*

C'EST une misere, ils n'ont bu que la moitié de la bouteille. C'est le désespoir, sans doute, qui a fait boire le Major; car jamais.... (*Elle range tout.*) J'en veux pourtant goûter un petit verre, je n'ai pas encore pu mettre la main sur ce rosoli. (*Elle boit.*)



SCENE XI.

LE COMTE DE REITBAHN, LE NOTAIRE, LISETTE.

LE C. DE REITBAHN.

COURAGE, Lifette, courage! Aimes-tu le rofoli?

LISETTE.

Ce n'eft pas tous les jours fête. Pour cette fois-ci, j'ai bu à la fanté du futur époux de ma maîtreffe; car tout le monde aujourd'hui boit à fa fanté.

LE C. DE REITBAHN.

Tu as bien fait, mon enfant. Où eft la compagnie?

LISETTE.

Dans le jardin. Mademoifelle joue à l'hombre avec fa Maman & M. le Comte de Narciffe; les autres fe promenent. Eh bien M. le Notaire, vous êtes encore en vie?

LE NOTAIRE.

Oui Mademoifelle, feulement deux ou trois fois j'ai fait, *mentaliter*, mon teftament.

LE C. DE REITBAHN.

Ecoute, Lisette. Conseille-moi ce que je dois faire pour que le Major me vende ses chevaux.

LISETTE.

Ce sera difficile; vous savez que nous en avons déja parlé.

LE C. DE REITBAHN.

Voilà des chevaux! Il n'y a rien au-dessus de ces chevaux là! J'en donnerois avec plaisir cent souverains.

LISETTE.

Il ne les acceptera pas. Je vous conseille de le tenter, cependant. — Savez-vous ce qu'il y auroit à faire? — Ne lui en parlez pas à lui, car il n'est pas de très-belle humeur, parlez au Capitaine. Si quelqu'un au monde peut l'engager à vous les vendre, c'est le Capitaine, son ami.

LE C. DE REITBAHN.

Ce seroit trop d'embarras, Lisette, je veux terminer dès aujourd'hui. Cependant, essayons. Tâche de faire monter le Capitaine & le Major, & dis à l'oreille du Capitaine que je lui fais cadeau d'un beau cheval de selle, s'il me fait vendre l'attelage.

LISETTE.

Peut-être réuſſirez-vous. Je vais ſerrer le roſoli, & je cours au jardin.

SCENE XII.

LE C. DE REITBAHN, LE NOTAIRE.

LE C. DE REITBAHN.

M. le Notaire, ſi le Major me vend ſes chevaux, je double vos honoraires pour le contrat de mariage.

LE NOTAIRE.

Il eſt vrai, M. le Comte, que ces chevaux ſont magnifiques.

LE C. DE REITBAHN.

Pleins de feu! Comme ils travaillent! — Que de force! que de graces!

LE NOTAIRE.

Il faut qu'ils n'aient pas ſouvent tiré la charrue.

LE C. DE REITBAHN.

La charrue? Vous êtes un ſot. Eſt-ce qu'on met des chevaux de cette eſpece à la charrue?

LE NOTAIRE.

Cela ſe fait cependant, M. le Comte. J'ai déja vu des chevaux pies traîner la charrue.

LE C. DE REITBAHN.

Et moi j'ai vu des Juriſconſultes aux Petites-Maiſons, s'enſuit-il qu'on devroit les y mettre tous ?

LE NOTAIRE.

Hé, hé, hé, comparer des Juriſconſultes à des chevaux ! à des animaux qui n'ont point *d'intellectum*, point de *ratiocinium*.

LE C. DE REITBAHN.

Point d'intelligence ? Qui dit cela ?

LE NOTAIRE.

Tous les Philoſophes le diſent.

LE C. DE REITBAHN.

Les Philoſophes? Des imbécilles, qui n'ont point de chevaux, & qui courent à pied toute la journée. Croyez-vous que ce Prince Romain, ou Empereur Romain, je ne ſais quel homme de ſens, ait fait nommer ſon cheval Conſul, ſans raiſon ?

LE NOTAIRE.

Oui, *priſcis temporibus*, dans l'ancien temps.

LE C. DE REITBAHN.

En tout temps. Et moi-même, j'ai ſouvent eu des chevaux avec leſquels je me ſerois caſſé le col cent fois, s'ils n'avoient eu plus d'intelligence que moi, & cependant je ſuis Gentilhomme. Vous n'imaginez pas, Monſieur, tout ce qu'un cheval a d'intelligence.

LE NOTAIRE.

Ideas confuſas, des idées confuſes, à la bonne heure; mais....

LE C. DE REITBAHN.

Paix, Monſieur, je les vois venir. Vous ſerez témoin de l'affaire.

LE NOTAIRE.

N'ayez aucune inquiétude, M. le Comte, pourvu que M. le Major diſe un *demi-mot* dont on puiſſe tirer parti, ce ſera comme s'il eut conclu le marché.



SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, LE CAPITAINE.

LE MAJOR.

QUE ſouhaitez-vous, M. le Comte?

LE C. DE REITBAHN.

Je vous demande pardon. C'eſt pour vous remercier du plaiſir que vos chevaux m'ont procuré.

LE MAJOR.

En êtes-vous content?

LE C. DE REITBAHN.

Ma foi, j'en ſuis dans l'admiration. — J'ai tort cependant de faire leur éloge; car j'ai grande envie de les acheter.

LE MAJOR.

De les acheter? Je ſuis bien fâché de ne pouvoir ſatisfaire votre envie.

LE C. DE REITBAHN.

Vous ne pouvez pas? Pourquoi non?

LE MAJOR.

Parce qu'ils ſont mon ſeul plaiſir au monde, mon plus grand plaiſir.

LE C. DE REITBAHN.

Mais en les payant bien, en vous donnant trois cens ducats.

LE MAJOR.

Ils m'en coûtent preſque autant. Il eſt vrai que j'en ai encore un cinquieme avec eux, plus beau peut-être, & mon cheval de ſelle.

LE C. DE REITBAHN.

Je ne vous demande pas le cinquieme, je vous offre pour les quatre, trois cens ducats.

LE MAJOR.

L'offre eſt honnête, ſans doute; mais penſez donc que c'eſt me priver de tout mon plaiſir, je ne ſaurois être ſans chevaux.

LE C. DE REITBAHN.

J'ai une autre propoſition à vous faire; je vous donne mes Tranſilvains, de ſuperbes chevaux blancs, ils courent — comme des ombres; je parie, avec eux, faire trois poſtes en deux heures. Vous les aurez, — & j'y joindrai quinze cens ducats. (*Bas au Capitaine.*) Engagez-le donc.

LE CAPITAINE.

Quinze cens ducats & les Tranſilvains! Major, cet offre mérite réflexion.

LE MAJOR.

J'avoue que l'offre eſt raiſonnable, mais....

LE C. DE REITBAHN.

Mais — Je vous ai deviné. Vous ne m'aimez pas; j'épouſe Mademoiſelle de Forſtheim. Point d'injuſtice: ſi vous étiez à ma place & moi à la vôtre, je ne vous en voudrois certainement pas. Il y a d'autres Demoiſelles encore, auſſi belles que ma femme.

LE MAJOR.

Qui vous a mis en tête ces idées là, je n'ai aucune prétention ſur Mademoiſelle de Forſtheim.

LE C. DE REITBAHN.

Je ſais tout. — Liſette m'a tout confié. Mais en voilà aſſez, parlons raiſon, & terminons notre marché. Vous devriez vous déterminer d'autant plus vîte à me les céder, qu'ils plaiſent à Éléonore.

LE MAJOR.

Je ſais que Mademoiſelle de Forſtheim ne demande point que je vende ces chevaux, qui font mon bonheur.

LE C. DE REITBAHN.

Vous êtes un homme intraitable. (*Au Capitaine.*) Aidez-moi donc à le gagner.

LE CAPITAINE.

Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire.

LE C. DE REITBAHN.

Encore une autre propoſition. Regardez un peu cette bague, Major, elle me coûte mille florins. Vous ne voulez pas d'argent, la bague & mes chevaux blancs ſont à vous. L'offre eſt-elle enfin raiſonnable ?

LE MAJOR.

Que trop honnête, je l'avoue; mais ſi j'aime encore mieux mes chevaux que tout cela, pourquoi les donner ?

LE CAPITAINE.

Mais, — il me vient une idée — heureuſe. — Je m'apperçois que vous ſavez que le Major aime la jeune perſonne.

LE MAJOR.

Que dites-vous ?

LE C. DE REITBAHN.

Oui, oui, n'en diſconvenez pas, je ſais tout.

LE CAPITAINE.

Suppofons que le Major — une idée bizarre — vous donne — l'attelage, — & vous — que vous renonciez à la Demoifelle.

LE C. DE REITBAHN.

Diable ! Maudite idée !

LE MAJOR.

Mais, Capitaine, voulez-vous donc, à toute force, me priver de mes chevaux ?

LE C. DE REITBAHN.

Ce feroit un tour diabolique. Qu'en diroit la famille irritée ? Penfez donc. Cela ne fe pourroit pas, M. le Notaire, n'eft-il pas vrai ?

LE NOTAIRE.

Que le ciel vous en préferve ! Un pacte ignominieux, *pactum ignominiofum.*

LE CAPITAINE *bas au Notaire.*

Monfieur, je vous coupe le nez & les oreilles.

LE NOTAIRE.

Il y en a des exemples, mais ils font rares. — Ce n'eft pas *de confuetudine.*

LE CAPITAINE.

Est-ce que tout ce qui est rare est mauvais? (*Bas au Notaire.*) *Le diable m'emporte, si je ne vous casse bras & jambes.*

LE NOTAIRE.

Il faudroit au moins le consentement des Parties, *consensum sponsæ & parentum.*

LE CAPITAINE.

Cela va sans dire, & facile à obtenir. (*Bas au Notaire.*) Cinquante ducats, si l'affaire réussit.

LE NOTAIRE.

Oh si la future & les parens y consentent, je n'y vois plus d'obstacles!

LE C. DE REITBAHN.

La jeune fille m'arrachera les yeux.

LE CAPITAINE.

Je vous réponds de vos yeux.

LE C. DE REITBAHN.

Qu'en pensez-vous, Major?

LE MAJOR.

Tout dépend de vous. Moi, j'accepte.

LE C. DE REITBAHN.

Et qu'en dit M. le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Et pourquoi non ? Qui peut empêcher un propriétaire de vendre ſes droits ? La Demoiſelle n'eſt pas un fidéicommis, conſéquemment elle peut être vendue.

LE C. DE REITBAHN.

Eh bien — le diable m'emporte, je le fais. Cela fera peut-être un peu de bruit, mais j'aurai mes chevaux pies. Allons, Major, touchez-là. — Le Capitaine & le Notaire ſont témoins.

LE MAJOR.

Voilà ma parole. — Cher Comte, vous êtes le plus aimable des hommes.

(*Il l'embraſſe.*)

LE CAPITAINE.

Tout eſt d'accord entre vous. Je vais en faire part aux autres Parties. (*Il ſort précipitamment.*)

LE C. DE REITBAHN.

Superbes chevaux, vous êtes donc à moi ! Mais convenez que je ſuis un homme bien accommodant.

LE

LE MAJOR.

Il n'y en a pas qui vous reſſemble, je vous dois tout mon bonheur.

LE C. DE REITBAHN.

Et moi je vous dois le mien. Un homme riche trouve aſſez de filles à épouſer, on ne me refuſe pas; mais un attelage auſſi rare, auſſi beau, ne ſe trouve pas facilement. — Et le cinquieme, dont nous n'avons pas parlé?

LE MAJOR.

Il eſt auſſi à vous.

LE C. DE REITBAHN.

A merveille, le marché n'en vaudra que mieux, je ſuis charmé d'avoir à faire à un auſſi galant homme. — Les voici. — Je ſuis curieux d'entendre ce qu'ils diront.

LE NOTAIRE.

Je vais me retirer un peu à l'écart.



SCENE XIV & derniere.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, LA BARONNE, ÉLÉONORE, LE COMTE DE NARCISSE, LE CAPITAINE, LISETTE LE NOTAIRE.

LE BARON.

EST-il vrai, Reitbahn, que tu as vendu ma fille?

LE C. DE REITBAHN.

Tout est fini; les chevaux pies m'appartiennent.

LE NOTAIRE.

Cela est bien drôle, Madame.

LA BARONNE.

Bien drôle, dites-vous? —(*Au Major.*) Et comment vous, Monsieur, avez-vous osé me faire un pareil affront?

LE MAJOR.

Le Comte de Reitbahn aime beaucoup mieux mes chevaux que sa Future, & moi, pour Ma-

demoiselle, j'aurois donné jusqu'à la derniere goutte de mon sang.

LE BARON.

Ce n'est pas le Major qui t'a offensé, mon bijou, c'est Reitbahn qui n'est qu'un fou.

LE MAJOR.

Je n'ai pas prétendu acheter Mademoiselle; M. le Comte renonce seulement à ses prétentions, & mon bonheur ne dépend plus, Madame, que de votre bienfaisance, & de la volonté de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Sûrement elle ne vous appartient pas. Quelle indignité ! Ne vous flattez pas au moins, M. le Comte, que votre vil marché puisse avoir lieu, je me plaindrai de vous à la Cour, & je ne vivrai pas, ou j'en aurai satisfaction.

LE C. DE REITBAHN.

Le marché ne peut être cassé, Madame, c'est inutile. Vous pourrez vous plaindre de moi partout où vous voudrez, mais les chevaux pies m'appartiennent.

LE [illegible] DE NARCISSE.

Je crois, Madame, qu'il seroit beaucoup plus

ſage de n'en rien dire. — Ce qui eſt fait, eſt fait. — Vous n'obtiendrez pas grand'-choſe à la Cour, ſur-tout, ſi j'y protége mon couſin.

LA BARONNE.

Comment ? — Vous oſeriez approuver une action ſi honteuſe ?

LE C. DE NARCISSE.

Que de bruit pour une bagatelle ! Une Future n'eſt pas, à beaucoup près, une femme, & pour un ſi bel attelage, il y en a même qui donneroient leur femme.

LE BARON.

Narciſſe, tu as de l'eſprit, & tu le ſais bien; mais pour cette fois-ci, tu as dit une ſottiſe. On ſe défaït bien plus volontiers d'une femme que d'une Future, — quoique je ne me déferois pas de la mienne pour rien au monde.

LE C. DE NARCISSE.

Même choſe, mon frere.

LA BARONNE *à ſon mari.*

Je ne me ſens plus de honte & de colere.

LE BARON.

Ne t'arrêtes pas plus long-temps à des miseres, mon bijou, & donne ta fille au Major.

LA BARONNE.

Au Major? Que dis-tu? A-t-il les qualités nécessaires? — Excusez-moi, M. le Major, mais il faut penser plus loin.

LE BARON.

Je sais bien ce que tu appelles des qualités; des sottises, mon bijou. — Richesse, naissance, voilà ce que vous nommez des qualités, vous autres. Eh bien, après: je donne au Major ce que j'aurois donné au Comte; ils en auront assez pour vivre, je crois. Et quant à la naissance du Major, — son Pere étoit Colonel — de fortune; mais brave homme, qui a rendu plus de services à l'Etat, que tous les Reitbahn. Si le Major n'a pas sa haute naissance, il a plus de vrai mérite que ce fat, avec ses dix-sept quartiers, & ma fille sera plus heureuse avec lui. Qu'en dis-tu, Éléonore?

ÉLÉONORE.

Ah, Papa!

LE MAJOR *aux genoux de la Baronne.*

Ah, Madame, ne ſoyez pas inexorable, je vous en conjure; ne vous oppoſez pas au bonheur d'un homme qui aime ſi tendrement votre fille. Par mon tendre amour pour elle, par mon reſpect pour vous & par mes mœurs, je tâcherai de réparer les torts de la fortune.

ÉLÉONORE *auſſi aux genoux de ſa Mére.*

Ah, Maman, permettez que j'uniſſe mes prieres à celles de M. le Major, je l'aime de toute mon ame ſenſible, & je vous devrai mon bonheur, *comme je vous dois la vie.*

LE BARON.

Ne te fais donc pas prier ſi long-temps, mon bijou! — Levez-vous! — Un Major à genoux!

LE MAJOR.

Ah, Madame, ne ſoyez pas cruelle. Donnez votre conſentement.

LE CAPITAINE.

Allons, Madame, je m'unis à eux pour vous attendrir.

LE C. DE REITBAHN.

Ma foi, toute notre affaire n'a pas plus coûté que ce oui.

LA BARONNE.

Oui ! Levez-vous. Homme insolent, je donnerai mon consentement, en dépit de vous : & soyez persuadé qu'aux yeux de tous les cœurs honnêtes, ce n'est pas ma famille, c'est vous, que votre échange infâme a déshonoré.—Donnez-vous la main, aimez-vous. Puisque mon mari consent à vous unir, j'y consens aussi.

LE MAJOR.

Ah la meilleure des Meres !

ÉLÉONORE.

Ah Maman ! (*Ils lui baisent les mains.*)

LE MAJOR.

Et vous, mon généreux beau-Pere, comment pourrai-je assez reconnoître tant d'amitié ?

LE BARON.

Point de complimens, mon gendre, je fois

ton débiteur, tes levriers hongrois ne m'ont pas fait peu de plaisir, pourquoi donc ne te ferois-je pas aussi plaisir à mon tour? M. le Notaire, le mariage se fera demain : faites sur le champ la minute du contrat, je donne au Major 4000 florins par an, & après ma mort toute ma fortune.

LE NOTAIRE.

A quoi s'engage de son côté, M. le Major?

LE MAJOR.

Tout ce que je possede, tout ce que je peux jamais avoir, sera à mon Éléonore.

LE BARON.

C'est fort bien; mais ne va pas compter les levriers parmi tes possessions.

LE C. DE REITBAHN.

Ni le cinquieme cheval pie.

LE MAJOR.

Je vous l'enverrai demain.

LE NOTAIRE.

Je vais arranger cela sur le champ.

LE C. DE NARCISSE.

Eh bien, Madame. — L'affaire n'étoit pas ſi difficile à applanir que vous le vouliez bien croire. *Ma foi!* j'aime mieux cet arrangement, que cent *louis d'or.* Comme je ferai rire, en racontant cette aventure dans la Ville. Mais encore faut-il s'entendre à bien raconter, pour y ſemer à propos le plaiſant *du ridicule.*

LE MAJOR.

Vous n'avez pas grand'-peine à vous donner pour cela, M. le Comte, tout récit dans votre bouche devient ridicule. J'ai obſervé plus d'une fois aujourd'hui, que vous preniez à tâche de tourner en ridicule des perſonnes qui le ſont bien moins que vous. Vous m'entendez. — Cela ne me regardoit pas alors, car je vous en aurois dit ma façon de penſer; dorénavant je vous conſeille de ne plus rien trouver de ridicule dans cette maiſon.

LE C. DE NARCISSE.

Oui, oui, Monſieur le Major! Je ne ſerai plus à charge à cette maiſon, ni à vous.

LE MAJOR.

Vous ferez très-bien.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là, mon gendre?

LE MAJOR.

Ce n'est rien, Madame, une bagatelle, dont je vous conjure de ne vous pas inquiéter.

LE C. DE NARCISSE.

Allons, mon cousin, partons.

LE C. DE REITBAHN.

Oui, nous allons partir. Les chevaux pies sont à ma voiture, & mes Domestiques nous suivront avec les chevaux blancs. — Adieu à toute la compagnie. — J'en suis réellement fâché, mais c'est un si bel attelage!

(*Ils sortent.*)

LE BARON.

L'autre fat s'en va sans mot dire. — Va mon bijou, tout est pour le mieux, je t'assure Demain la nôce. Apprends encore aujour-

d'hui à Éléonore tout ce qu'elle doit faire. Invite tous les voisins, excepté cet imbécille de Lembrand. — Et toi, Major, viens à présent avec moi à la chasse.

Fin du dixieme Volume.



